



Franck Noir

LES FANTÔMES DE ST GEORGES

Les Fantômes de Saint-Georges

Franck Noir

Franck Noir

Les Fantômes de Saint-Georges

ISBN :

Illustration couverture de poche par

Publié par — 2024

*À ma mère et à mon frère,
À mon frère d'adoption,
Puisse cet ouvrage les exorciser tous.*

Prologue

1985

Elle avait jauni, les couleurs étaient passées, mais le rouge résistait toujours au temps, et le maillot ressortait encore distinctement.

La première fois que je l'avais vue, j'étais bien trop petit pour savoir déjà l'émotion dont elle allait être éternellement le vaisseau. Un sentiment qui ne cessait de grandir au fur et à mesure qu'elle vieillissait.

C'était une photo de ma mère, sur la plage, jeune, heureuse, du moins en apparence. Elle se tenait à genoux auprès de sa fille, ma demi-sœur. Un bébé dont le maillot si rouge n'avait d'égal que le rose de la bouée tombée à ses pieds, témoignant du temps passé à barboter dans la mer de Saint-Georges-de-Didonne, en Charente-Maritime, juste avant que la pose ne fût prise. Et ce moment fut immortalisé.

— C'est ta sœur. Et là, tu vois ? C'est qui à ton avis ?

Nous étions en 1985.

Mon frère n'était pas encore né et je n'étais qu'en maternelle, incapable de déchiffrer ces innombrables caractères formant ces mots, ces lettres dont je remplis ces pages et que vous allez décrypter peut-être.

— C'est maman ?

— Oui, c'est maman ! Elle était jeune et belle, hein ?

Elle souriait. En disant cela, ce n'était pas à moi qu'elle répondait. Elle avait haussé le ton pour que mon père, qui rentrait des courses, puisse l'entendre.

Mais oui, elle était jeune et belle. Coiffée différemment aussi. Dix ans plus tard, elle n'était pas moins sublime, et pas seulement parce que c'était ma mère. Mais elle avait fait évoluer son style, réinventé son avenir, changé de mari... Dieu merci, leur rencontre était arrivée, sinon je n'aurais pas été là pour raconter. La vie avait ceci de terrifiant que le moindre autre choix pris par d'autres personnes aurait pu mener à ce que vous n'existiez jamais.

De temps à autre, je repensais à ce cliché, classé parmi d'autres dans un album, celui qui résumait son passé dont il ne restait rien, sinon ces quelques portraits enfermés dans un tiroir qu'on ouvrait parfois par hasard, souvent le cœur lourd.

Sur la photo, les maillots hurlaient les années 1970. Du littoral, on ne voyait pas grand-chose. Surtout la mer, où ces deux filles avaient plongé les pieds. À l'arrière, on devinait à peine quelques touristes.

Je ne connaissais pas Saint-Georges-de-Didonne. Je n'y étais jamais allé. D'ailleurs, cette année-là, on ne m'avait encore jamais montré la plage. Cette image me paraissait irréelle, d'une époque et d'une vie qui m'échappaient. Avant moi. Avant mon monde. Pour moi, juste un papier glacé. Pour elle, évidemment, un souvenir, probablement une souffrance, assurément son histoire.

Par bonheur, mon univers, en ce temps-là, me semblait un excellent compromis pour tout le monde. La force de l'innocence enfantine, c'était qu'on était au moins heureux tant qu'on avait ses deux parents. Et si moi j'étais content, alors c'était que la vie était merveilleuse. Donc mes vieux étaient inévitablement heureux aussi. Ça ne pouvait faire aucun doute. Avec le recul, c'était d'ailleurs sans doute le cas à cette époque. Disons que je devais être perspicace, à défaut d'être naïf.

Mais comment pouvait-il en être autrement ? Lui avait vingt-sept ans, et elle, à peine la trentaine. La jeunesse, du travail, un fils... Certes, il y avait un passé.

Pour moi, le meilleur était même à venir. Le Club Dorothee, l'école, bientôt un frère. Bien sûr, je l'ignorais encore alors qu'elle rangeait la photo dans son album. Mais je le sentais. Le bonheur perdurerait.

Cependant, j'aurais dû me douter que tout n'allait pas être parfait. Bien que je ne me souvinsse presque pas d'elle une fois adulte, comme si je l'avais effacée de ma pensée, les faits et les dates ne mentaient pas : elle était pourtant là, dans les murs. Elle était présente physiquement et néanmoins, aujourd'hui, elle était absente de ma mémoire.

Ma demi-sœur.

Casper.

Soudain, je me mis à sourire. Observant cela, ma mère se retourna et comprit pourquoi son fils de trois ans s'illuminait d'un seul coup. Je venais de voir un visage, celui de mon héros, que j'avais réussi à émouvoir en prononçant la même syllabe deux fois, un peu sans faire exprès.

— Papa !

Il posa les sacs de courses sur la table de la cuisine et se tourna vers moi. Il allait préparer ses célèbres tomates farcies. Il me souriait aussi. Il était heureux.

2022

La nuit avait fini par tomber sur notre route. Nous roulions depuis huit heures en provenance de Lyon où mon frère m'avait rejoint. Le départ avait été précipité, improvisé, comme souvent dans ce genre de situation. Depuis son appel le matin même, je n'avais eu aucun doute sur la finalité.

— Ils essayent de le réanimer, il ne s'est pas réveillé...

Aucune hésitation, non. Le vieux était parti. Je manquais peut-être de tact, mais pour préparer psychologiquement mon frère, je ne lui avais laissé aucune chance :

— Il est canné...

Quelques minutes plus tard, le verdict me donnait hélas raison. Mon père était mort dans son sommeil.

Depuis cet appel matinal et quelques autres qui suivirent, nous roulions vers Saint-Georges-de-Didonne pour rejoindre ma mère. Huit heures de trajet en voiture. C'était malgré tout plus rapide que par les transports en commun qui prévoyaient jusqu'à dix-huit heures de voyage, correspondances comprises.

Dans nos bagages, rien d'autre que quelques affaires, notre histoire et nos ressentiments.

Huit heures. C'était long. Très long. Entre la sidération et l'émotion, nous avions toujours du mal à intégrer la situation. Il avait dormi par intermittence. J'avais conduit. Nous avions parlé. De tout, de rien. Nous avions même ri. Comme si tout était encore irréel.

Pour moi, un saut dans l'inconnu. Je n'avais pas revu mes parents depuis quatre ans, depuis leur déménagement qui avait cristallisé nos conflits. Je ne connaissais ni leur maison, ni leur région, ni Saint-Georges, autrement que par les photos de famille. Une ville fantôme dont je ne possédais que le nom et les légendes qu'on m'en contait.

Avaient-ils changé ? Enfin... Avait-elle changé ? Lui, c'était maintenant trop tard pour y penser.

Il n'y avait aucun éclairage, seulement les ténèbres que perçaient les phares de mon véhicule de fonction. Ce fut par leur lumière qu'apparut partiellement la maison. Nous nous arrê tâmes.

Angoissés à l'idée de nous confronter à la réalité de ce que nous allions trouver, nous restâmes un petit instant dans la voiture. Les feux toujours allumés révélaient la Peugeot de mon père qui semblait morte elle aussi, désincarnée. Le vent faisait frissonner les feuilles et tanguer les branches des arbres qui entouraient la bâtisse. Leurs ombres se déplaçaient sur les murs de la maison, rendant l'ensemble encore plus inquiétant. Pas de radio, juste le silence. Et le son des essuie-glaces qui chassaient par intermittence la légère pluie fine qui parachevait de compléter le tableau gothique de cette apparition fantomatique de leur demeure. Puis une modeste lumière jaune s'alluma devant la porte d'entrée en partie dissimulée par la végétation depuis notre position. Une silhouette se faufila vers le petit portillon en bois, et ma mère surgit. Un faible corps effondré, amaigri et triste.

Abattu.

Nous sortîmes de la voiture, elle tâcha de sourire, nous tentâmes aussi.

La première chose que je voyais de Saint-Georges était conforme à la photo.

C'était maman.

2022

Quelques semaines plus tôt

— Ah ! Mais qu'est-ce qu'elle est con !

Mon mari pestait contre cette idiote de Lara Croft qui n'en faisait qu'à sa tête sur l'écran de télévision, sans tenir compte de ce qu'on lui demandait de faire à la manette. Enfin, d'après lui. Malgré tous ses efforts pour gravir l'Altaï, elle avait une fichue pulsion suicidaire. Au dernier moment, juste avant de rejoindre le sommet, elle prenait appui sur le flanc de la montagne pour se propulser de toutes ses forces en arrière. S'ensuivit un salto retourné de toute beauté, quoiqu'un peu improbable, la précipitant vers la mort. Ça me paraissait un brin alambiqué comme plan pour se supprimer, mais quelle classe, il fallait le reconnaître !

Je décidai de mettre un peu d'huile sur le feu.

— Elle est conne, pas con.

L'effet escompté se produisit.

— Non, mais elle est conne de con de pute de grosse merde de grognasse !
Quinze fois que je meurs au même endroit ! Quoi que je fasse, elle saute dans le vide, cette conne !

— Pourquoi elle fait ça ?

— Mais parce qu'elle est con !

— Elle est comment la jouabilité ?

— Exemplaire, mon cul !

Il était colère, je riais, nous nous aimions. C'était un peu le bonheur finalement.

Mon mari retournait sur son jeu pour tenter une énième fois de dompter la suicidaire héroïne surarmée, quand mon téléphone vibra dans ma poche. Un SMS de ma maman. Je décidai de l'ouvrir discrètement. En réalité, si le texto venait bien du numéro de ma mère, il s'agissait d'un message de mon

père. Comme j'avais fini par le bannir de mes contacts en bloquant ses appels, il passait donc par elle pour me transmettre ses mots.

Nous vivions cette époque où nous nous éloignions tous les uns des autres, bercés par l'illusion de proximité que nous procurait la technologie. Les téléphones portables avaient réussi à nous faire croire que nous étions dans les poches de nos proches malgré sept cent cinquante kilomètres nous séparant, quand on ne parlait pas de milliers.

La facilité déconcertante de pouvoir écrire sans se censurer, s'exprimer sans être interrompu, sans contradiction, sans digression. L'immédiateté de la délivrance du message, l'impression du travail accompli. Et la froideur du texte reçu, si glacial qu'on avait été obligé d'inventer de nouveaux pictogrammes émotionnels, nommés « *emojis* », afin de tenter de transmettre un peu de chaleur dans cette succession de symboles tristes et anciens.

Avec mon père, pas d'*emoji*. On ne s'encomrait pas de nos sentiments. On ne se surchargeait plus non plus de préserver l'autre. Les termes étaient blessants. Trop. En dix ans, nous avons dû échanger seulement quelques mots. Souvent les plus violents.

Il avait déjà rechigné à venir à mon mariage, il avait fallu que j'insiste... non, que je le menace.

Depuis, pas un message, pas un appel.

Plusieurs mois après l'ultime fois où je l'avais vu, et où il semblait plus pressé de partir que de profiter de la soirée avec son fils, il m'avait envoyé un texto. C'était le dernier que j'avais reçu de sa part, au moins directement.

Insultant, colérique, puant l'alcool. Pas besoin d'émoticône finalement, je ressentais tout cela dans ses quelques mots. Or après vingt ans de lutte, de diplomatie, de courbage d'échine, j'approchais de mes quarante ans. Il n'était plus temps pour moi de continuer à lui laisser le loisir de se croire légitime à me parler de la sorte sous prétexte qu'il fut, un jour, mon père. Sans une seule émoticône de ma part non plus, je lui avais renvoyé sa violence dans ce qui fut le dernier message qu'il reçut de moi de sa vie.

En tout état de cause, je n'avais jamais plus eu aucun contact.

Évidemment que ce n'était pas ce que je souhaitais, contrairement à ce que je lui avais dit. Mais j'avais trop d'honneur et de ras-le-bol pour lui donner une seule chance. J'avais bloqué son numéro. Je ne voulais plus risquer de prendre un SMS d'insulte par surprise. J'étais fatigué, usé, désabusé, en colère.

Il y avait l'immédiateté des messages. Et la froideur définitive de la mise au silence.

Plus aucune nouvelle. Juste la colère et le deuil sans décès.

Malgré tout ça, avec toutes les précautions, quand même l'espoir. Ce foutu espoir que, peut-être, un jour, ça allait s'arranger. C'était mal barré, mais... Qui savait ?

Trois ans plus tard, il me manquait toujours.

Ça prenait peut-être trois ans pour ressentir l'absence. En tout cas dans mes gênes, semblait-il. Si de mon côté j'avais matérialisé, quelques jours plus tôt, en hurlant sur les réseaux sociaux, la peine que son absence me procurait, lui fit comme il savait faire. Un simple SMS, par le téléphone de ma mère, pour me demander pardon. Trop fier peut-être, je n'avais pas réussi à y croire. Je n'avais pas répondu.

Je remis mon smartphone dans ma poche. Mon mari pestait toujours contre son héroïne virtuelle.

Je pestais toujours contre celui qui fut, jadis, mon héros.

Nous voilà dans la cuisine. Ma mère, mon frère et moi. Les survivants.

Dans ces lieux que je découvrais pour la première fois, j'étais dans un entre-deux. À la fois perdu, inconfortable, et bizarrement comme chez moi, reconnaissant des objets que j'avais côtoyés pendant des années.

Lorsque l'on déménageait, il y avait toujours cette période d'acclimatation pendant laquelle chaque élément qui avait auparavant sa place dans l'ancien logement retrouvait sa légitimité, son espace, propice à la création de nouveaux souvenirs. Quand c'était nous qui étions directement concernés, cette phase était perturbante. On redécouvrait ce que l'on ne voyait plus, chaque ustensile reprenant sens en sortant un à un des cartons. Et parfois, il y avait des dissonances. De temps en temps, on échouait à redonner à tel ou tel une fonction ou une importance dans ce nouvel environnement. Il dénotait, on hésitait et on finissait par le placer là où il ne seyait pas, faute de mieux, en espérant que l'accommodation fasse le reste. Et ce n'était pas toujours le cas. Pour une grande majorité des choses, cela fonctionnait. Parfois, il suffisait d'un seul d'entre eux, mal placé, pour que l'équilibre fût rompu. Et on ne voyait plus que cet objet-là. Si vous avez déjà déménagé, vous avez peut-être été confronté à cette incongruité inconfortable. C'était, au fond, la même chose lorsque vous achetiez un bibelot qui vous semblait idéal dans le magasin et qui ne rendait pas du tout comme vous l'aviez imaginé une fois de retour à domicile. Eh bien, cette impression était exactement celle que je ressentais à ce moment-là, mais pour la totalité des objets qui m'entouraient. Rien n'avait de sens pour moi. Aucun d'eux n'avait sa place dans cette cuisine, dans cette demeure. Parce que je les connaissais tous et que je me souvenais de tous. Et s'il y avait une chose de certaine, c'était que ce n'était pas là que je les avais vus. Ils ne devaient pas se retrouver ici. Si le cerveau savait que c'était bien dans cette maison qu'ils étaient tous supposés être, le cœur n'y croyait pas. Cette tête de vache que mon père avait peinte devait se trouver dans le couloir de l'appartement en région parisienne. Pas dans cette cuisine de Saint-Georges. Même s'il n'y avait aucun autre endroit où elle aurait pu se retrouver.

J'étais confus, mais je devais rester le plus concentré possible. Le temps des grandes décisions devait avoir lieu maintenant. Les prochains jours allaient être épiques, ce n'était que le début.

J'avais du mal à reconnaître ma mère. Depuis ces quelques années, elle avait beaucoup maigri. Elle semblait bizarrement plus petite aussi. Plus fragile. Je savais pourtant qu'elle s'était amincie. J'avais même par ailleurs déjà pu observer que cela avait commencé la dernière fois que je l'avais vue, avec lui. Mais ce jour-là, peut-être parce que tout prenait plus d'ampleur dans ces moments, c'était un choc de plus à encaisser. Je regardais cette mère, celle de la photo, cette battante abîmée par la vie, enchaînant les épreuves les unes après les autres, de la disparition de ses parents à celle de sa cadette, du cancer de son mari à ses propres opérations neurologiques. Le temps nous use, nous écorche, nous mute et malgré tout, on tient bon. De temps en temps même, on rit, alors qu'on est la seule espèce consciente qu'elle va mourir. Cette petite femme, qui avait porté dans son ventre les deux hommes qui se trouvaient près d'elle cet après-midi-là, venait de perdre son époux.

Je retenais pour la première fois les larmes, comme j'allais devoir le faire aussi pendant plusieurs jours. Il fallait rester fort. À cet instant, j'avais quarante ans et c'était à mon tour de traverser l'épreuve du deuil, comme tant d'autres avant moi.

— Ils disent que c'est une mort naturelle...

— Ça ne veut rien dire... Le cœur, tu penses ?

— Je pense oui, mais je ne sais pas... Il ne s'est pas réveillé... Je l'ai trouvé comme ça.

Tant qu'à faire, autant que ses derniers mots aient été « bonne nuit ». Je n'osais pas imaginer ce qu'elle avait pu ressentir en se levant à côté de sa dépouille. La vie était parfois sordide. Je savais qu'elle allait imprégner cette image dans sa mémoire pour le restant de ses jours. Celle de la découverte du corps. Celle de n'avoir pas pu sentir qu'il partait quand elle dormait à ses côtés. Je la plaignais.

Mon frère se redressa.

— Il va falloir prendre des décisions... Statuer sur ce qu'on va faire. Tu ne vas pas continuer ici toute seule, maman...

J'étais de son avis.

— On en reparlera, mais en effet, tu ne conduis pas, tu vas avoir besoin qu'on t'aide.

Au-delà de la peine d'avoir perdu celui qu'elle avait aimé toutes ces années, et dont mon frère et moi étions une des conséquences, nous devions rester pragmatiques. Sa disparition rebattait les cartes. Il fallait passer à travers l'organisation des obsèques, gérer la restructuration de la famille, ce qui signifiait déménager, écouler chaque objet, chaque souvenir, ressasser tous les non-dits, ne pas se laisser envahir.

Pfff... Tu parles... On avait précisément tous envie de chialer. Pleurer toutes les larmes de nos corps, dépérir, devenir fous, frapper tout ce qui nous entourait, détruire absolument tout et saigner. Voilà ce que nous voulions faire.

Le vieux était parti avant la fin de l'histoire.

— Tu sais, la plage est juste à côté... Il n'y allait jamais. Je voyais bien qu'il n'était pas bien. Tu sais, il était fatigué, vraiment. Fatigué. Je le trouvais fatigué.

Tombant de nulle part, piochée depuis ses propres errances, ma mère lâchait des bribes d'informations, comme si nous devions l'aider à comprendre le sens de tout ça. Plus allions nous avoir d'indices, plus, peut-être, allions nous pouvoir percer à jour les desseins de notre potentiel Créateur, s'il existe, ou au moins, donner une signification à nos vies.

Je demandai :

— Elle est où la plage ?

Mon frère était déjà venu les voir ici, dans cette maison de l'horreur.

— Juste là, au bout de la rue, c'est vraiment à dix minutes à pied, même pas.

Un littoral à dix minutes. Je n'entendais ni les vagues ni le vent. Je ne sentais même pas l'iode. Lui n'y allait pas, ça ne me surprenait pas.

Bref, il n'allait plus s'y rendre. Et au fond, cette putain de plage, on s'en foutait.

2008

Mon père était déjà parti par le passé. Après plusieurs dizaines d'années fidèle au même employeur, il avait récolté la froideur indifférente du monde du travail et s'était retrouvé dans une charrette de licenciements. Trop vieux, trop cher et ça faisait maintenant deux dépôts de bilan. Au revoir, monsieur, merci pour tout, pour vous c'est désormais l'heure du chômage.

J'avais compris grâce à mon vieux que jamais un employeur n'allait me voir me saigner pour lui. Nous avons tous des connaissances, des proches dans une situation similaire. Peut-être s'agissait-il d'une prise de conscience de notre époque, mais à force d'observer nos parents être pris pour de la merde malgré leur investissement, une chose était certaine : nous allions devenir une génération désabusée. Nous allions considérer le travail comme un bain dont, déjà à cette période, nous savions que la seule issue allait être la mort. Pour nous, pas de retraite, pas d'estime, pas de moyens. Certes, nous ne pensions pas alors qu'il n'allait probablement pas y avoir de planète non plus, pas d'eau ni même de revenus. Si nous étions encore loin de la vérité, nous n'étions pas dupes et cela avait commencé de la sorte : on avait vu nos pères pleurer à cause d'eux.

Il avait passé au moins deux ans à chercher un nouveau travail. Il se rendait consciencieusement aux rendez-vous de l'Agence National Pour l'Emploi, fraîchement rebaptisée Pôle Emploi pour faire plus jeune sans aucune raison. Qui aurait voulu réellement faire du marketing pour le chômage, hormis des abrutis ? La fin de ses cotisations approchait cependant à grands pas. Vingt ans dans une entreprise, pas une absence, pas un retard, et à peine deux ans d'inactivité pour lui. Il avait contacté tous les recruteurs, postulé à toutes les formations légitimes, validées puis annulées par l'agence elle-même au dernier moment, car considérées désormais comme non prioritaires. Rien n'avait abouti. Trop âgé, proche de la cinquantaine, trop de concurrence en région parisienne et trop vieille école. Je l'avais repéré chaque jour occuper l'ordinateur, chercher des annonces, y répondre, imprimer, se déclarer. Il téléphonait, tenait des tableaux de suivi. Plus les mois s'écoulaient, moins ses critères étaient sélectifs. Comme tout le monde le faisait à cette période-là, mais cette époque est révolue. Depuis, le

passage par la case chômage est devenue une habitude pour tous. Et plus le temps avançait, plus je le voyais sombrer. Dans la dépression et l'alcool. Il avait toujours eu un penchant pour ce poison. Mais c'était sûrement à ce moment-là que la gnôle était devenue sa béquille. Ça, et sa cigarette. Rage, clope et whisky : c'était ça qui l'avait tué.

Un jour, il craqua. Bientôt à la fin de ses allocations, face au mur, il avait menacé de se foutre en l'air. J'étais présent, ce jour-là, entre deux cours à l'université, entre deux soirées étudiantes, entre deux amants. J'étais là sans y être, je me sentais impuissant, mais, bizarrement, je n'avais jamais douté qu'il allait rebondir. Je le voyais sombrer, mais je n'avais aucune inquiétude : il allait trouver une solution. C'était mon père, c'était un héros. Il allait y parvenir. C'était ce que je pensais. Ce soir-là, je compris que je me trompais. Soudain, je le découvrais tel qu'il était et je prenais conscience qu'il allait peut-être perdre la bataille ce coup-ci. Un peu trop jeune, immature trop longtemps probablement, je ne me sentais pas prêt à prendre le relais. J'avais tenté, fait ce que je pouvais, mais je ne travaillais pas encore. Pire, je ne savais toujours pas ce que j'allais faire de ma vie. Et me voilà face à lui menaçant de tout mettre à terre, à commencer par lui.

— Je vais me foutre en l'air, j'en ai plus rien à secouer, vous allez vous démerder !

Il nous faisait porter le chapeau, tel un renoncement à nous protéger, comme un homme qui manquait à son devoir de protéger sa famille. Pourtant ma mère gagnait peut-être trois fois plus que lui et mon frère et moi allions bientôt travailler. Mais de son point de vue, rien de tout cela ne comptait, il avait failli. Et donc il fallait qu'il y ait des conséquences, pour nous tous. Lesquelles ? Il ne le savait pas vraiment lui-même, alors autant dramatiser et parler suicide, puisque nous ne semblions pas mesurer la gravité de la situation. En tout cas, pas suffisamment à son goût. Dans son esprit, et dans son monde partagé par beaucoup qui n'avait pas évolué malgré mai 68, s'il échouait, cela signifiait sûrement que nous devions tous en pâtir. Ça le tuait de ne pas sentir cette angoisse dans nos cœurs. C'était pour cela qu'il disait ça, aussi pour nous inquiéter. Pas forcément par méchanceté. En tout cas, pas à ce moment-là. Non, je pensais que c'était

pour nous faire entendre qu'il ne comprenait pas que nous ne fussions pas dans le même état que lui.

Ce n'était pas un échec, c'était l'apocalypse qui se produisait. Parce que ça l'affectait en son for intérieur, dans un noyau que j'avais eu longtemps du mal à identifier et qui pourtant était le moteur de tout ce qu'il faisait. Il était atteint dans son honneur d'homme. C'était sa virilité qui était en danger.

Devant son ivresse, sa dépression, sa détermination et sa surdité face à tout ce que je pouvais lui dire pour tenter de le raisonner, je paniquais. J'avais peur de le voir mettre son projet à exécution et finalement conclure l'histoire plus tôt que prévu. J'avais abattu toutes mes cartes, peu nombreuses à vrai dire. Il ne m'en restait plus qu'une seule, que je m'étais toujours interdit de sortir. Ce soir-là, j'avais cru que c'était le moment. Alors qu'il hurlait dans la cuisine, je pris le téléphone et j'appelai son paternel au secours. Mon grand-père. Pourquoi ? Je ne le savais pas. C'était ce qui me semblait être l'unique chose capable de le sauver. J'ignorais finalement tout de leur relation. On parlait peu de nos sentiments dans la famille. Mais une chose est sûre aujourd'hui, elle n'était pas ce que j'imaginai à cette époque. Bref, le vieux arriva. Ils s'enfermèrent dans la cuisine et bavardèrent pendant une heure, haussèrent le ton parfois. C'était considérablement singulier de réussir à faire sortir le patriarche après 19 h. Encore plus inhabituel de voir mon papa comme un fils. Je ne me souviens pas de ce qu'ils s'étaient dit. Ma mémoire s'était obscurcie.

À un moment, ils se calmèrent. Mon grand-père ouvrit la porte et sortit de la cuisine. Il me croisa dans le couloir.

— Merci papy...

— De rien, mon grand.

Il me fit la bise et partit.

Je me dirigeai vers mon père, pour le voir après cette entrevue. Il était toujours attablé. Silencieux. Fumant. Il ne me regardait pas. J'ouvrai la bouche, mais il se leva d'un coup pour me signifier qu'il ne voulait pas m'entendre. Il éteignit sa cigarette et passa devant moi pour aller vers sa chambre.

— Ça, je ne te le pardonnerai jamais.

Quoi donc ? De lui avoir sauvé la vie ? D'avoir eu peur ? D'avoir fait quoi ? Fait venir son daron ? Pourquoi voulait-il toujours jouer les cow-boys de la sorte ? Sur le moment, j'étais content. Au moins, il allait se coucher. Il n'allait pas mettre son plan suicidaire à exécution. Il pouvait bien râler, le vieux fou. Je n'avais pas compris que j'avais fait vibrer trop de choses dans sa relation à son père, dans son image et dans sa virilité. À l'époque, je ne pouvais pas encore le percevoir, mais je l'avais humilié.

M'en avait-il effectivement voulu après ça ? Je ne le savais pas et n'allais jamais avoir la réponse.

Peut-être qu'il était trop tard pour en parler maintenant.

En tout état de cause, ce fut le dernier événement avant les grandes décisions. Il allait chercher du travail dans un autre département. La région parisienne ne lui plaisait pas, il fallait être pragmatique, il allait peut-être trouver là où la concurrence était moins rude. Et il finit par y arriver. Il allait s'exiler à quatre cent cinquante kilomètres et rentrer les week-ends.

Alors, il nous quitta. Ce fut son premier départ. Là encore, il avait décollé le premier. Il s'était dégoté un petit logement, puis il changea pour un plus grand pour pouvoir mieux recevoir ma mère.

Ce fut le début de la dislocation du noyau familial. Au début, ça ne nous avait pas tellement paru insurmontable. Pour ma part, j'aspirais à plus de liberté. Il était temps de m'émanciper. Et mon outing n'avait pas vraiment aidé à nous rapprocher. Il me fallait de l'air pour vivre mon histoire et me construire. Alors, son départ, c'était peut-être un mal pour un bien. J'avais regretté plus tard d'avoir vu les choses sous cet angle-là. Mais je devais reconnaître qu'il devenait de plus en plus irascible. J'étais peut-être ingrat. Comment aurais-je pu le savoir ? J'étais trop jeune.

— Mais il a dit quoi, j'ai pas compris ?

Mon père, hilare, baissa légèrement le volume de l'autoradio et ne me répondit pas.

— Mais j'entends plus rien, papa ! Il a dit quoi Jean Roucas ?

S'il y avait bien une chose qui m'agaçait, c'était de ne pas avoir compris un truc pour lequel tout le monde rigolait, mon paternel y compris, et qu'on ne voulût pas me l'expliquer. Et je savais très bien ce qu'il allait me lancer.

— Rien, un truc que tu comprendras quand tu auras des poils.

Voilà. Je savais exactement que c'était ce qu'il allait dire. Quelle injustice ! Qu'est-ce que j'y pouvais, moi, si je devais encore devoir attendre des années avant de bander ? Comme si c'était ça qui allait me permettre de comprendre une plaisanterie. Il allait falloir faire quoi ? Retenir la blague pendant des années pour essayer de la piger dix ans plus tard ?

Ça me paraissait, à juste titre, un échec annoncé.

Le fait était que c'était, en plus, probablement incorrect. Le thème portait effectivement en dessous de la ceinture à une heure de grande écoute, comme souvent dans les émissions d'une rare classe — non — de Jean Roucas sur Europe 1. Mon père s'interdisait d'expliciter davantage à son fils de sept ans le fond du propos. Mais j'imaginai bien qu'attendre dix ans n'allait me servir à rien, car il y avait de fortes chances qu'après tant d'années, la boutade n'opérerait plus.

L'humour est une affaire très sérieuse. Il change en fonction des gens, des périodes, des sujets, des styles, des sensibilités. Mon géniteur avait la plaisanterie grasse. Grosses caisses. Pouet pouet la chatte, en bref. Moi, ça m'amusait. Surtout parce qu'il ricanait de ses propres conneries. Même si j'avais développé un raffinement plus anglo-saxon en sombrant dans la truculence de l'absurde, bite-cul-poils pouvait encore me faire rire, cela dépendait de la personne et du degré avec lequel je décidais de prendre la blague. J'avais lu plusieurs années plus tard, dans un magazine de

psychologie de comptoir, que l'on était supposé construire son humour en partie dans la relation que l'on avait avec son père. Probablement un ramassis de stupidités plus marketing que savant, mais que voulez-vous... Les sciences molles étaient fréquemment pénétrables. Et tant que le monde en était friand, pourquoi s'en priver ?

Cependant, j'y avais régulièrement repensé et cherché à comprendre comment mon lien avec lui pouvait expliquer que les Monty Python me faisaient pisser de rire, alors que lui, pas du tout.

Fausse piste, évidemment.

Il fallait de temps en temps canaliser mon père. Assez peu à l'aise en société, il avait souvent tendance à forcer la farce pour se mettre en avant. Sûrement pas pour atténuer la tension, parce que le malaise qui en résultait quasi à chaque fois était loin de pouvoir installer dans de bonnes conditions qui que ce soit de normalement constitué. Ça détendait peu l'atmosphère. Michel Malaise aurait pu être son surnom.

On lui avait préféré Joe La Grosse Caisse.

Et pourtant, qu'est-ce qu'on en plaisantait ! Un peu à ses dépens, il fallait bien le reconnaître, mais une chose était certaine, on se souvenait de chacune de ses vannes et de leur contexte.

Attaché à l'arrière du véhicule, je boudais. Je me sentais exclu de la bonne ambiance parce que j'étais trop petit. Et voir mon père pouffer de rire m'agaçait encore plus.

J'avais bien compris que c'était un gag de cul, sans quoi, il n'aurait pas baissé le son. Je n'avais simplement pas eu la référence. Il y avait tellement de mots pour parler d'une foufoune, j'aurais aimé en apprendre un de plus et me bidonner avec lui.

Nous remontions le versant de la montagne à l'heure des « Roucasseries » vers le village où nous passions nos vacances. Nous venions de faire quelques courses avant de partir cet après-midi-là en promenade avec ma mère et mon cadet. « Le sexe a tout de même l'air très amusant pour les adultes », pensai-je alors.

La vie allait m'apprendre que pas forcément.

En arrivant dans la location estivale que nous avions réservée, la même tous les ans, été comme hiver, j'étais comme à la maison. Je retrouvais mon frère avec plaisir, aussi petit qu'il fût à cette époque. C'était l'heure de faire les quatre cents coups. Ce qui était bien avec lui, c'était qu'il était souvent volontaire.

— Tu viens faire un foot dans le jardin avec moi ?

Pas besoin de le convaincre, il était déjà en train d'enfiler ses chaussures et réclamait de l'aide pour faire ses lacets.

— Non, mets tes claquettes, j'ai pas le temps, là. Vous restez devant, on va manger dans vingt minutes.

Ma mère achevait de préparer le repas avec ce que mon père et moi avions rapporté du supermarché Mammouth local.

Et nous voilà en tongs de piscine en plastique, impraticables pour taper dans un ballon sans faire voler dans les airs la claquette avec et terminer à cloche-pied pour aller la récupérer. Une fois sur deux, la balle finissait contre le grillage qui nous séparait du champ de vaches mitoyen.

Pendant que mon acolyte partait à la jambe de bique, je me tournai vers les bovins et commençai à me laisser distraire. Je m'approchai de la clôture pour mieux les observer. Finalement, le frangin posa le cuir rond, las de passer plus de temps à sauter après sa godasse qu'à frapper dedans, et me rejoignit.

Nous étions tous les deux côte à côte, deux complices, deux frères. Ça nous semblait éternel.

Clic-clac !

Un son nous invita à nous retourner. Mon père venait de nous prendre en photo. Nous étions sa fierté. Il était heureux rien qu'en pensant à la tête qu'allait faire ma mère en découvrant le cliché quand il irait faire développer la pellicule. Il nous avait trouvés mignons et s'était laissé attendrir.

— À table !

La daronne nous pressait de venir nous repaître. Elle avait déverrouillé l'accès au jardin, laissant s'échapper notre épagneul breton, qui était con comme un balai, mais affectueux.

— Merde le chien ! Oh non, rattrapez-le, il va encore se barrer vers le poulailler ! Rhô, mince, et le repas qui est cuit !

L'apocalypse en une ouverture de porte : de la volaille en danger de mort imminente, des chipolatas menaçant de refroidir, un canidé qui allait se faire engueuler, mon *padre* qui allait se mettre à courir, ma mère qui allait paniquer, mon frère et moi qui ne savions plus quelle était la priorité... manger les saucisses ou sauver les gallinacés ?

Mon petit binôme renonça à pourchasser le chien. Il anticipait de perdre ses claquettes dans la poursuite, et puis il commençait à avoir faim.

Je me précipitai auprès de mon père.

— Non, viens à table, ton père s'en occupe.

Ah. Stoppé net. Dommage. J'aurais bien aimé partir à l'aventure avec lui cette fois encore.

Nous rentrâmes alors, mon frère et moi, pendant que mon père courait après le clébard devenu soudainement sanguinaire.

Nous mangions, ma mère guettant par la fenêtre, et alors que nous attaquions la deuxième saucisse, elle quitta son poste d'observation.

— Le voilà.

— Il a le chien ?

La porte s'ouvrit, le chien se fit engueuler afin de rejoindre son panier fissa, et mon père entra dans la cuisine, en sueur, essoufflé.

— Il allait où ?

— Bah à ton avis ? Au poulailler. Il y a foncé tout droit.

— Il en a eu un ?

— Non, il n'a pas pu rentrer, il n'a pas eu le temps. Il était en train de creuser sous la clôture pour essayer de passer par en dessous.

Je regardais mon paternel, heureux dans son rôle de mâle ayant réalisé sa mission avec succès. Mon père, ce sauveur de poulets. J'étais fier de lui.

Clairement, il avait des poils. Moi aussi, un jour j'allais en avoir, comme lui.

2009

Après presque vingt-cinq ans écoulés dans les mêmes emplois, les mêmes rues, les mêmes murs, le même logement, ce fut un défilé d'appartements et de maisons pour eux en quelques années. Tellement en si peu de temps, qu'entre mon attentisme et nos relations conflictuelles, je ne les eusse pas tous connus. Moi-même empêtré dans mes histoires de cœur et mon besoin de prendre mon envol, je passais d'une chambre d'étudiant à un concubinage désastreux pour revenir dans le logis familial de la région parisienne où j'avais grandi. Bref, ils avançaient dans toutes les directions, je faisais du surplace. Il y avait un peu d'emprise, probablement, de leur part sur leurs enfants, mais pas uniquement. Je ne pouvais pas nier que de n'avoir jamais bougé depuis ma naissance rendait la séparation difficile, même s'il ne s'agissait que d'un appartement locatif.

C'était à cette période que j'avais commencé à voir les fantômes. Les échos de nos histoires vécues résonnaient quand j'étais seul dans le logement familial. Chaque mur et chaque centimètre carré étaient chargés d'anecdotes et de souvenirs. Personne n'était mort, mais tout était terminé quand même. J'avais eu toute la misère du monde à le reconnaître. Quand bien même ils déménageaient sans cesse, j'allais les aider, parfois avec mon nouvel amoureux. Je ne parvenais pas à tourner la page. Je portais à bout de bras les cendres d'un passé révolu, incapable de lâcher prise sur un lieu qui ne nous appartenait pas fiscalement, mais qui allait devenir nôtre pour l'éternité. Je dormais dans ce qui avait presque toujours été ma chambre. J'avais changé le lit, certes, réaménagé pour mieux répondre à mes besoins de jeune adulte, mais c'était encore ma pièce. J'avais appris à écrire ici. J'avais dessiné mes premières bandes dessinées d'adolescent. J'avais révisé mon bac et mes premières années d'études universitaires. J'avais pleuré, ri, joué, inventé les meilleures histoires avec mon frangin et nos Batman articulés. Quand je prenais mon café avant de partir travailler, je visualisais même mon tapis de circuit de voitures au sol, alors qu'il n'y était pas. Je revoyais ma mère m'annoncer que j'allais avoir un petit frère. Je revivais tout, tout le temps. C'était une sorte d'entre-deux, là aussi. Comme partagé entre ce besoin d'aller de l'avant et mon incapacité à renoncer à ce passé

idéalisé. On s'éténue indéfiniment à rechercher le bonheur tout au long de notre existence, et c'est bien légitime. Je peux vous le dire, je l'ai rencontré, enfant. Le prix à payer était cependant ma croix : quand on le connaissait trop jeune, on avait le plus grand mal à reconnaître qu'il était parti. Pussions-nous tous éprouver la jouissance, mais le plus tard possible, ou alors, pussions-nous nous assurer de ne jamais la perdre.

Objectivement, ce logement était catastrophique. Trop vieux, situé dans une cité de la région parisienne, il nécessitait de plus en plus d'interventions de maintenance. À tel point que l'agence de location avait fini par renoncer et avait décidé de se débarrasser du bien en le mettant en vente. L'échéance arrivait, il allait falloir de toute évidence le quitter et avancer, car nous n'allions pas l'acheter. La ville où il se trouvait puait la pisse. On ne comptait plus les histoires de trafics de drogue, les tirs de pistolet, les voitures qui brûlaient. La grisaille du béton armé, le jaune de la végétation carbonisée en été et les merdes de chien sur les trottoirs jamais ramassées... Et les nuisances sonores inévitables quand on entassait les gens les uns au-dessus des autres dans des rangées d'immeubles interminables. Ce n'était pas la pire banlieue de la région. Ça n'en était pas moins déplaisant, hideux, sale, dangereux et inconfortable. Et plus les années passaient, plus ça se dégradait. Clairement, mon père avait raison : il était temps de tout quitter. La seule chose qui rendait ce lieu cher à mon cœur, c'était juste les souvenirs. Or, à vingt-sept ans, il était trop tôt pour vivre déjà parmi les fantômes. Et finalement, j'avais fini par en avoir marre aussi. Je devais partir.

Le plus loin possible.

2014

J'attendis à l'aéroport de Montréal pendant de longues minutes. Et avec moi, le doute. Est-ce que je patientais pour rien ?

J'étais parti le premier, une semaine avant. Mon visa avait été validé et depuis le premier jour où j'avais entendu « Bienvenue au Canada », j'avais tout organisé. J'avais couru partout pour installer les meubles, j'étais allé les choisir chez Ikea pour les faire livrer et je m'étais perdu dans les transports en commun que je ne maîtrisais pas. Je voulais le rassurer, lui offrir un petit confort, lui montrer qu'on avait pris la bonne décision en quittant la France. Nous avions mis un an avec mon nouveau copain à planifier le départ, à accomplir toutes les démarches. Un saut dans l'inconnu. Pour être honnête, j'avais même entrepris les procédures avant de le rencontrer. J'avais un peu de misère – comme disent les Québécois pour expliquer qu'ils ont du mal – à accepter d'avoir des sentiments pour cet homme-là, car je sortais d'une histoire compliquée avec un connard qui me faisait cocu avec tout Paris. Et accessoirement, j'avais déjà ce projet en tête. Ce n'était pas le bon moment. Et comme je devais probablement laisser mes contradictions transparaître, j'avais du mal à croire qu'il allait me suivre.

Pourtant, il n'avait montré aucune hésitation. Il voulait se joindre à l'aventure. Nous venions de deux mondes différents, on ne se connaissait pas encore si bien. En outre, je lui attribuais des intentions qu'aurait eues mon ex. Je transposais, comme si d'expérience je savais ce qui allait se répéter.

Donc, jusqu'au dernier moment, je doutais.

La confiance se gagne, dit-on.

J'étais donc en train d'attendre mon copain et je trouvais toujours des raisons pour ne pas le voir apparaître. Il aurait pu décider de ne pas monter dans l'avion au dernier moment, puis de faire le mort.

Il aurait pu disparaître de ma vie d'un seul coup.

J'avais peut-être couru partout pour rien. Au mieux, j'aurais gagné du temps pour ma propre installation.

Au pire, j'aurais été seul à l'étranger, perdu dans un projet fou, loin de tous.

Peut-être une déception de plus.

Son vol était supposé avoir atterri.

Je guettais chaque visage, chaque ouverture de porte laissant sortir les passagers arrivant des quatre coins du globe. Le monde entier débarquait à Montréal et je le cherchais, lui. Peut-être en vain. Surtout qu'il n'apparaissait pas.

Je connaissais la lenteur de la validation des visas. Je savais que le téléphone n'allait capter aucun signal à l'étranger.

Mais j'attendais, peut-être pour rien. Je tentais de tempérer mes émotions en faisant appel à la raison. Alors je basculais d'un mode à l'autre, inquiet, ensuite rationnel, puis stressé, enfin raisonnable.

J'étais épuisé, il faisait une chaleur à crever. Je n'aurais jamais imaginé qu'on pût avoir si chaud l'été dans ce pays censé être hivernal.

Je n'étais peut-être pas aussi bien préparé finalement.

Et il n'arrivait pas.

J'avais désiré tout ça. Je serais parti sans lui. Je souhaitais fuir. Mais maintenant que je savais qu'il y avait peut-être une occasion, une petite chance, de commencer une belle histoire avec lui... Mon Dieu... Je voulais l'aimer. Je l'aimais déjà. J'espérais le voir apparaître.

La porte s'ouvrit, je me sentis alors envahi. Une émotion indescriptible prit possession de tous les membres de mon corps. Une chaleur m'enveloppa. Je vis son visage. Il me reconnut à son tour et sa bouille s'illumina. La mienne aussi. Il s'approcha de moi, épuisé, en plein décalage horaire, curieux.

— Tu es venu !

Il fut surpris par ma remarque.

— Évidemment, tu en doutais ?

— Je ne sais pas... Tu aurais pu ne pas venir.

Il me rassura d'un baiser. Nous nous enlaçâmes.

Je l'aimais.

Ce fut donc le Canada pendant trois ans. Avec celui qui allait devenir mon mari plus tard. Lui et moi, seuls contre le reste du monde. Pour fuir les fantômes. Malgré tout, je n'avais pas pu partir sans laisser une chance à mes parents d'être un peu avec moi. Je les avais emportés avec ma technologie. Une tablette pour eux, un téléphone pour moi et la magie des applications fit des visioconférences notre lien. C'était si nouveau pour nous tous. Pour eux surtout, mais pour moi également. Je leur montrais mon appartement. J'essayais de maintenir le contact. Plus le temps avançait, plus c'était avec elle qu'avec lui. J'avais remarqué qu'il fuyait, et c'était bien moi qu'il esquivait. De moins en moins présent lors des appels. Presque invisible. À peine un mot. Vaguement bonjour. Puis, plus rien. Juste des messages. Des SMS. Sans émoticône. Et de plus en plus espacés.

« Bon anniversaire. P'pa. »

Il téléphonait à sa maman, ma grand-mère, tous les dimanches.

Il ne me contactait jamais.

Je l'avais déjà perdu. Depuis longtemps. C'était arrivé progressivement, pas du jour au lendemain, et je savais pourquoi.

Finalement, nous revînmes du Québec, mon futur époux et moi, après trois années.

Le voyage nous avait considérablement rapprochés, au point qu'il me demanda en mariage.

À cette époque, la loi nous permettant de nous unir venait d'être promulguée en France. Il nous était donc possible de rentrer pour vivre notre histoire comme nous l'entendions.

Nous allions provisoirement séjourner dans le logement familial que mon frère et sa future femme occupaient en notre absence. Je pensais que mon frangin voulait vraiment en partir. Il n'en pouvait plus non plus de ces murs. C'était nos dernières nuits dans cette demeure. Peu de temps après mon

retour du Canada avec mon homme, le cadet et sa copine allaient quitter l'immeuble, sonnant le glas de ce lieu devenu maudit.

C'était alors l'heure de vivre notre ultime aventure commune, papa et moi.

Il fallait rendre les clefs, et avec elles, un appartement restauré pour tenter de récupérer une caution versée trente ans plus tôt environ. Alors, il était remonté, déjà bien usé par la maladie et les successions de chimio et rayons. En ce temps-là, il avait commencé à payer le prix de tout ce whisky. Mais j'étais content de le retrouver. On allait faire comme avant, retaper ensemble. Je voyais qu'il avait du mal à déplacer les planches, porter les étagères, lever les bras, mais je refusais de m'arrêter dessus. Papa et moi, on bricolait. Comme quand j'étais gamin. Et ça valait tout l'or du monde. On bouchait les trous, on démontait la cuisine, on comblait les fissures. Toutes les réparations qu'on avait faites ensemble, durant ma jeunesse, nous les figiolions. On consolidait, on colmatait. Il avait tellement investi dans ce logement : le carrelage du couloir avec une seule dalle à l'envers, le crépi qu'on avait mis au-dessus, le placard de l'entrée, le meuble du boudoir de la chambre parentale. La salle de bains, les murs de ma pièce à moi et toute l'installation électrique.

On avait tout fait main dans la main. Surtout lui, honnêtement. Il avait non seulement tout payé, mais aussi planifié, conçu, imaginé. Mais j'étais là tout le long. J'étais son Robin, il était mon Batman. J'avais tout appris à ses côtés. On avait scié des planches, limé, vissé. On était allé cent fois à Leroy Merlin ensemble, parce qu'il manquait toujours une pièce ou deux. On avait coupé les plombs, testé les va-et-vient, dénudé les fils conducteurs. On avait blessé nos doigts, mis des pansements de fortune, on avait collé, marouflé, étalé, enduit, attendu. On avait cogné, frappé, planté. On avait tout fait. On avait aussi monté les meubles Ikea, on les avait stabilisés, renforcés. Tout, je vous dis.

Et petit à petit, il avait accumulé une quantité astronomique de joints, de clous, de vis, de marteaux, de forets, de chevilles... Il ne jetait rien. Deux caisses à outils, une cave remplie de rechanges dont il n'allait jamais se servir. Au cas où.

J'avais adoré ça. Aujourd'hui encore, son amour du bricolage me reste en héritage.

Donc j'étais content d'être avec lui, une dernière fois, pour bidouiller ensemble. Il y avait mon futur mari aussi. Ils avaient l'air de s'entendre. J'avais préféré me montrer un brin naïf et prétendre que ça allait bien en fin de compte. Qu'on n'avait rien perdu. On se charriaient, sans conséquence, comme si de rien. Comme s'il ne savait pas mon homosexualité. Comme si elle n'avait jamais existée.

Comme avant.

Ça sonnait un peu faux, j'étais légèrement sur mes gardes, mais je souhaitais lâcher prise et profiter de ce moment. C'était bien.

Finalement, nous terminâmes notre ouvrage. L'appartement était quasi neuf, autant qu'il pouvait l'être après trente ans d'occupation, rafistolé par des amateurs. Mon père avait rendu les clefs et récupéré la caution. On avait fait du bon boulot.

Comme à chaque fois.

Puisqu'il était parti un samedi matin, il nous fallait attendre le lundi pour en savoir plus auprès des pompes funèbres. La vie est si cynique parfois. Même la mort ne travaille pas le dimanche.

Attablés à cette table de cuisine, que nous n'allions quasiment pas quitter pendant tout ce temps passé ensemble jusqu'à ce que tout fut finalisé, nous nous taisions.

Il y avait tant à faire, et si peu de motivation.

Déjà, encaisser. Laisser mijoter, faire remonter. Que pouvions-nous faire d'autre qu'attendre ?

— Tu veux un café ?

— Oui, je veux bien.

— Sers-toi, il en reste, sinon j'en refais.

— Non, c'est bon, ça suffira.

Juste quelques paroles d'une banalité étourdissante. Mais que dire d'autre ?

C'était elle qui parlait alors. Ma mère rompait le silence, expliquant ses précédents jours, ses derniers mots, la découverte du corps la veille au matin.

On écoutait. Tous les trois, nous pleurions. J'essayais de garder la tête froide. Je devais assurer. Comme héritier d'un patriarcat que tant cherchaient à déconstruire, j'étais désormais le plus vieil homme de la famille. J'aurais aimé à ce moment précis que ce maudit patriarcat soit en effet totalement réduit en miettes. Ce n'était pas tellement pour moi que je le faisais. Quelque part, je pensais que si je n'étais pas à la hauteur, ils allaient être déçus. Et ce n'était pas le moment d'en rajouter. Je savais ma mère effondrée, effrayée aussi par tous les changements que cela devait impliquer. J'avais confiance en mon frère : il aurait pu assurer. Mais tout seul, ça aurait probablement été au prix de sa santé mentale. Personne ne pouvait assumer ces épreuves en solitaire. Par chance, nous étions deux.

Nous avons toujours été deux. Nous allions l'être pour l'éternité. Alors, pour le soulager, j'allais essayer de prendre le plus possible pour moi. Ni pour le diminuer ni parce que je n'avais pas foi en lui, bien au contraire, mais pour le préserver.

Cependant, avec le recul, il me semble que je n'avais peut-être pas vraiment bien pensé cette affaire-là. Encombrés par nos emplois respectifs, c'était finalement lui qui allait avoir le plus de liberté pour rester avec notre mère, le temps de parvenir à la déménager.

La discussion finit par démarrer. Nous allions parler tactique, organisation, planification et administratif. Aussi hors sujets et déplacés qu'étaient ces impératifs, au moins ils nous éloignaient momentanément de notre peine.

Il fallait penser à tout. La priorité était d'orchestrer le futur de notre maman. On ne pouvait pas la laisser seule à gérer ses suivis médicaux au milieu de nulle part, alors qu'elle ne conduisait pas. Et pourtant, elle était à dix minutes en voiture d'une fille inexistante qui n'allait jamais lui rendre service.

— Tu as des nouvelles ? Elle fait quoi ?

— Elle m'a dit qu'elle m'appellerait, elle ne m'a pas appelée...

— Quelle connasse...

Mon frère pestait. Moi aussi, mais je n'étais pas surpris. Elle avait toujours été absente et peu fiable. Je l'avais constamment répété tout au long de ma vie. Sa mère perdait son mari, pas un coup de téléphone, pas un mot. Elle n'était jamais passée.

— Faisons sans elle, ne la rentrons pas dans l'équation, faisons comme si elle n'existait pas.

Depuis des années, mon frère et moi l'avions rebaptisée. Ça collait avec le fait que nous entendions parler d'elle régulièrement, sans jamais la croiser. Le surnom lui allait à merveille : Casper. Comme le gentil fantôme des dessins animés.

Je ne me souvenais pas de la discussion, mais ça devait ressembler à quelque chose de la sorte :

— Sadako lui conviendrait mieux, non ? Elle n’a rien de bienveillant.

Sadako était le nom du fantôme horrifique de la série de films japonais « Ring ». Elle avait marqué les esprits avec une scène en particulier où elle surgissait de la télévision pour attaquer sa victime. Un remake américain avait d’ailleurs été produit, où elle fut tristement rebaptisée Samara. Un excellent exemple d’appropriation culturelle. Nous étions des puristes, nous ne jurions que par la version japonaise.

— Sadako fait peur. Elle, elle fait pitié.

— Ouais... Comme Casper en fait.

— C’est Casper, bro.

— C’est Casper, cent pour cent.

— Gros Casper, sa mère.

— La meuf, tu lui laisses un message, tu te fais ghoster de ouf.

— Elle hante les cirques de trapézistes.

Petite pique à son ex, un trapéziste, bien entendu. Escroc, évidemment.

— Comment tu peux associer ces deux caractéristiques ? Trapèze et trafic. Je veux dire, c’est totalement *what the fuck* cette association.

— Genre le plan en trois phases. Étape une : donne argent. Étape deux : Kaboing, Kaboing ! Étape trois : profit !

Crise de fou rire.

— Le mec, il saute et là... Bouh ! Casper qui fait diversion ! Magie : les poches des spectateurs sont vides !

— Magie !

— Le clou du spectacle.

— Son vieux spectacle claqué sa race, là.

On avait d’ordinaire ce genre de discussion avec mon frère, complètement inaudible pour quiconque n’avait pas passé vingt ans à grandir ensemble. Chaque phrase était une référence, une expression chargée de sous-texte,

que seules les fratries pouvaient décrypter. Dans ces échanges, chacun en prenait pour son grade, mais ça nous faisait terriblement rire.

De retour dans la cuisine de Saint-Georges, évidemment, l'ambiance était loin d'être la même.

Après moult tergiversations, une décision fut adoptée. Ma mère allait déménager à proximité de chez mon frère, dans une grande ville, bien desservie en termes de transport et proche de l'un de nous deux.

Est-ce que ça lui faisait envie ? Bien sûr que non. Elle venait de perdre son mari, sa vie entière se retrouvait chamboulée. Rien ne pouvait lui faire plaisir. Rien.

— Il va falloir regarder ce qu'on garde ou pas... Il faudrait que je fasse le tour de la maison pour évaluer nos besoins.

J'essayais de rester pragmatique.

— Oh, tu sais, il y a surtout la cave, je ne sais pas quoi en faire, ce ne sont que des affaires de ton père, me répondit-elle.

— Allons voir.

Nous descendions les escaliers de cette sinistre demeure. Il y avait quelque chose d'oppressant dans ces murs. En y réfléchissant... Il y avait quelque chose, oui. Était-ce les cloisons ? Le papier peint d'un autre âge que le chat avait lacéré de ses griffes ? Le sentiment paradoxal d'un lieu inconnu empli d'affaires familières ? Non... Je ne savais pas... Peut-être juste l'ambiance. Découvrir une demeure dans ces conditions, c'était ne surtout pas lui donner sa chance. Non, mais ce n'était pas ça. Il y avait autre chose. Mes sens étaient en alerte. Il y avait un danger ici, et mon corps refusait de lâcher prise. Bref, nous descendions. Derrière la porte de la cave, un capharnaüm faussement organisé. Presque quarante ans de babioles accumulées, jamais jetées. Je reconnaissais tous nos... tous ses outils.

De vieux meubles dont il ne savait plus quoi faire. Un établi. Des stocks divers et variés, des vêtements pour gosses et pour adultes, des jouets, des vélos, des skis... Je parcourais la pièce du regard, identifiant certaines affaires, ses instruments, une ancienne décoration cassée et jamais réparée. Quelques toiles d'araignées, mais beaucoup moins que j'aurais pu imaginer.

Proche de la porte du garage – parce que contrairement à notre dénomination communément admise de cette pièce, ça n’était pas une cave, mais bien un parking souterrain –, un coffre plein de peluches de tous les gamins de l’Aide Sociale à l’Enfance que mes parents avaient accueillis. Après l’avoir inspecté, je le refermai, et mes yeux se portèrent sur des sortes de tiges que je ne reconnus pas tout de suite : ses cannes à pêche.

Le soleil n'était même pas encore levé. C'était le signe que l'aventure nous attendait. Mon père aimait bien se réveiller tôt pour ces événements spéciaux. Moi, j'adorais l'inconfort de ces habitudes bouleversées. La nuit donc, c'était notre moment à nous. Partir en vacances seul avec lui dans la voiture, pendant que mon frère et ma mère allaient voyager en TGV pour nous rejoindre plus tard dans la journée. Alors nous roulions pendant des heures. Dans l'installation royale qu'il m'avait préparée, à l'arrière de la Renault, je continuais de dormir sur les coussins et les couettes que nous avions emportés. Puis nous nous arrêtons à Lons-le-Saunier pour y prendre le meilleur petit déjeuner de la terre, avec un chocolat chaud dont le goût allait me rester à jamais en mémoire. Enfin rendus à destination, lui et moi étions fiers comme des coqs d'avoir mené à bien notre mission d'arriver avant ma mère et mon frère.

Partir en vacances, de nuit donc. Ou comme aujourd'hui, aller à la pêche. Je chérissais ce moment privilégié que nous avions, juste lui et moi. Parfois, nous approchions de l'étang alors que le soleil se levait à peine. Je me souvenais de tout le rituel. D'abord se positionner à notre place favorite. Arriver tôt nous garantissait de la trouver inoccupée. Ça faisait sûrement partie de son plan d'ailleurs. Moi, je préférais rester sur le concept que nuit voulait dire aventure. C'était plus beau qu'opportuniste. Mais au fond, qu'importait ? Dans tous les cas, c'était une bonne idée. Personne autour du lac, la nature était à nous, lui et moi, seuls au monde. Il ramenait tout le matériel, les bourriches, les cannes à pêche, les amorces, les appâts, les socles pour maintenir les perches... Je transportais ce que je pouvais, petit comme j'étais, mais j'étais totalement investi. Il préparait d'abord les pièges, le plus important. Accrochait la ligne, puis me disait « va me chercher un bloche ». J'ouvrais par conséquent la boîte des asticots qui me fascinaient. J'en choisisais un au hasard, en essayant de ne pas le laisser glisser entre les doigts. Je sentais les chatouilles que provoquait cette pauvre victime sur mes mains. Je lui tendais, concentré et impliqué. Il le transperçait sur l'hameçon et brandissait ainsi la canne comme une épée, à deux mains. Qu'il était grand, mon père, à ce moment-là dans mes yeux.

Puis il lançait la ligne, posait la perche sur son socle et nous répétions l'opération trois fois. Deux cannes chacun. Légèrement correct. Il allait ensuite chercher les deux chaises pliables, les installait, mais c'était loin d'être fini.

— Ça mord pas.

— Surveille les bouchons !

— Ça bouge ! Ça bouge !

— Mais non, pas déjà.

Non, pas déjà en effet. Juste les petites vagues et le vent. J'étais impatient.

— Papa, il faut mettre de l'amorce, ça mord pas.

— On vient d'arriver, attends un peu.

— ...

— ...

— Ça mord pas, papa.

— Non ça mord pas, prépare l'amorce.

Ah ! Je savais bien ! Je prenais alors la poudre d'amorce que je mélangeais avec l'eau du lac pour en faire une pâte qu'on pouvait rouler en petites boules.

— Allez, vas-y, mets-en.

Je jetais alors la première boule, exactement n'importe où sauf là où il fallait, puis il prenait la suite en visant bien les bouchons.

Tout était prêt.

Maintenant, nous devons attendre. Nous ressortions les cannes, vérifiions que l'asticot était toujours en place. Je me souvenais de ces moments de logique absurde quand j'étais persuadé que la qualité du ver était à elle seule responsable de l'échec du piège, et je le remplaçais totalement gratuitement, sans aucune considération pour ce sacrifice vain ni celui du prochain qui allait finir au bout de la ligne.

On attendait. On levait les cannes, on les replongeait. On visait plus loin. On changeait un peu la localisation du bouchon, on ciblait ailleurs. On rejetait de l'amorce.

— Ne lève pas ta canne tout le temps, tu ne vas jamais rien attraper si tu remues sans arrêt l'eau.

Je grommelais – comme je fais toujours aujourd'hui – et je me résignais.

Nous attendions et continuions à vivre ce moment ensemble, sans nous parler. Pas un mot. Tant de partage alors que finalement rien ne se passait concrètement.

Soudain, la joie. Le bouchon bougeait.

— J'en ai un !

— Attends bien qu'il plonge !

— Je sais, je sais... Chut ! Tu vas le faire partir.

Le bouchon plongeait. Mon père s'exaltait.

— Allez vite ! Un coup sec !

Je tenais la canne de toutes mes forces, mais le poisson était bien décidé à ne pas se laisser avoir si facilement. Je soufflais, une vraie épreuve, je ne voulais pas le perdre.

— Il est gros, papa !

— Je vais t'aider.

À deux sur la même ligne, je finissais par lui laisser la canne.

Et après une petite minute de bataille, enfin, ça barbotait à la surface de l'eau. Une fois à l'air, c'était plus facile.

— C'est une perche ? C'est une perche ? J'ai pêché une perche ?

C'était un gros gardon.

— Un gardon.

— Ah...

Le gardon, c'était un peu la prise du pauvre, mais ce n'était pas si mal tout de même.

— Elle est où la bourriche ? Oh merde... On ne l'a pas installée. Va chercher la bourriche, steuplait.

Je lui ramenai le filet, il dégorgea le poisson et le glissa dedans. Je reposai la canne après y avoir sacrifié un nouvel asticot, mon petit plaisir sadique, et lui fixai cette prison rudimentaire au bord du lac pour permettre au vertébré aquatique de vivre dans son élément tout en restant notre détenu.

Quelle joie !

Et nous continuions d'attendre jusqu'à la prochaine prise, grisés par ce premier fretin.

Bien sûr, dans certains cas, c'était la panique, surtout quand deux flotteurs plongeaient en même temps. Une vraie aventure. Mais ça valait la peine de voir mon père, mon héros, se battre avec un brochet et parvenir à le sortir de l'étang, victorieux.

Parfois, c'était long. Je m'impatientsais. Je changeais les cannes de place, relançais le bouchon, puis m'asseyais durant d'interminables minutes à fixer le repère, impassible, à la surface de l'eau à peine remuante...

Après quelques heures, venait le temps du casse-dalle. Nous les avions bien entendu préparés au préalable. Sandwich jambon beurre ou pâté cornichon. Il fallait choisir avant de partir, mais en réalité, il y avait du rab. Nous sortions les denrées de leur emballage en aluminium où nous les avions enveloppées et mon père coupait quelques morceaux de saucisson avec son canif pliable fétiche. Deux gourdes d'eau, une bière pour lui. Toujours cette putain de mousse, mais à l'époque, je ne me rendais compte de rien. J'étais bien.

Je mordais dans le sandwich à pleines dents, me laissant envahir par le plaisir du goût que j'avais choisi avant de partir. Je le regardais. Je souriais, comme un enfant heureux de faire les quatre cents coups avec son père.

Il y avait même du camembert qu'il avait enfoui dans la glacière avant de la refermer. Il y avait tout ce qu'il fallait, un vrai repas. Entrée, plat, dessert. Et des petits gâteaux au cas où.

Mon frère était déjà né à l'époque, probablement trop bébé pour se joindre à nous. Alors, c'était notre moment à nous. Juste à nous. Un père et son fils pour l'éternité.

Ces moments de pêche me manquaient. Il n'allait plus y en avoir.

Par la suite, en raison d'accords avec le Comité d'entreprise de mon *padre* dont les détails m'échappaient totalement à l'époque, mais grâce auquel nous pouvions rejoindre ces lacs privés gratuitement, nous avons dû changer de lac. Nous vécûmes l'invasion des poissons-chats, dont la première prise m'avait glacé le sang quand je le vis s'approcher dans les airs, suspendu au bout de la ligne qui venait de le sortir de l'eau, avec ses grandes moustaches dégueulasses qui m'avaient traumatisé. Beurk !

Puis nous avons vieilli. Suffisamment pour ne plus même penser y retourner. Ni lui ni moi ne le propositions. Finie la pêche, partie avec le temps.

Pourtant, tout, ici, était devant moi. Les cannes. La bourriche. Les supports. Tout était là dans ce garage que je ne connaissais pas, comme pour me rappeler que ces moments étaient précieux. Et je venais juste de le comprendre.

1990

D'elle, je n'avais gardé presque aucun souvenir, ce qui était étonnant quand on y pensait.

Il y avait bien des bribes, quelques images, des moments furtifs comme une séquence qui apparaissait soudain sur une ancienne VHS dont la bande était passée avec le temps et dont la presque intégralité du long métrage s'était couverte de neige.

En réalité, c'était plus important que ça. Parfois, avec un simple tableau, vous étiez capable de vous reconstituer au moins toute la scène, faute du film dans sa totalité. Dans son cas, non. Les visions ne faisaient pas partie d'une histoire. Il n'y avait pas de lien, pas d'émotion. Un unique sentiment. Celui de l'absence.

Elle était partie sur une colère à l'âge de dix-huit ans pour retrouver son père à elle, et qui n'était pas le mien. En avait-elle voulu à notre mère pour ça ? Assurément, j'étais persuadé que c'était là la seule raison. En fait, honnêtement, ça crevait les yeux et une telle banalité était un tantinet décevante. Mais la réalité était parfois bien simple. Surtout dans ces drames. Dans tous les cas, si elle avait dix-huit ans, c'était que j'en avais huit et mon frangin, trois.

On commençait à se souvenir autour de combien ? Quatre, peut-être cinq ans ? Je me rappelais parfaitement de la naissance de mon petit complice, trois ans avant son départ. Pire, j'avais même des réminiscences de promenade en poussette. Quel âge pouvais-je avoir pour en garder tout de même une trace ? Ma mémoire n'était pas défaillante. Toutefois, elle en était absente. Je ne la visualisais pas dans la maison. Dans ma tête, elle n'était pas à la naissance de mon frère. Pourtant, elle devait probablement y être aussi. Je me souvenais parfaitement de ce jour-là, je revoyais ma mamie me présenter le bambin, je repensais à mon grand-père, à mes parents et à ma mère qui me paraissait plus grande parce que plus mince. Mais elle, non. Elle n'y était pas. Peut-être que si. Pas dans ma mémoire en tout cas.

À sa décharge, il me semblait qu'elle ne passait qu'épisodiquement. Et quand bien même elle était là, elle n'était pas avec moi.

Nous n'avions pas créé de lien. Elle ne le voulait pas. À ses yeux, j'étais probablement la manifestation de la fin de sa famille à elle. La fin de cette famille dont la photo sur la plage était un des rares témoignages.

Je me souvenais de cette fois où j'avais tenté de la distraire, un jour qu'elle était malade, alitée. J'allais dans sa chambre pour lui faire un petit spectacle de magie. Pitoyable prestation qui consistait à mettre des billes dans ma main, les glisser dans ma poche et n'en ressortir que quelques-unes en prétendant qu'une partie avait disparu. Je me rappelais même avoir moi-même été pris à mon propre jeu quand je pensais les avoir toutes attrapées et qu'il en manquait pourtant, perdues dans les plis de mon pantalon sans que je m'en sois aperçu. Bref, je cherchais à créer du lien avec elle. Elle était malade, c'était ma façon maladroite, comme on pouvait l'être à quatre ou cinq ans, de lui montrer que je tenais à elle en tentant de lui remonter le moral.

— Tu peux me laisser tranquille, s'il te plaît ?

Pas beaucoup de mots. Pas de méchanceté. Elle était malade, sûrement. Froide, en tout cas. Souriante. Glaciale. Je retournai dans ma chambre avec l'impression d'avoir fait une bêtise. C'en était resté là. Nous n'avions toujours pas créé de lien. Nous n'allions jamais le faire.

Par la suite, quelques souvenirs épars. Surtout le sentiment de la déranger. Surtout la nécessité de nous éviter. Et rien. Elle était partie. En un sens, ça m'allait bien. Plus besoin de nous esquiver. C'était chez moi désormais. Elle ne m'avait pas manqué.

Et pendant des années, son absence. Un éloignement physique, un arrêt des communications. Mais elle était tout le temps présente à travers les pleurs de ma mère qui avait perdu sa fille. Je ne comptais plus les tentatives pour reprendre contact. Quelques petits stratagèmes, des prétextes pour décrocher le téléphone, appeler son père. Puis rien, pendant des mois, avant de la voir ressurgir dans les sanglots de ma maman. Je devais reconnaître que je ne comprenais pas bien comment cette personne qui ne me manquait pas une seule seconde, qui n'était pas là et que j'avais effacée de ma

mémoire pouvait générer autant de larmes. J'étais démuni, parce que si jeune, mais aussi par manque d'empathie. Je n'arrivais pas à entendre qu'on pouvait la regretter.

Pour mon frère, c'était pire. J'avais eu l'impression qu'il avait été plus marqué par la mort de notre premier épagneul breton que par la disparition de notre sœur. Pour lui, ça devait être encore plus incompréhensible. Il ne l'avait concrètement jamais connue.

Et à force de temps et d'acharnement, il y eut quelques irrptions. Avec un premier petit ami. Quelques rencontres à Paris, chez elle. Puis de nouveau l'absence. Pendant des mois. Puis derechef, elle réapparut. Un nouveau copain, une autre époque, toujours pas de lien entre elle et moi. J'accompagnais ma mère visiter une étrangère.

Plus je vieillissais, plus je la découvrais. Hystérique, vulgaire. C'était ma sœur, ça ? Je ne me souvenais plus d'elle. Peut-être avait-elle constamment été comme ça. Peut-être avait-elle changé. Je n'en savais rien. Je m'en foutais. Elle aussi. Quelques questions polies. Puis on passait à autre chose. Surtout à elle. Ses projets. Son bar merdique au concept claqué au sol. Il fallait dire que c'était super. Vivement la future disparition... Mon frère, peut-être plus sensible que moi, avait eu plus de volonté pour nouer avec elle, et il y était un peu parvenu.

Mais au fond, de son côté à elle, rien n'était résolu et n'allait jamais se régler.

Elle avait toujours été un fantôme. Une présence par son absence. Une apparition, puis rien. Et tellement de peine. Irréelle. En souffrance, probablement. Néfaste, assurément.

Casper, ça ne lui allait pas vraiment. Trop gentil. Sadako lui aurait mieux été. Elle avait, comme dans « The Ring », fini dans un puits, celui de mon oubli.

Je tenais le téléphone d'une main, tout en utilisant la deuxième pour estimer la masse d'affaires à déménager, poussant les portes, ouvrant les tiroirs.

— La quantité est impressionnante... Je n'ai aucune idée de comment faire.

À l'autre bout du fil, mon mari restait pragmatique.

— À vous deux, vous ne pourrez pas, il faut que je vienne vous aider. Je peux demander le camion du taf si tu veux.

— C'est un camion de quelle taille ? C'est quoi un Kangoo ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est au moins douze mètres cubes mon camion !

— Quoi ? Mais non, c'est pas possible, ça représente la moitié d'un camion de déménagement... C'est une estafette que vous avez, c'est ça ?

— Douze mètres cubes, je te dis.

— Mouais...

Je n'étais pas convaincu que les mesures étaient fiables, mais je n'avais pas vraiment le choix.

— Écoute, on va devoir prendre toute l'aide qu'on peut avoir. Donc OK, je veux bien le camion. Il va falloir en rediscuter. On a un peu le temps.

— Bébé... Les funérailles ne sont même pas encore passées... Oui, on a le temps.

Je pénétrais dans une des chambres aménagées en bureau et m'asseyais en face de leur ordinateur. Devant moi, toute sorte de choses héritées de leur culture d'avant l'ère informatique. Des crayons en pagaille, de toutes sortes, des plumes, des stylos à bille, des rouges, des noirs, des bleus, des HB, des plus gras, d'autres plus secs. Dans les tiroirs, des équerres, des rapporteurs. De nombreux outils de son passé de dessinateur industriel. Il avait été formé pour ça et à ma naissance, c'était encore son métier.

— Je vais te laisser, je vais retrouver ma mère.

— Je suis là, bébé. Tu m'appelles si ça va pas.

— Ça va aller.

— Bébé...

— Oui promis, je t'appelle si ça va pas.

— Bon. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Je raccrochai. Devant moi, il y avait un porte-crayon particulier. Malgré toutes ces années sans se parler, il l'avait gardé. Je le lui avais offert. J'en étais persuadé, car je connaissais mon père, il s'asseyait à ce bureau tous les jours ou presque, auprès de son ordinateur largement dépassé, et en face de lui, j'étais un peu là.

Sentant l'émotion me saisir, comme souvent dans ces cas-là où chaque petite chose prenait une ampleur philosophique démesurée, je quittai la pièce.

Alors que je voulais les rejoindre, je passai finalement devant la cuisine où se trouvaient ma mère et mon frère, heureusement porte fermée, pour pouvoir aller me ressaisir dans le salon à l'autre bout de cette maison agencée n'importe comment. Là, meublant l'espace, toutes nos photos trônaient sur les étagères Ikea ou Conforama, je n'aurais pas su dire. Parmi elles, mon frangin et moi sur une barque qu'on avait louée pour les vacances. C'était mon père qui tenait l'objectif. Une semblable à côté, cette fois tous les trois. Tous ces objets de décoration que je connaissais m'attaquaient. Dans mon trouble, tous les souvenirs ressurgirent d'un coup. Son absence me hurlait au visage. C'était trop. Je m'effondrai dans un des fauteuils face à la télévision, et je permis alors aux larmes de sortir. Elles jaillissaient. Plus je tentais de me ressaisir, plus elles forçaient. Dans mon sanglot, je parlais tout seul.

— Un homme, ça pleure pas. Je ne suis pas un pédé, papa.

Malgré mes intentions, je chialais comme jamais, puis, épuisé, j'avais cessé de résister. J'avais laissé la peine m'envahir, lâché prise totalement et j'étais resté là de longues minutes. Suffisamment pour que mon frère et ma mère

s'inquiètent et me recherchent. Je tentai une dernière fois de me recomposer en les entendant arriver. Mais dès leur entrée dans la pièce, leurs regards mi-surpris, mi-empathiques croisant le mien, rouge et humide, je perdis encore le contrôle.

Comme pour expliquer, dans un sanglot non assumé, les mots sortirent sans y réfléchir.

— Il m'a écrit... Il m'a écrit un message... Et j'ai pas répondu...

Le silence qui suivit n'était interrompu que par mon souffle. Une main se posa sur mon épaule.

Tout était vide.

Années 1990

Nous avons grandi à deux. La meilleure chose qui avait pu m'arriver enfant, c'était d'avoir un petit frère. Suffisamment d'écart d'âge pour ne pas avoir de conflits avec des amis communs, et assez proches tout de même pour construire une forte complicité. Nous avons eu la chance de nous entendre. Et donc, de nous disputer.

Je gardais un excellent souvenir de nos embrouilles. Souvent pour des brouilles. Mon *bruder* était particulièrement mauvais joueur. Je ne comptais plus les parties à deux sur la Super Nintendo qui se terminaient par une mise hors tension brutale par un frère rouge de fureur parce qu'il était deuxième ou que je l'avais sadiquement jeté dans le trou. Il allait m'accuser sans doute mot pour mot de la même chose et nous allions entretenir ainsi à l'infini cette comédie de mauvaise foi, mais bienveillante, qui au final nous amusait beaucoup. C'était le bonheur.

Dans cette ambiance quotidienne plutôt sereine alternant école, devoirs, promenades du chien et jeux, la porte de la cuisine était parfois fermée. Ce n'était pas bon signe. Il se tramait quelque chose au-delà de ces murs dont nous ne devions pas être témoins. Ça chuchotait. La méthode était assez efficace, car nos chambres étant situées à l'autre bout de l'appartement, nous n'avions donc aucune excuse pour nous retrouver derrière l'entrée des fourneaux à écouter. Quoi de pire pour aiguïser notre curiosité ? Nous avions la chance de saisir un mot ou deux. Parfois, le ton montait entre les parents. Sans le contexte, il nous était impossible d'assembler toutes les pièces de ce puzzle. Il fallait nous voir, mon frère et moi, prétendant jouer dans sa chambre, la plus proche du lieu de la discussion, et tentant de glaner des renseignements pour découvrir enfin ce dont parlaient les adultes, et que les enfants ne devaient pas entendre. Autant vous dire qu'on ne l'avait jamais vraiment su avant de devenir nous-mêmes ces adultes-là, ceux qui fermaient la porte.

Le lendemain, nous essayions de démêler les pauvres indices que nous avions.

— Regarde-les, ces deux-là. Ils complotent.

La remarque émise par ma mère nous était directement adressée. Grillés !

— On parlait de Dragon Ball !

Personne n'était dupe. Mais comme personne ne voulait aborder le sujet, nous en restions là.

— Dragon Ball... Allez, venez manger.

Cette indulgence était celle de ma mère. Elle avait systématiquement été bienveillante avec les petits. Moins à l'aise avec les adultes, ma daronne avait toujours trouvé son bonheur auprès des gosses. Les siens, bien entendu, mais aussi ceux des autres qu'elle avait fini par héberger bien plus tard en tant que famille d'accueil.

C'était simple, toute sa vie, ma maman avait été entourée d'enfants. Elle avait d'abord eu ses petites sœurs, mes tantes, puis, mariée à dix-huit ans, elle était aussitôt tombée enceinte de sa fille. Et jusqu'à récemment, avant leur emménagement à Saint-Georges, il y avait encore des gamins : ceux de l'Aide Sociale.

Quand j'y repensais, ça devait lui faire drôle de ne plus avoir que lui, mon père, auprès d'elle. Je n'avais pas d'enfant, pour des raisons évidentes, quoi que, mais je parvenais à me rendre compte du vide qui emplissait les vies de tous les parents au moment où leur progéniture quittait le domicile familial.

Avec ses deux fils, elle était aux anges. On lui avait épargné la contrainte d'avoir des problèmes scolaires. Mon frère et moi étions suffisamment doués pour ne jamais avoir à redoubler. Nous avions même obtenu de plutôt bons résultats. Ce qui nous valait parfois un jeu ou deux de plus sur la Super Nintendo, et donc plus de *rage-quit*¹. Bref, la joie.

¹ *Rage-quit* : terme consacré dans le milieu du gaming pour désigner le fait qu'un joueur quitte un jeu de façon rageuse, par frustration à la suite d'un échec.

Un des aspects qui nous avait considérablement rapprochés avec mon frangin, au-delà du simple fait d'avoir dû faire face ensemble aux difficultés de la vie en grandissant, c'était notre énorme créativité.

Gamins d'abord avec les figurines de Batman ou des Tortues Ninja que l'on faisait se rencontrer dans des histoires rocambolesques à rallonge qui n'avaient ni début ni fin ni queue ni tête. Et plus tard, en choisissant la bande dessinée pour laisser libre cours à notre imagination, dès lors illimitée par le support qui ne nous restreignait plus seulement aux personnages articulés en notre possession. Ça n'avait toujours ni queue ni tête, souvent un début, mais pas toujours une fin, mais au moins, on partageait quelque chose. Et on riait si fort en lisant les délires de l'autre, qu'un jour une idée nous vint.

— T'sais quoi ? Je te lance un défi BD !

— Quoi ?

— Tu dois dessiner l'histoire de Jacob et les douze coquillettes phosphorescentes en deux pages, mais ça doit forcément se terminer par un ours qui pisse sur la voie ferrée.

Rien que l'intitulé qui semblait tiré d'un générateur de scénario aléatoire nous faisait rire comme jamais. Et quand « l'œuvre » en question vit enfin le jour, ce fut une nouvelle crise de fou rire qui nous attendait.

Ces petits challenges nous avaient occupés tout un été et avaient perduré un moment ensuite. De temps en temps, une fois adultes, il nous arrivait encore de nous lancer des « défis BD » sortis de nulle part. Le résultat était plus politisé, mais toujours aussi absurde.

Bref, nous étions heureux et, par bonheur, les conditions étaient réunies pour que notre lien fût fort. Parce que nous allions en avoir besoin.

1988

Pendant ce temps, mon père était bien là, lui aussi. Nous avions nos moments privilégiés. Assez jeunes, nous avions eu droit à la Nintendo. La première d'abord, la NES. Tout cela était assez contrôlé. OK pour une Nintendo après les devoirs et un peu le week-end, seulement si on avait joué dehors avant, mais pas après manger.

Sur ce point précis, mes parents avaient été assez avant-gardistes. Alors que l'arrivée des plaisirs vidéoludiques était totalement nouvelle dans nos foyers, ils avaient su ne pas nous en exclure tout en pratiquant une éducation sur le sujet assez moderne et pleine de bon sens pour l'époque. Et surtout, nous avions la chance, à cette période, d'avoir assez de sous pour nous en procurer.

C'était d'ailleurs assez amusant de les voir si à la pointe, mais toujours sans machine à laver la vaisselle ni micro-ondes pendant des années encore après la première Nintendo.

Je me souvenais de cette époque, avant Internet. Pour connaître les prochains jeux qui allaient sortir, nous devions acheter les magazines. « Player One », « Joypad », « Nintendo Magazine »... On tournait les pages, les yeux pleins d'étoiles en découvrant ce qui allait être bientôt disponible sur nos consoles. On passait des mois à se décider et on en choisissait un ou deux pour Noël et nos anniversaires. Quand enfin nous avions une nouvelle cartouche, nous nous éternisions dessus, sachant pertinemment que les suivantes n'allaient pas arriver avant longtemps. On ne vivait pas dans l'opulence, du coup, on profitait de chaque jeu, même les plus mauvais.

Mon père lorgnait sur la machine presque depuis son entrée dans la maison. Ça aurait été mentir que de dire qu'il nous l'avait offerte pour en bénéficier lui, parce que ce n'était vraiment pas le cas, mais ça lui plaisait bien. Alors, de temps en temps, il venait me rejoindre pour une petite partie. Un peu de Mario. Un peu de course de voitures. Il n'était pas le meilleur challenger du monde, mais il arrivait à garder un niveau convenable pour progresser, et parfois même me battre.

Mais le jeu avec lequel il avait accroché du début à la fin, c'était *Zelda II*. On passait des heures à tenter de déchiffrer l'anglais que nous ne parlions ni lui ni moi. Heureusement, il était suffisamment rare et sommaire pour que l'on pût à peu près suivre l'intrigue. Mais surtout, on adorait cette aventure. Un coup lui, un coup moi à la manette, nous nous partageions le même personnage à la rescousse de la princesse Zelda pour empêcher la résurrection de Ganon. Allant de village en village, nous bravions les terribles donjons équipés de notre lanterne et d'un peu de magie, nous affrontions les boss tous plus stressants les uns que les autres, et nous progressions bien. Si bien que nous avons fini par atteindre le grand méchant final, notre effroyable double négatif, un midi, juste avant de retourner à l'école. Pris dans l'action, tellement heureux lui et moi de mettre un terme à cette longue aventure, nous alternions, un coup lui, un coup moi. Nous devions le battre. À force, nous y étions presque, à deux doigts à chaque fois. Il fallait rester concentrés, le bougre était rapide, mais si on esquivait assez en économisant notre magie pour se soigner, nous devions y arriver. Finalement, il y parvint. Mon héros. Il l'avait tué. Le Link Noir était vaincu. Ganon ne ressuscitait pas et la princesse Zelda était sauvée, entre midi et deux.

Ce fut la seule et unique fois où mon père me déposa en retard à l'école. Motif du retard : *Zelda II*. On avait trouvé autre chose évidemment. Mais lui et moi partageions désormais ce petit secret.

Par la suite, il avait eu plus de mal à s'investir dans un nouveau jeu, par manque de temps. Il avait retenté sa chance quelques années plus tard, au moment où tout cela avait beaucoup évolué pour passer en trois dimensions. Hélas, malgré plusieurs essais, cette dimension supplémentaire lui avait fait perdre beaucoup en habileté pour manier les personnages. À sa décharge, la technologie étant à l'époque encore en train de se découvrir elle-même, les commandes étaient tout sauf instinctives. Et là où seule la pratique pouvait permettre de dompter cette façon différente de maîtriser les manettes, lui n'avait pas assez de temps à consacrer à ce loisir pour briller. Un nouveau titre avait cependant retenu son attention. C'était *Resident Evil*, une simulation d'exploration d'un manoir infesté de zombis par des héros trop peu armés pour leur faire face avec sang-froid. C'était un jeu novateur dont le succès avait justifié non seulement d'en faire une saga, qui allait toujours

courir à l'heure actuelle, mais aussi de créer au passage le genre original des *Survival Horror*. Nous avons repris la progression comme nous le faisions au moment de *Zelda II*. Une seule partie commune, à trois cette fois, avec mon frère devenu assez grand pour faire partie de l'aventure, et nous nous passions les commandes après chaque échec menant au *game over* ou après chaque sauvegarde. Si mon *bruder* et moi faisions preuve assez d'aisance, nous appréhendions l'instant où c'était à notre père d'empoigner la manette. Disons-le franco, nous progressions avec un handicap majeur. Il en avait conscience, mais préférait faire porter le chapeau au jeu qui, soi-disant, boguait à outrance. Ce à quoi nous répondions officiellement par l'affirmative, en allant dans son sens pour ne pas le vexer, sans que personne ne fût dupe de la supercherie. Par exemple, notre protagoniste avait récupéré un lance-grenades trouvé sur le cadavre d'un autre personnage sur un balcon du manoir. Le simple fait de ramasser ce matériel réveillait soudain de dangereux corbeaux démoniaques qui se mettaient alors à pourchasser et attaquer notre héroïne jusqu'à ce qu'elle revînt à l'intérieur de la demeure. Expliqué de la sorte, on aurait pu penser le challenge complexe, en réalité il devait n'y avoir qu'une dizaine de pas entre la dépouille et la porte. Le principe implicite étant de vite faire demi-tour et de fuir rapidement après avoir récupéré l'arme destructrice.

Sauf qu'à ce moment-là, c'était mon *padre* qui avait la manette.

— Retourne-toi ! Qu'est-ce que tu fais ?

Mon père ne bougeait pas et pointait son lance-grenades fraîchement acquis vers l'extérieur, au-delà du balcon. Bref, il visait dans le vide.

— Il faut te barrer, retourne dans le manoir !

Pan ! Il tira une première grenade dans le néant absolu. Même pas un bruit d'explosion, la bombe avait été lancée sans atterrir nulle part. Le programme n'avait pas imaginé devoir donner une suite à cette action.

— Il se passe rien. Allez, garde tes munitions, on en a trop peu, ça va nous servir après ! Pars de là !

Trop tard, les corbeaux l'avaient rejoint et lui picoraien la tête. Son personnage se débattait avec vigueur, mais avait perdu de précieux points

de vie.

— Allez, c'est bon, ils se sont barrés, pars de là avant qu'ils ne te réattaquent.

Pan ! Une deuxième grenade, cette fois dans la cloison adjacente au personnage. Une explosion se produisit qui flanqua la pauvre bonfemme au sol, là encore salement amochée. Mon frangin et moi nous échangeâmes un regard mi-inquiet, mi-affligé : il allait sûrement falloir recommencer cette partie pour économiser un peu de nos ressources. Comment pouvait-on être aussi nul ?

— Oh bah ! Elle tire dans le mur, la conne !

Oui, papa, elle shootait toute seule sans doute...

— Ah... C'est bizarre.

Nous espérions, avec mon frère, voir les corbeaux revenir le picorer à mort, histoire que la manette puisse tourner vers un autre joueur. Cependant, tout acharné qu'il était, il parvint tout de même à rejoindre la porte du manoir, qui était donc à seulement dix pas du lance-grenades découvert, non sans avoir encore largué une dernière mine dans le décor, au point de changer l'animation globale du personnage qui illustrait dorénavant le fait d'être à deux doigts du trépas : il boitait. Un « picorement » de tête et deux auto grenades dans la gueule plus tard, il franchit la sortie, heureux et fier. Mon frère et moi étions dépités : il n'allait quand même pas enregistrer ?

Eh bien si, mais pas sans avoir au préalable gâché notre seule source de soin lui permettant de récupérer un peu de points de vie et de passer de « rouge » – à l'article de la mort – à « orange » – c'est chaud.

— T'as sauvegardé sur la dernière sauvegarde ! On ne peut plus refaire cette partie sans devoir refaire tout le jeu depuis le début !

— Ah ben, attends, c'était pas facile, faut sauvegarder, sinon il faudra le refaire...

— Mais... On aurait pu le refaire sans jeter des grenades dans les murs !

— Mais ! Ça critique, mais j'aimerais t'y voir ! Bah tiens, justement, j'ai sauvegardé, c'est à toi de jouer maintenant, montre-moi, alors, comment on

fait !

Et me voici manette en main, personnage mal en point, plus qu'une seule cartouche explosive en poche, deux balles de pistolet et un couteau de survie pour attaquer du zombi. J'espérais que la prochaine partie allait être plus calme au moins jusqu'à retrouver des munitions, histoire de me refaire un peu pour la suite de l'aventure. Évidemment, il n'en fut rien. Je pénétrais dans cet étroit couloir qui révélait un mort-vivant après l'autre. Une grenade, deux tirs de pistolet, il fallait se les faire au couteau. Aucune possibilité de les esquiver, le passage était bien trop exigü. Dans la tête des concepteurs, nous étions supposés avoir assez de stocks, voire même un peu de rab, pour terminer cette séquence. Dans cette partie *hardcore*, on allait progresser au canif. Bien entendu, je m'étais fait dévorer sans pitié, à la grande joie à peine dissimulée de mon père, bien content que ce fût moi qui aie eu l'écran de *game over*, et pas lui. Quelle galère, nous avons dû nous y reprendre à maintes reprises. Ni mon frère ni moi, et encore moins mon daron qui décidément préférerait retaper les cloisons à l'explosif plutôt que de découper du zombi, ne parvenions à avancer. Systématiquement, nous finissions croqués par ces créatures diaboliques.

— Oh bah, je suis mort tout de suite ! J'ai même pas eu le temps de jouer !

— Mais, papa, t'as encore jeté une grenade dans le mur à côté de toi ! Il ne faut pas viser les murs !

— Oh ! Bon, c'est trop dur, allez, moi j'en reste là. Je trouve que c'est mal dosé la difficulté de ce bordel.

Il se leva, de mauvaise foi et critique au sujet de la maniabilité, pour ne pas avoir à reconnaître qu'il avait joué comme un blaireau au point de nous bloquer dans la progression.

Blasé, et surtout un peu vexé, il avait fini par quitter l'aventure pour de bon et, avec mon frère, nous avons pu terminer *Resident Evil* après l'avoir recommencé du début.

Je regrettais que la modernité lui ôtât la dextérité qu'il avait encore sur *Zelda*. Ça allait être difficile de continuer de partager ça ensemble s'il ne se mettait pas au niveau.

Dans le salon où je me trouvais toujours après avoir pleuré, entouré de mon frère et de ma mère, trônait une Nintendo Wii sur le meuble de la télévision. La console était plus récente qu'à l'époque de *Resident Evil*. Sa maniabilité avait été en tous points repensée pour un usage plus instinctif, justement pour les gens comme lui, pas vraiment des *gamers*, mais qui voulaient quand même bien vivre des aventures.

J'ignorais comment il se débrouillait avec cette nouvelle console, je ne l'avais jamais vu s'en servir. Je ne savais même pas qu'il en avait une et qu'il l'avait branchée ici, à Saint-Georges. Dans sa bibliothèque figurait le dernier *Zelda* publié sur cette machine, une suite que je reconnus immédiatement, puisque je l'avais jouée moi aussi.

Évidemment.

Il avait suffi d'un grain de sable dans la machine.

Sans que je m'en aperçoive, tous les éléments étaient déjà réunis de sorte que la mayonnaise allait mal tourner. Son alcoolisme naissant, qui s'était invité depuis un moment, s'immisçant sournoisement dans nos vies comme un vampire qui passait discrètement chaque soir le vider de son âme. Quand on s'en rendit compte, il était trop tard. Mais à cette époque-là, il était encore trop tôt pour l'accepter.

Malgré tout, le ver était déjà là.

Son intolérance aussi. Pourtant issu de la société des travailleurs, mon père oscillait entre les revendications des gens de gauche et son propre conservatisme. Sans doute un peu aigri de voir l'horloge tourner, de perdre sa beauté, sa jeunesse... Il avait besoin de retrouver son monde, peut-être. Celui où il grattait la guitare, quand il pouvait charmer les femmes, avant que la vie ne lui imposât de jouer son rôle de père pendant des années. Il avait été décidé que nous allions devenir un foyer d'accueil. Cela signifiait d'autres enfants en plus des siens, ce qui nécessitait qu'il allât encore devoir s'investir pour eux, au lieu de lui-même. Il s'était peut-être perdu parmi tous ces enfants. Il avait évidemment changé, il n'était pas un mauvais père, au contraire, mais peut-être qu'il aurait préféré rester le jeune homme qu'il était. Alors avec le temps, le travail, les soucis et sa famille, il s'était oublié, ne voyait plus personne, n'avait pas gardé d'amis. Il s'était refermé sur lui-même. Et petit à petit, la haine avait grandi, elle prenait toutes les formes imaginables. D'abord contre les Arabes, c'était toujours eux les premiers. Puis les croyants en général. Mon père ne supportait pas les bigots. Ni les bicots. Ni les condés. Ni les niakoués. Ni les pédés. Ni les autres, tout simplement. Il était très inclusif dans son mépris. Il était devenu presque impossible de gagner ses faveurs. De plus en plus, il avait des colères. Par surprise. D'un seul coup. Tout allait bien, puis plus rien ne trouvait grâce. On pouvait passer du rire à une guerre nucléaire pour un détail, pour une vieille histoire qui ressurgissait sans prévenir alors qu'on la pensait réglée et derrière nous. Mon père n'oubliait rien. Il ne résolvait pas les problèmes, il les accumulait. Il nourrissait sa rancune qui devenait chaque jour toujours

plus gourmande. Chaque bêtise, chaque remarque, chaque incompréhension se rajoutait au dossier, chaque fois plus lourd, et allait ressortir à un moment ou à un autre. Aucune excuse, aucun geste de paix ou d'amour de notre part ne pouvait effacer l'ardoise. On gagnait du temps. On obtenait ses faveurs pour une durée limitée. Jusqu'à l'ouverture des archives, ou au verre de trop. Il était devenu invivable sans que nous l'ayons vu venir. Fallait-il tellement souffrir pour en arriver là ? Je m'en voulais d'avoir à ce point manqué de clairvoyance, et peut-être aussi de volonté pour faire face. À ma décharge, à cette époque, j'étais trop concentré sur moi-même, et pour cause, je me construisais encore et me découvrais au passage.

Je savais ses haines et je n'envisageais pas de lui déplaire. Il m'avait été très pénible d'accepter qui j'étais. Assez tôt, j'avais eu des symptômes pourtant. L'homosexualité n'était toutefois pas très difficile à comprendre. Ce n'était pas vous qui décidiez, c'était votre bite. Lorsque vous tourniez les pages des magazines et que vous marquiez l'arrêt plus longtemps sur le corps d'un homme sur la plage que sur celui de sa partenaire, qui pouvait s'y tromper ? Pendant des années, j'avais refusé de m'y soumettre. Je détournais le regard quand un bel inconnu me croisait ou s'approchait de moi. Je ne pouvais pas le dévisager, le désirer, l'envisager. Ce n'était pas par peur de leur homophobie. C'était par la mienne. Je ne pouvais pas être pédé. Je ne demandais pas à l'être. Je m'étais même mis en tête de tenter l'expérience avec une jeune femme de mon âge. Évidemment, ce n'était pas ça. La pauvre m'en avait sans doute terriblement voulu. J'avais eu l'indécence de lui annoncer que je préférais les hommes, au lieu de me taire et d'être juste un salaud qu'elle aurait pu haïr. En réalité, le pire était qu'elle n'avait pas eu l'air de me le reprocher.

C'était mon premier amour, mes premiers émois. Je m'en souvenais régulièrement. On dit ne jamais pouvoir oublier sa première aventure. Je peux le confirmer. Mais hélas, il y avait ce démon en moi. Cette terrible attirance destructrice, potentiellement capable de briser mon couple, ma vie, ma famille et mon père. Et à cette époque encore endeuillée par les morts du sida vingt ans plus tôt seulement, il y avait aussi un risque pour ma santé. Je ne pouvais pas être gay. Alors je le cachais. Je ne disais rien. Je développais même un discours un peu homophobe, comme pour prouver que je ne pouvais pas en être un moi-même. Mon parcours m'avait

convaincu que les pires casseurs de pédés l'étaient probablement pour des raisons identiques aux miennes à cette période.

Ce fut donc planqué que j'explorai mon côté sombre. Dans ces années-là, le Marais parisien était encore le lieu de la vie gay qu'il cessera d'être vingt ans plus tard à cause de la gentrification. Je ne comptais plus mes tentatives pour rentrer dans un bar homo, croiser des hommes et tester l'aventure. Mais ça m'était terriblement difficile. Partagé entre l'envie et la peur de faire le grand saut dans l'inconnu, j'allais et venais devant les vitres, jetant un œil furtif, craignant d'être repéré alors que c'était exactement ce que je cherchais.

« Que dirait-il s'il me voyait ? », ne pouvais-je pas m'empêcher de me demander.

Impossible de ne pas penser à lui, à la soufflante que je risquais de me prendre s'il l'apprenait. Inenvisageable de le perdre. Je ne voulais pas le trahir. Alors je rentrais chez moi après des heures d'errance inutile dans Paris, frustré et soulagé en même temps. J'étais en train de me construire sur des sentiments contradictoires. La dépression me guettait. Et ça n'avait pas loupé, j'avais eu de sombres périodes par la suite. Bref, j'étais dans de beaux draps.

— Ça va ? Tu as l'air fatigué ? Tout va bien ?

Ma mère et son fichu instinct maternel. Elles sentaient les choses, ces femmes. C'était pénible. Oui, tout allait bien. Je n'allais rien vous dire.

Et puis...

J'avais fini par céder à la tentation. Quelques aventures de passage. Puis un premier copain. Pas vraiment la crème de la crème, mais un premier amour. Ça s'était terminé quelques années plus tard en eau de boudin, mais, à ce moment-là, c'était autant salvateur que paniquant. J'avais d'instinct pris des distances avec mes parents. Je ne voulais pas me mettre à découvert. Je m'étais construit une image virile, peut-être pour compenser. Pour être honnête, je ne m'étais pas vraiment forcé. C'était aussi qui j'étais. Je n'avais aucun doute sur le fait que j'étais moi-même un homme. Donc je l'étais.

En revanche, je ne voulais pas laisser transparaître la nature de mes attirances.

Et ça s'était su. Par ma faute. Impossible de tout garder pour moi, de tout cacher dans une maison qui n'était pas totalement la mienne, même si j'y avais grandi et que c'était le seul endroit que j'appelais « chez moi ». Bref, ils en avaient eu écho. Sans que j'aie pu leur dire. Pas comme j'aurais voulu. Peut-être aussi que j'aurais préféré ne jamais leur dire. Pas pour leur mentir. Pour ne pas les perdre. Surtout lui.

La crise que j'appréhendais avait eu lieu. Des cris, des reproches, des pleurs. De l'incompréhension surtout, de toute part. Eux pensaient que je leur faisais des coups dans le dos, je devais même probablement les dégoûter. Moi, j'encaissais ce que je prenais comme un rejet de ce que j'étais, de qui j'étais. Je ne souhaitais à personne de ressentir ce rejet de la part de ceux qui les avaient élevés. Ça détruisait. Ça cassait des liens. Ça remettait tout en question. C'était une déchirure. J'avais eu peur, j'étais parti, juste pour une nuit. Je n'avais nulle part où aller. J'avais dû faire mon coming out à un ami pour lui expliquer pourquoi je quémandais son hospitalité. Tout était précipité, je n'avais rien préparé, ça n'aurait jamais dû arriver.

Mon père était venu me récupérer, j'avais accepté.

Le silence.

La fuite du regard.

J'étais rentré dans un mutisme de mort et parti me coucher sans oser regarder personne non plus, honteux, sali, mis à nu.

Les jours qui suivirent furent remplis d'un mélange de non-dits, de moments de malaise, de tentatives timides et de phrases courtes qui résonnaient dans le vide. Chaque rupture du silence faisait monter l'adrénaline. Plus personne ne riait. J'avais l'impression d'avoir tout détruit. Ils ne semblaient pas avoir compris que j'avais échoué. Ils n'entendaient pas que, moi aussi, j'avais lutté pendant des années, que je m'étais battu contre moi-même et que je m'évertuais à faire perdurer cette lutte. Ils avaient interrompu la bataille que j'étais en train de perdre, me faisant

porter la responsabilité de cet échec pour chaque seconde où ma nature s'était révélée plus forte que moi. J'avais prétexté que c'était une phase, que je me cherchais. La vie continua.

Dans la lumière écrasante de la cuisine, le soir, après manger, quand nous avions fini de laver la vaisselle et avant de retourner m'enfermer dans ma chambre pour m'entêter dans cette guerre en solitaire, je l'observais du coin de l'œil. Une cigarette pendue à ses lèvres, il regardait partout sauf dans ma direction. Vers la table, vers l'extérieur, vers sa femme, faisant mijoter cette nouvelle donnée dans la soupe corrompue par la haine de son esprit. Je le voyais lutter contre l'écœurement, un sentiment que je lui inspirais à chaque fois que nos yeux se rencontraient.

C'était fini. Je l'avais perdu.

— C'est à droite, il faut prendre la direction de Royan. À gauche, c'est la plage.

La plage. Je l'avais oubliée celle-ci. J'avais déjà fait quelques trajets vers la supérette et, à chaque fois, je tournais à droite. Quelle que fût la destination, mon GPS me menait systématiquement à droite. Et pour cause, à gauche, hormis le rivage, il n'y avait rien. Donc je n'y allais pas. En plus, depuis la bifurcation, on ne la voyait pas. On ne pouvait pas la deviner. Je ne savais pas ce qu'il y avait à gauche, ça ne m'intéressait pas. En tout cas, il n'y avait rien dont j'avais besoin ces derniers temps. Et mon GPS semblait d'accord avec moi.

Nous étions lundi, je conduisais, ma mère et mon frère avec moi dans le véhicule. Il allait falloir nous rendre aux pompes funèbres. Je n'avais jamais fait ça. Les seules fois où j'étais entré dans ces commerces, c'était pour régler la facture de quelques accessoires funéraires que nous avions fait faire pour mes grands-parents.

Mais traverser tout le processus, toute la sélection, choisir pour lui sa dernière demeure, c'était nouveau pour moi.

Nous nous étions garés non loin de l'adresse de l'agence et patientions devant une porte encore fermée. Nous étions en avance. Pour passer le temps, nous regardions les plaques mises en évidence dans la vitrine, comme si nous faisions les boutiques. Quelque chose ne collait pas dans cette approche-là. Nous ne venions pas pour dépenser notre argent. Nous ne voulions pas faire un choix.

À mon avis, moi aussi, je devais choisir une plaque. En plus du reste, bien entendu.

Je laissai mes yeux parcourir les différents granits dans un silence de mort. Certaines trop féminines, d'autres sans personnalité ou un peu trop mièvres à mon goût. Et puis les larmes me vinrent. L'une d'entre elles m'avait parlé. Une clef de sol, quelques notes de musique. C'était celle-là.

— J'ai trouvé, papa...

À cet instant, la gérante des pompes funèbres arriva en s'excusant de son retard et nous invita à entrer.

Nous y étions. Il était temps de parler de son enterrement. C'était surréaliste. Ni ma mère, ni mon frère, ni moi ne pouvions croire ce qui était en train de se passer. Il fallait faire des choix que nous n'imaginions pas, la couleur de l'intérieur de la bière, le cercueil lui-même, le style de poignées, s'occuper d'acheter une concession... La facture augmentait minute par minute, les sommes devenaient mirobolantes, mais on continuait de sélectionner, sans y penser. On savait qu'on allait être dans la merde, que ça allait provoquer des tensions, mais tant pis, on le faisait. On allait prendre bleu, comme la mer et le ciel.

Comme un garçon.

Bleu pour sa naissance, bleu encore pour aujourd'hui.

La femme terminait enfin la séance.

— On n'oublie rien ?

Si, on oubliait quelque chose.

— Je voudrais qu'on prenne cette plaque.

— Laquelle, montrez-moi...

Elle se leva.

— Celle avec les notes de musique.

Je me levai à mon tour pour la suivre à deux pas de son bureau, dans la devanture.

Elle saisit la plaque et me la présenta.

— Oui, celle-ci... On va la prendre.

Mon frère était d'accord avec moi. Pour lui aussi, c'était un choix logique.

La gravure n'allait pas être originale, « À notre papa », ou quelque chose comme ça.

Mais ça ne pouvait être que celle-ci.

C'était déjà trop tard. Maintenant, il savait depuis peu.

Peu importait la façon dont il l'avait découvert, ce qui comptait, c'était que je n'étais pas prêt à lui annoncer. Il ne devait pas l'apprendre. Jamais.

Parce que je connaissais sa haine pour les homosexuels. J'étais au courant d'où il venait, que dans sa jeunesse, c'était puni par la loi et considéré comme une maladie par l'Organisation Mondiale de la Santé. J'entendais ses discours sur « ces dégénérés, ces tarés ». D'où lui provenait exactement cette haine, ce dégoût, je l'ignorais, mais je savais que j'allais le décevoir. Et je n'étais pas prêt. Vraiment pas. Déjà, parce que je n'étais pas persuadé moi-même que ça n'était pas qu'une phase, même si j'avais bien peur que non. Mais surtout, je ne voulais pas le perdre et j'avais compris que ça allait se produire s'il le découvrait.

Et je ne pouvais pas renoncer à notre complicité. À nos parties de pêche, même si nous n'y allions plus depuis longtemps. Pas grave, il y aurait eu autre chose.

Une chose était sûre, le fait qu'il l'ait appris avait tout changé. Il m'arrivait encore de penser que sa lente agonie était en partie de ma faute. Peut-être que s'il ne l'avait jamais su, il ne se serait pas laissé dépérir.

Cet été-là avait un goût particulier. Je devais réviser pour recommencer la première année de médecine, mais je n'étais pas concentré. Trop angoissé par tout ça. Préoccupé par le fait de les perdre alors que je vivais sous le même toit. Par conséquent, j'avais tout accepté : renier ce que j'étais, prétendre avoir des vues sur une femme, dire que c'était une errance passagère. J'avais consenti à retourner en vacances avec eux, contrairement à l'année précédente où j'avais désiré m'émanciper en partant avec des potes. Rien cette année. J'allais partir à nouveau avec eux. Tant pis pour les copains. J'avais bien eu des propositions, mais j'avais décliné. Je devais prendre la température. Je voulais évaluer la situation. Je retentais certaines vannes qui les amusaient beaucoup auparavant. « Ah ben ça, c'est pas un truc de pédé ! » Maladroit, pas très fin, carrément offensant même. Mais

c'étaient ses codes, à la Jean Roucas. Ça le faisait rire d'ordinaire. Habituellement. Mais plus maintenant. Il ne rigolait plus. C'était cassé.

C'était donc dans cette ambiance particulièrement lourde que j'avais accepté de partir avec eux quelques jours en Alsace pour les vacances d'été.

Comme je devais réviser, je ne participais pas à toutes les activités pédestres familiales. Mon frère était là également, un peu abasourdi lui aussi par cette révélation que fut mon outing. Alors, il les suivait partout. À chaque visite, chaque promenade. Présent, mais perdu lui-même. Évidemment, je m'en voulais d'avoir plongé tout le monde dans cette espèce de torpeur. Ils finissaient de déjeuner, se préparaient et sortaient pendant que je m'installais dans le salon mal équipé de la location de vacances où nous logions pour la semaine. J'ouvrais mes classeurs, la porte se refermait et je restais planté là. Dans le silence pesant de ce lieu non familier. Je tournais quelques pages, je tentais de me mettre dans un état d'esprit propice à la révision de mes notes, de toutes ces notions scientifiques, un peu perdu dans les priorités. Bref, pas concentré. Je relisais trois fois les mêmes passages, pourtant pas les plus compliqués, sans même chercher à comprendre. Machinalement. Le cerveau vide. Alors je poussais le classeur et j'allumais une cigarette. J'avais au moins profité de la crise pour faire accepter le fait que je fumais. En y réfléchissant après coup, c'était stupide de la part de tout le monde. Moi d'avoir cédé à l'appel du tabac et eux de plus approuver la clope que mon homosexualité. Bref.

Je tirais donc une taffe à la fenêtre et décidai d'enfiler mes écouteurs. À l'époque, on achetait encore sa musique, alors j'avais acquis le dernier disque de Muse, *Origin Of Symmetry*. Le CD tournait dans le Discman, et me voilà accoudé à la rambarde de l'oriel, rêveur, à fumer en profitant de mes chansons plutôt que de réviser. Et quel album ! J'avais eu la chance de les découvrir dès leurs débuts et je devais reconnaître que ce deuxième album était même meilleur que le premier. Le disque passa une fois, deux fois.

— Celle-ci devrait lui plaire.

Feeling Good.

La réinterprétation du tube de Nina Simone, qu'elle-même avait déjà reprise, comme de nombreux autres artistes, d'un morceau de 1965 issu de la comédie musicale *The Roar of the Greasepaint – The Smell of the Crowd* et écrit par Anthony Newley et Leslie Bricusse.

La version de Muse était une merveille, en tout cas pour moi à cette époque et toujours aujourd'hui.

Malgré nos différends, je ne pouvais pas oublier d'où je venais et ce qu'il m'avait transmis. Mon père aimait la musique. La bonne. Il était assez élitiste, sectaire même, auraient dit certains. Il avait ses groupes, avait choisi son camp entre les Beatles et les Rolling Stones – c'était les Stones – et avait la passion de suivre ses artistes, voir les évolutions au fil des albums, l'histoire des interprètes, les anecdotes... Et il jouait de la guitare, certains morceaux de ses groupes favoris, même si je l'avais surtout entendu s'exercer sur du Georges Brassens. Je ne le savais pas encore tout à fait, je découvrais petit à petit à cette époque la musique qui allait me plaire, mais en réalité, il m'avait déjà transmis ça.

Je commençai avec Muse, mais je suivais aussi de nombreux autres artistes dans divers domaines. Des réalisateurs surtout. Tim Burton, David Cronenberg, John Carpenter... Ça démarrait, mais ça n'allait jamais me lâcher, j'allais faire ça toute ma vie.

Comme lui. Même si j'ignorais si durant ses derniers jours, il avait continué à le faire.

Là, je me laissais porter par le morceau. J'étais séduit, hypnotisé. Je n'allais pas jusqu'à dire que c'était le meilleur de l'album – ce qui aurait été un peu dur pour le groupe puisque c'était le seul qu'ils n'avaient pas composé –, mais un tube n'était pas iconique sans raison. Et peut-être que j'avais inconsciemment pensé qu'un air qui traversait les âges allait pouvoir nous rassembler.

En réalité, je voulais surtout lui faire écouter. Comme auparavant. Comme si rien n'avait changé. C'était décidé, j'allais lui faire entendre à son retour. Il fallait les laisser revenir, vaquer à leurs obligations organisationnelles, s'assurer qu'il n'allait pas y avoir de chien à sortir, pas de pain à aller

chercher et que le dîner n'allait pas être pour tout de suite. Bref, quelques minutes après leur retour de promenade serait le moment idéal.

J'entrai l'air de rien dans la cuisine.

— Tu as cinq minutes ? Je voudrais te faire écouter un truc.

— Oui, OK.

Il se leva pour me rejoindre dans le salon où j'avais accompli de brancher mon Discman sur la vieille chaîne que les propriétaires avaient mise là pour éviter de s'en débarrasser, mais elle marchait encore.

C'était parti. L'heure de *Feeling Good*.

Le morceau était bon. La reprise réussie. Les sonorités modernes. La magie se fit, ça lui plaisait.

— C'est pas mal, hein ?

— C'est qui qui joue ça ?

— Muse, c'est leur dernier album.

— Je ne connais pas.

— C'est un nouveau groupe...

Quelques mots, puis nous retournions à l'écoute.

Il souriait, j'étais content.

Rien n'allait changer, la lourdeur allait reprendre sa place. Mais le temps d'un instant, en plein dans la crise, j'avais cru voir un peu de notre complicité persister. C'était ce que j'avais cherché, mais c'était terrible finalement. Parce que ça venait de générer cette illusion interminable qu'on nommait l'espoir.

J'avais aperçu que c'était toujours là, que ça pouvait exister encore. Et j'allais passer tellement d'années et d'énergie à essayer de la retrouver.

Alors, j'avais attendu. Attendre qu'il se fit à l'idée. Ne pas le brusquer. Un pas en avant, deux en arrière. J'avais attendu, attendu.

Attendu.

2022

Le rendez-vous avait finalement été pris pendant notre visite aux pompes funèbres, nous allions l'enterrer vendredi dans le sud de la France, là où mon frère habitait et proche de la mer quand même. En attendant, tout ce que nous avions à faire, c'était patienter, au moins jusqu'à la mise en bière de mercredi. Ça allait nous laisser le temps de faire le trajet jeudi. Sept à huit heures de route. Il allait nous falloir la journée.

Évidemment, il y avait le choc, la soudaineté. Passer d'une situation à une autre, avec tous les changements que cela impliquait. Il était vivant. Il ne n'était plus. Et la fatalité venait de cette irréversibilité. Les choses bougeaient, pour toujours.

Alors on réalisait, doucement. Et cette inertie forcée nous obligeait à ressasser.

Notre mère nous avait raconté de nombreuses fois comment c'était arrivé. On parlait de lui. On évoquait son état de santé avant l'attaque. On essayait de comprendre, de donner du sens. Comme nous le faisons tous, j'imagine, dans ce genre de situation.

Et plus l'attente était longue, plus le cerveau humain, quand il était dans une impasse, cherchait des liens, des raisons, coûte que coûte, et tant pis s'il fallait explorer l'impossible.

— Tu sais... On m'a raconté un truc sur cette maison.

Ma mère laissait son esprit vagabonder, errer, elle aussi, dans cette quête de sens.

— Avant nous, c'était une femme qui habitait la maison. Il paraît qu'elle est morte ici.

Je ne saisisais pas vraiment ce que ça avait à voir avec le reste, mais allons-y, je n'étais pas contre rêvasser quelques minutes.

— Elle est morte de quoi ? C'était une dame âgée ?

— Non, une jeune ! Elle s'est pendue ici, dans la maison...

S'ensuivit un léger silence malaisant.

— Dans la maison ? Quelle horreur !

Je n'avais pas anticipé une distraction aussi peu divertissante.

Elle secouait la tête comme pour souligner l'évidence.

— Moi, j'ai toujours entendu dire ça, hein. Habiter la maison des pendus, ça porte malheur.

Mon frère et moi nous taisions.

— Et tu vois, ça n'a pas loupé.

Les larmes lui vinrent à nouveau.

— Viens, maman.

Mon frère la prit dans ses bras et je rejoignis l'étreinte.

— On n'aurait jamais dû venir dans cette maison... Jamais, je le savais.

Non, en effet. Ils n'auraient pas dû y venir pour plein de raisons. Mais pas forcément pour un conte de pendue. Mon côté rationnel et scientifique m'empêchait sans doute de voir un quelconque lien entre l'histoire de cette malheureuse et le décès de mon père. Mais je devais bien reconnaître que de détenir une telle information sur mon lieu d'habitation aurait rendu mon quotidien totalement morbide et donc désagréable.

— Il faut vraiment se barrer de cette maison.

J'essayais de recentrer la discussion et de nous concentrer sur notre avenir.

Elle acquiesça, mon frère aussi.

Finalement, nous tombions d'accord. C'était plus probablement le cœur. Ou l'arrêt de la respiration. Ou peu importait. En tout cas, son départ était bien réel. Pas besoin d'invoquer le mystique.

En fermant les yeux, le soir, dans le lit que je partageais temporairement avec mon frangin, je n'avais tout de même pas pu m'empêcher de la visualiser.

Quand je repensais à cette maison, son agencement, ses couleurs sombres, son aspect général qui trahissait son âge, honnêtement, c'était normal qu'on y eût en plus une pendue. C'était raccord. Pour le coup, ça faisait totalement sens. J'étais surpris qu'on n'y trouvât pas aussi des cartes de nécromancie, un guide du bon rituel satanique pour les nuls et deux ou trois squelettes emplâtrés dans les murs ou dans le jardin.

Quelle angoisse !

Et alors que j'essayais de m'endormir, j'entendis quelque chose gratter au loin. Je décidai de l'ignorer, je devais me reposer. Mais c'était impossible. En réalité, je ne pensais qu'à ça.

Quelque chose frottait.

1998

Lui, c'était plutôt les séries policières, les films de guerre ou les westerns. De « Commissaire Moulin » à « Le Bon, la Brute et le Truand ». Mais ce soir, c'était jeudi soir. Et le jeudi soir, la télé était pour moi. Je rentrais une cassette vierge dans le magnétoscope après avoir vérifié la durée. J'allais couper les publicités, pour avoir un enregistrement propre, comme chaque jeudi.

Car cette nuit, il y avait « X-Files ».

J'étais tombé dedans, sans prévenir. Même si j'avais déjà un goût fortement prononcé pour les histoires fantastiques ou de science-fiction, voire carrément d'horreur, comme une grande majorité des adolescents de mon âge, au départ, la série ne me tentait pas.

Les personnages principaux étant des agents du FBI, je redoutais une tonalité générale de la série justement trop policière. J'avais manqué la première saison, mais, un soir, j'étais tombé sur une rediffusion qui m'avait captivé. C'était incroyablement novateur pour l'époque. Le format, le style, la scénarisation. Toutes les bases de la télévision moderne trouvaient leurs origines dans cette série. À partir de là, je ne loupai aucune retransmission.

Et j'avais réussi à convertir ma mère. L'avantage de « X-Files », c'était que seuls certains épisodes faisaient progresser l'intrigue. Sur une saison de vingt-quatre en moyenne, entre cinq et sept en tout et pour tout formaient une sorte d'enchaînement constituant la mythologie du feuilleton. Toutes les autres intrigues de la série étaient indépendantes et l'on pouvait en profiter sans avoir suivi assidûment le reste, et même, pour ainsi dire dans le désordre, ça ne changeait rien. C'était de toute évidence la raison pour laquelle ma mère avait pu rentrer dans cet univers sans effort. Cette construction était assez maligne de la part du créateur du show, Chris Carter, car elle était consciente. Il appelait lui-même les épisodes autonomes les *Monsters of the week*. Non seulement il pouvait compter sur ceux-ci, qu'il n'écrivait pas lui-même en les déléguant à son équipe d'auteurs, pour faire venir chaque semaine de nouveaux téléspectateurs sans risquer de les perdre dans des intrigues trop imbriquées les unes aux autres,

mais il pouvait aussi se concentrer sur seulement six scénarii, et ainsi se permettre d'en améliorer la qualité.

Un véritable cas d'école sur l'art d'allier sa créativité avec l'impératif contractuel de vingt-quatre histoires par an environ.

Loin de toutes ces considérations, assis avec ma mère dans notre canapé Conforama à méridienne, nous nous contentions de regarder la série chaque jeudi soir. Mais j'avais un problème : j'étais perfectionniste dans à peu près tout ce que j'entreprenais. Si aujourd'hui c'est devenu une blague de recruteur lorsqu'il s'agit de nommer un défaut qu'on souhaite présenter comme une qualité, en fait, il se trouve que c'est un vrai souci. La rigueur vous rend incapable de finir vos travaux. Il y a toujours quelque chose à améliorer. Être perfectionniste, ça vous bloque et vous interdit d'aller de l'avant. En réalité, c'est bien pire que ça. Ça veut dire ne pas savoir lâcher prise, perdre en réactivité. Ça ne signifie pas être lent, on peut tout à fait être efficace, précis et talentueux. Mais vous ne pouvez pas vous contenter de « moins bien ». Alors vous tombez *control freak*, exigeant avec votre entourage comme avec vous-même, et vous pouvez potentiellement devenir exécrable et paraître odieux. Le perfectionnisme est loin d'être une blague, et encore moins une qualité. Il m'avait fallu plusieurs années pour m'en défaire. J'avais fini par apprendre à m'en foutre.

En appuyant sur la touche d'enregistrement de la télécommande à l'exact moment du démarrage de l'épisode, ce soir-là, je ne m'étais pas encore débarrassé de ce défaut-là. Et même s'il s'agissait de constituer une collection à partir d'archivage VHS d'une série télé, ce qui signifiait une piètre qualité globale, c'était tout ce que j'avais en ma possession, donc je devais le faire parfaitement. Et le principal problème de cette méthode de compilation, c'était la présence de ces fichues coupures publicitaires en plein milieu des rebondissements. À la pause, il m'arrivait d'avoir quelques sueurs froides lorsque ma mère changeait de chaîne pour ne pas subir les réclames, risquant de manquer la reprise et de foirer mon enregistrement.

J'avais d'ailleurs un peu bougonné lorsque ça s'était produit une fois.

— Tu râles tout le temps... Jean-Pierre Bacri !

L'acteur ronchon, jamais content, mais sympathique, car il avait bon fond.

Hilare de sa trouvaille, la daronne venait de dénicher une comparaison qui, plus elle y pensait, plus elle lui semblait évidente.

Tellement flagrante qu'au lycée comme à la maison, tout le monde avait fini par m'appeler Bacri.

Le piège de cette comparaison, c'est qu'il m'était impossible de la contester sous peine de donner la preuve par l'exemple qu'elle se tenait.

C'était un beau traquenard, et au final, ça me faisait rire.

Et râleur, c'était un trait plutôt masculin, non ? Ça me convenait. Soit, OK pour Bacri donc.

Mon père n'avait pas adhéré à « X-Files », malgré quelques tentatives. Le fantastique, en général, ça lui parlait peu. Dès qu'on quittait le réalisme absolument terre à terre, mon daron décrochait. Impossible de le mettre devant un David Lynch, il pestait tout le long sur le fait que c'était incompréhensible. En revanche, lorsque la *madre* lui fit part de sa trouvaille le lendemain, il fut l'un des premiers à adopter mon nouveau surnom.

Il était tout de même gonflé... Je savais de qui je tenais, et s'il y avait bien un gueulard à la maison, c'était encore celui qui me qualifiait de râleur.

Bref, nous étions devant la série et chaque jeudi, avec la *mother*, nous regardions les aventures paranormales des agents Mulder et Scully.

Pour le coup, des fantômes, il y en avait plein.

Il y avait de tout. Des monstres, des aliens, des spectres, de la nécromancie, des cultes sataniques...

Et de temps en temps, ma mère commentait. « Ça, c'est déjà arrivé à ta tante. » « Une fois, j'ai vu des lumières comme ça. » « Moi aussi, une nuit, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelqu'un au pied de mon lit. » « Une fois, j'ai rêvé d'une voix qui me parlait de ton frère. »

Elle avait toujours été très ouverte sur tout cela. Étant donné mon cursus scientifique et cartésien, je ne parvenais pas à y adhérer sans aller chercher d'abord des explications rationnelles. Cependant, j'en étais paradoxalement friand. Je n'avalais pas ces histoires d'esprits, mais ça m'aurait fasciné s'ils avaient existé. J'aurais adoré.

Ma mère et moi ne faisions pas que regarder « X-Files ». Nous étions Mulder et Scully.

Elle la croyante et moi le sceptique.

J'étais resté incrédule à tout ça pendant longtemps, jusqu'à ce que j'eusse enfin compris, bien plus tard, ce qu'étaient vraiment les fantômes.

Si c'est réussi, à la fin de cet ouvrage, vous aurez compris aussi.

Impossible de dormir, nous étions trop excités.

Demain était un grand jour et nous anticipions.

— Moi, j'ai trop hâte. Mario a l'air mortel, mais je te laisserai jouer, on peut jouer à deux en plus.

— Moi, c'est le camion des Tortues Ninjas que j'attends, il a l'air trop bien.

Au loin, mes parents nous entendaient.

— Il faut aller se coucher maintenant, sinon le père Noël ne passera pas !

Immédiatement, mon frère se précipita dans son lit.

Il éteignit la lumière au passage. Je fis de même. Évidemment, je cogitais.

— Allez, endors-toi... Plus vite tu dors, plus vite les cadeaux ! J'ai tellement hâte... La Super Nintendo !

Au bout d'un moment, dans la pénombre, mes parents commencèrent à s'agiter en essayant de rester discrets. J'avais passé l'âge de croire au père Noël, mais comme mon frère était encore petit, je jouais le jeu pour lui. Mais je n'étais pas dupe, je savais qu'ils étaient en train de déposer les cadeaux au pied du sapin. « Oh... Ils mettent la Super Nintendo ! »

Impossible de m'endormir, l'excitation était à son comble. Je les écoutais trafiquer des affaires, faire des allers-retours jusqu'à l'arbre lumineux. Puis le calme. Après un moment, la porte de la cuisine s'ouvrit et j'entendis ma mère chuchoter à mon père.

— Tu vas la manger ? Après le réveillon de ce soir, je ne sais pas comment tu fais...

— On ne va pas la jeter...

Ils parlaient de la soupe. Chaque réveillon, ils préparaient un potage pour le père Noël. L'assiette vide le matin était censée prouver qu'il s'était régalez chez nous. Du folklore, peut-être. C'était ce genre de petites attentions qui finalement amusaient tout le monde et participaient au bonheur de tous.

Le *padre* avala donc quelques cuillerées, puis renonça, la digestion des huîtres et de la dinde aux marrons étant à peine entamée. Je l'entendis jeter le restant de soupe dans l'évier en râlant contre le fait de gâcher de la nourriture. Puis ils finirent par aller se coucher eux aussi.

Le silence de la nuit eut raison de mon énervement. Tout le monde s'endormit.

Le matin fut une autre épreuve. Dès les premières lueurs, j'étais réveillé. Je sentais que mon frère bougeait lui aussi dans sa chambre. Nous étions totalement surexcités. Cependant, il nous semblait inconvenant de nous rendre de nous-mêmes dans le salon en étant sans surveillance parentale. Alors qu'il n'y avait aucune règle et que personne ne nous avait jamais rien interdit, nous avions de nous-mêmes cette pudeur instinctive de les attendre pour commencer le déballage des cadeaux.

Après à peine quelques minutes qui nous parurent interminables, ma mère apparut à la porte de sa chambre.

— Vous êtes déjà levés, bien entendu.

Elle souriait.

— Attendez, je vais chercher votre père, allez nous attendre au salon.

Il ne fallut pas nous le dire deux fois, nous déboulâmes dans le salon comme des fous. Encore patienter... Puis mon père arriva, tout sourire, heureux. Ma mère prit l'appareil photo.

— Allez-y ! Vous ne voulez pas de vos cadeaux ? Qu'est-ce que vous attendez ?

Taquin, le paternel venait de nous donner le *go* pour déchiqueter en cinq minutes ce qu'ils avaient mis des heures à emballer. On se répartissait les présents avec mon frère.

— Celui-là est pour toi, non, ça, c'est le mien ? Papa, c'est à qui celui-là ? »

— Non, celui-là c'est pour ton cousin.

Comme on devait rester crédibles quant à la venue du père Noël, il fallait bien qu'il ait déposé au pied du sapin les cadeaux qu'on allait donner ce

midi à mes cousins avec qui nous allions passer la journée. Ces cadeaux ne pouvaient pas sortir de nulle part ! C'était toute une logistique, ce mensonge.

Soudain, mon frère eut un doute.

— Mais ! Et la soupe, il a mangé la soupe ?

Il se précipita vers la cuisine et constata une assiette vite et un quignon de pain entamé.

— Il a pas fini le pain.

Mon père eut un léger renvoi à ce moment précis avant de répondre.

— Non, je pense qu'il n'avait plus faim.

— Mais comment ça se fait qu'il mange la soupe chez nous ? Il mange de la soupe chez tous les gens chez qui il va ?

Je faisais le malin exprès.

Mon père me lança un regard désapprobateur. Il n'avait pas accompli tous ces efforts pour me laisser les ruiner. Un grain de sable, glissé dans la machine du doute de mon frère, c'était inacceptable. Le mensonge avait des failles, il le savait, ce n'était pas une raison pour les souligner.

De toute évidence, tout le monde était heureux. On rêvait autant devant les emballages qu'avec les cadeaux en eux-mêmes. J'avais eu l'autorisation de brancher immédiatement ma nouvelle Super Nintendo. Je ne m'étais pas fait prier pour lancer ma première partie de *Super Mario World*. Assez vite, mon frère leva les yeux de son camion des Tortues Ninjas pour regarder lui aussi les écrans. Puis il alterna entre son présent favori et le moniteur de télévision.

Nous étions tellement bien à ce moment-là. J'avais raison, ce bonheur ne pouvait être qu'éternel. Je ne voyais pas ce qui pouvait venir tout foutre en l'air. Vraiment, ça m'était impensable.

Vers 11 h, les parents nous mirent une petite pression, qui devint assez rapidement une très grosse.

— Lâchez vos cadeaux, on y va, là !

C'était l'heure de partir. Nous allions, comme chaque année, passer le repas de midi de la Nativité chez les grands-parents. Nous allions rejoindre la sœur de mon paternel, son mari et leurs enfants – mon cousin et ma cousine – dont une partie des présents s'était mystérieusement retrouvée au pied de notre sapin, au lieu d'être livrée directement à domicile.

— Pourquoi il fait ça le père Noël ? Ça serait plus simple s'il livrait tous nos cadeaux chez nous...

Mon frère commençait à se poser des questions.

On y croyait finalement vraiment peu de temps à cette supercherie.

— Mets ta ceinture, on va partir.

Mon père démarra le véhicule dans lequel nous avions couru nous installer avec les cadeaux des cousins dans les bras. Nous partions à quinze minutes environ de chez nous rejoindre sa famille.

À peine étions-nous sortis du parking que l'envie de reprendre ma partie de *Super Mario* me saisissait déjà.

Papy, mamie, tonton, tata, le cousin, la cousine, la grand-tante... Des bisous de partout, bonjour, bonjour, oui, j'avais grandi. Bref...

Mes grands-parents avaient aussi fait un sapin au pied duquel de nombreux cadeaux étaient déjà installés. Les quatre enfants que nous étions bavaient littéralement d'impatience devant les emballages colorés en imaginant ce qu'il y avait dedans et qui devait en théorie correspondre à ce qui était noté dans la liste au père Noël que nous avions tous fait au préalable.

— On peut ouvrir les cadeaux, papy ?

— Attends, mon grand.

Attendre quoi ? Ils parlaient entre adultes, nous galérions en discutant entre nous de ce qu'on avait déjà reçu et de ce que nous étions supposés trouver, là, devant nous.

— Allez, venez vous asseoir les enfants.

Scandale ! Comment ça, nous asseoir ? Mais...

— Toi, tu te mets là et dis à ton frère de se mettre ici.

Le grand-père nous plaça en bout de table, à la fois proche du sapin et pourtant tellement loin.

— On leur fait pas ouvrir les cadeaux avant ?

— Non, on va manger.

C'était plié. Midi, c'était midi. Mon grand-père était psychorigide sur les horaires. Et nous le savions. Il était inutile de chercher à lui téléphoner entre 12 h et 12 h 45 ou entre 19 h et 19 h 45 : il mangeait. C'était assez amusant d'ailleurs de lui demander s'il avait faim. Son premier réflexe était de regarder sa montre. S'il était 11 h 50, alors il répondait qu'il n'avait pas encore d'appétit, mais bientôt. À midi pile en revanche, il fallait tout stopper, il crevait la dalle. Sacré transit.

Bref, Noël ou pas, midi, c'était midi. Les cadeaux attendraient.

Et nous voilà donc, quatre diables intenable assis pendant toute la durée d'un repas qui allait s'éterniser jusqu'à 17 h. Peut-être devions-nous y voir une leçon ? Peut-être nous enseignait-il la patience, la futilité du matérialisme ? Peut-être voulait-il nous inculquer le véritable esprit de cette fête païenne, d'abord se retrouver en famille et pas céder aux sirènes du consumérisme capitaliste ?

Ou peut-être était-il simplement midi et que, contrairement à moins dix, maintenant, il avait faim...

Et puis vint la délivrance, après la deuxième dinde en deux jours et avant le dessert, nous fûmes libérés. On ouvrit nos cadeaux. C'était la joie.

Ma grand-mère passait tout son temps en cuisine ce jour-là. Elle préparait tout. Et tout était délicieux. Femme d'une autre époque, elle avait un savoir-faire incroyable. C'était un régal à chaque fois. Cela nous sauvait de cette interminable attente en flattant notre palais encore en formation. L'ambiance était bonne. Tout le monde riait. Pas de dérapage, pas d'engueulade. Des taquineries.

La fin de la journée fut une libération extatique. Nous étions repus, nous avions passé un moment très agréable, sans heurt et dans la joie. Et nous avions les bras pleins de cadeaux, nous allions retrouver la Super Nintendo et le camion des Tortues Ninjas. Il y avait des guirlandes partout et des souvenirs pour la vie.

Ainsi naquirent les traditions. Je n'avais, depuis, jamais manqué un seul Noël. Jamais. Il y avait toujours eu un sapin, des guirlandes et des cadeaux. Pourtant, j'avais failli en manquer un. Il y avait certains événements qui pouvaient vous en faire passer l'envie.

2022

Nous descendîmes du véhicule. Évidemment, le GPS avait eu du mal à nous mener à destination en raison de travaux qu'il ne réussissait pas à intégrer dans son logiciel. Bref, nous avons beaucoup tourné, mais personne ne s'en plaignait. Nous n'étions pas pressés d'arriver.

Aussitôt les portes de la voiture refermées, nous ne parlions plus, en anticipation du tourbillon émotionnel dans lequel nous allions plonger dans quelques minutes.

Évidemment, le code de l'entrée qu'elle nous avait indiqué pour pénétrer dans ces lieux ne marchait pas. Mais nous n'en étions pas malades. En temps normal, nous aurions pesté, vociféré à tue-tête sur le fait que tout partait à vau-l'eau dans ce pays. Mais, là, non. Nous constatons juste que ça ne fonctionnait pas. Nous allions donc trouver une solution. Nous étions pragmatiques, et résignés.

Le bâtiment était au milieu de nulle part. Enfin, pas vraiment, il était en face du cimetière. Mais comme la topographie de la ville était maritime, tout était plat. Pas une seule colline ne venait perturber la droite ligne de l'horizon. Donc nous ne percevions pas plus loin que ce que notre environnement proche avait à nous offrir. Rien ne surplombait, on ne voyait que ce cimetière et le ciel au-dessus. À gauche, les travaux, à droite un virage vers rien.

La bâtisse, elle aussi, semblait perdue, comme mal tombée au milieu d'une zone industrielle. Pas d'âme, des murs en béton sur une structure en acier. La base, pas chère. Quelques vitres tout de même.

Finalement, la femme des pompes funèbres vint nous ouvrir face à notre incapacité à franchir la porte.

Elle parlait, doucement, sans que personne ne retînt ses propos. La salle était de taille moyenne, il y avait un piano, des fleurs, de quoi s'asseoir dans un cadre respectueux sans être tape-à-l'œil, ce qui aurait été probablement déplacé.

Il était là.

Nous ne le voyions pas encore. Mais il était dans ces murs.

Derrière une porte, dans une des dernières pièces où il allait se rendre.

Il fallait y passer, nous entrions.

J'avais peur de ne pas le reconnaître. On savait que le travail des embaumeurs était décisif dans la restitution de la figure de celui que l'on connaissait. La biologie ayant déjà commencé à œuvrer, ils devaient reconstruire le visage d'une personne qu'ils n'avaient jamais rencontrée auparavant. Le résultat pouvait parfois être très perturbant pour les proches. Mais en réalité, ce n'était pas exactement le boulot des thanatopracteurs qui m'angoissait. C'était juste que... ça faisait tellement longtemps qu'on ne s'était pas vu, lui et moi. Plusieurs années. Pas tant que ça, me diriez-vous. Quatre ans, peut-être.

Mais je savais ses problèmes de santé. J'avais constaté son amaigrissement. J'étais au courant que la vie, en général, mais plus particulièrement ces dernières années, l'avaient abîmé. Avant d'être étendu dans cette salle, il paraissait soixante-quinze ans quand il en avait dix de moins.

Une porte s'ouvrit, la femme apparut et nous invita à pénétrer dans la pièce où elle se trouvait, sans nous presser.

Ma mère eut immédiatement les larmes qui lui vinrent.

— C'est pas possible, c'est pas possible ! Pas toi... Mon doudou... Oh mon Dieu...

Elle se pencha vers celui qui avait partagé sa vie pendant presque quarante ans pour l'embrasser.

Mon frère pleurait, évidemment, lui aussi.

Tout était évident. Tout était prévisible. Aucune surprise. Tout était normal dans cette épreuve qui malgré tout nous semblait surréaliste.

Je m'approchai à mon tour de mon père. Le cercueil était totalement conforme à tout ce que nous avions commandé. Là non plus, aucun étonnement. Je me mis à espérer que ça lui plaisait, comme si c'était possible. Et je le vis. C'était lui.

Bonjour papa. Fallait-il en arriver à cette situation pour que la famille fût à nouveau au complet, comme quand nous étions les plus heureux du monde ?

Il paraissait avoir cinquante ans. L'embaumement l'avait rendu plus charnu. Il semblait avoir repris du poids. C'était assez bizarre de considérer qu'il avait même l'air en bonne santé, vu son état, mais ça faisait plaisir de retrouver celui que je connaissais.

Le voir me fit craquer moi aussi.

Nous restâmes quelques minutes, puis il fallut penser à ressortir, inutile de s'éterniser. On lui avait dit au revoir. Mais j'avais encore quelque chose à faire. Je demandai si je pouvais lui remettre quelque chose. Tous acquiescèrent. Je saisis alors un petit papier dans ma poche, sur lequel j'avais griffonné rapidement quelque chose juste avant de partir pour lui présenter mes adieux. Il fallait bien lui donner une réponse, ça ne pouvait pas rester comme ça.

Je lui déposai dans son veston, en tentant de ne pas pleurer, comme un homme, les yeux noyés tout de même, ce qui ne rendait pas la chose aisée. J'embrassai son front froid et nous sortîmes de la pièce.

Ce qui m'attristait le plus, c'était que tout ceci n'était qu'un symbole. C'était supposé me soulager, moi. En réalité, il n'allait jamais rien savoir. Pour lui, l'histoire allait pour toujours rester inachevée. Il n'allait jamais lire ma réponse à son dernier message. Il n'allait jamais être mis au courant que malgré tout ça, en dépit de toutes nos colères, nos différences, nos rancunes, nos guerres et nos haines, je l'aimais quand même.

Nous quittions le bâtiment dans le même silence que lors de notre arrivée.

Nous devions revenir plus tard pour la fermeture du cercueil, mais surtout, il fallait nous préparer. Le lendemain, nous devions faire le trajet jusque dans le sud du pays et nous devions l'enterrer le jour suivant. Le temps allait nous être compté.

2022

MAMAN, FRÈRE et MOI.

Intérieur du véhicule. Trajet vers le Sud.

MAMAN et FRÈRE sont à l'intérieur, MAMAN à l'arrière, avec ses deux chiennes. FRÈRE à l'avant.

MOI : *(M'installant à la place du conducteur.)* Vous êtes attachés ?
Maman, c'est bon ?

MAMAN : Attends, non, je ne trouve pas le truc.

FRÈRE : Sous le drap que tu as mis.

MAMAN : Ah oui, je l'ai. Pfff... Tu vois tout ce que je dois faire ?
C'est vachement pratique les voyages, hein ?

On entend un déclic.

TOUS : Ah !

FRÈRE : Première étape franchie.

MOI : Ça va être long le voyage.

MAMAN : Dis donc !

FRÈRE : *(Il rit.)* On a réussi à attacher la mère, faisons une pause.

Le moteur démarre. MOI, je conduis.

MAMAN : Toi et tes petites pauses... Tu te souviens quand il était petit ?

MOI : Bien sûr que je m'en souviens.

FRÈRE : Et allez...

MAMAN : Tu devais faire tes devoirs pour l'école, et chaque fois que je venais te voir dans ta chambre, tu faisais autre chose en me

disant que tu faisais une petite pause.

MOI : Il commençait par une pause même.

FRÈRE : Bah ouais, voilà. Je ne me laissais pas dominer par le modèle capitalo-patriarcal, moi ! J'imposais mon rythme.

MOI : Ton vieux rythme là...

MAMAN : Il était mignon.

MOI : Était !

FRÈRE : (*Souriant, mais affligé.*) Ta gueule...

MAMAN : (*Elle manipule les chiens et les change de position.*) Quoi ? Tu as dit quoi ? J'ai pas entendu, on n'entend rien à l'arrière. Oh ! Tourne à droite, là ! À gauche, c'est...

MOI : La plage, je sais. Cette foutue plage, jamais vue.

FRÈRE : Ah ? Tu ne l'as jamais vue ? Elle est juste là.

MOI : Je sais.

FRÈRE : C'est à dix minutes à pied, même pas.

MOI : Je sais.

MAMAN : Ah oui, la plage est juste là, on est vraiment juste à côté.

MOI : Oui, oui, je sais !

FRÈRE : Ah bon ? J'avais compris que tu n'y étais jamais allé.

MOI : (*Soupir.*) Le trajet va être long.

MAMAN : (*Elle manipule une chienne et une bassine.*) Oh merde... Tu vois, merde... Elle vomit.

MOI : Quoi ? Déjà ? On n'est même pas encore sorti du quartier résidentiel !

MAMAN : Oui, oui... Bon... Ça va, c'est fait. Rien sur les fauteuils. J'ai bien fait de protéger.

FRÈRE : Ah ouais, quand même... On a combien d'heures de trajet ?

MOI : Le GPS indique sept heures.

Silence.

MOI : Plus les pauses.

Silence plus long.

FRÈRE : (*Regarde son téléphone.*) Ma femme nous dit que c'est bon, elle pourra se joindre à nous demain.

MAMAN : Ah, c'est bien. Elle est gentille.

FRÈRE : Bah, elle veut venir. Mais c'est bon, le taf lui a dit OK.

MAMAN : C'est bien, c'est bien.

Tous se taisent un long moment.

MAMAN : (*Sanglote.*)

MOI : Ma petite maman...

FRÈRE : (*Il tend la main vers elle.*) Maman... Je sais.

MOI : Quelle histoire ! Je n'en reviens pas. Je ne réalise pas.

MAMAN : (*Pleurant.*) Tu sais, c'est arrivé si vite... Il allait se coucher. Il m'a dit bonne nuit.

MOI : Je sais, maman. C'est terrible comment c'est arrivé.

MAMAN : Il était à côté de moi, je me suis réveillée à ses côtés... Je n'ai rien entendu. (*Elle fond en larmes.*)

FRÈRE : (*Soupire en retenant ses larmes.*)

MAMAN : Oh merde ! La bassine, vite ! (*Elle manipule les chiens et la bassine.*)

MOI : Quand tu y penses, il n'a perdu personne.

FRÈRE : C'est vrai.

MAMAN : De quoi ? J'entends rien derrière.

MOI : *(Plus fort.)* Je dis qu'il n'a perdu personne, ses parents, sa sœur, ses enfants, toi... Tout le monde est là. La vie lui a été clémentine au moins sur ça, elle lui a épargné de vivre ce qu'on vit là.

MAMAN : *(Une pause.)* Oui, c'est vrai.

Court silence.

MAMAN : Pfff ! Son père. Il lui en a terriblement voulu, si tu savais.

MOI : De quoi ?

MAMAN : Comment ça de quoi ? Mais de ne jamais être venu le voir quand il était malade ! Tu te rends compte ? Le vieux con, là ! Pardon de parler comme ça de ton grand-père, mais attends ! Son fils est malade d'un cancer, il a fait des rayons, des chimios, ça l'a considérablement affaibli, il a été malade comme un chien, et pas une fois, pas une seule fois ils sont venus le voir, les vieux. Ah, non ! Ça, il leur en a terriblement voulu.

FRÈRE : C'est vrai que c'est abusé. Mais le vieux, tu lui fais jamais bouger son cul.

MAMAN : Ouais, ouais, là... Le vieux con. Moi, ils ne m'ont jamais acceptée.

MOI : Oui, tu nous avais raconté.

MAMAN : Ils me disaient « ah, mais nous on pensait que ça serait l'autre ». Ton père voyait une autre fille à l'époque où on s'est connu.

FRÈRE : Eeewww...

MOI : *(À lui.)* Ouais... Les détails, hein ? Je suis d'accord, on ne veut pas tout savoir.

MAMAN : La vieille, elle est pas mal non plus.

MOI : Ouais, mais bon, mamie, elle lui est complètement soumise au vieux.

MAMAN : *(Suspicieuse.)* Mmm !

FRÈRE : *She begs to differ*¹.

¹ *She begs to differ : en anglais, Elle n'est pas de cet avis.*

MOI : *(Souriant.)* T'es con.

FRÈRE : *(Il rit.)*

Une longue pause.

MOI : Merde, il flotte. Quel temps de merde !

FRÈRE : Ah ben, et attends ! On est supposé avoir une tempête de fou.
Chaque fois qu'on est ensemble dans de longs trajets, toi et moi
on a toujours un épisode apocalyptique d'orage infernal.

MOI : Oh putain... Tu te souviens ?

FRÈRE : L'enfer, mec !

MOI : Obligé de s'arrêter, on roulait de nuit, après une engueulade.

FRÈRE : C'était *hardcore*. Je m'en souviens bien. J'étais en mode
« jamais on n'arrivera ».

MOI : Mais c'est vrai que c'est arrivé encore ensuite.

FRÈRE : Chaque fois, je te dis !

MAMAN : Faut faire attention.

MOI : Bah, faire attention, attention à quoi ? À ne plus voyager avec lui,
voilà quoi ! *(À lui.)* Tu me portes la poisse.

FRÈRE : Cheh ! Conduis bien, toi. Fais attention, on te dit. *(Il sourit.)*

Une longue pause encore.

MAMAN : Ça me fait bizarre de vous voir comme ça. Deux adultes.
Deux hommes. Mes fils. Au moins, avec votre père, on aura
réussi ça, vous vous entendez bien.

Silence.

MOI : Oui, c'est vrai qu'on a pu créer ce lien et le maintenir.

MAMAN : Oui, vous êtes mignons. Mes fils. Je vous aime. Votre père vous aimait aussi.

MOI : Mmm... C'est dommage qu'il ne l'ait pas beaucoup dit. En tout cas, pas à moi.

FRÈRE : À moi non plus.

MOI : C'est pas cool.

MAMAN : *(À MOI.)* Oui, puis c'est vrai qu'avec toi, il n'a pas été gentil.

FRÈRE : Oh, il a été con, oui !

MAMAN : Ah oui, il a été con. Qu'est-ce qu'on a pu se battre à cause de ça !

MOI : Je suis désolé.

MAMAN : De quoi ?

MOI : *(Plus fort.)* Je suis désolé !

MAMAN : Non, mais j'ai entendu, je te demande de quoi tu es désolé. Tu n'as rien à te reprocher.

MOI : Désolé que vous vous soyez battus à cause de moi.

MAMAN : Non, mais c'est pas ta faute. Je ne sais pas ce qu'il avait avec ça. Faut être moderne ! Moi, j'ai toujours eu plein de copains comme ça.

MOI : « Comme ça. »

FRÈRE : Chelous comme toi, là.

MAMAN : Non, pas chelou, pourquoi chelou ?

MOI : Il déconne, maman.

FRÈRE : Je déconne, maman. Non, c'est vrai qu'il a été chiant avec ça. Je ne sais pas pourquoi ça lui faisait ça.

Une pause.

MOI : Si, moi, je sais pourquoi. Il a toujours eu un problème de virilité. Il surjouait le cow-boy dans toutes les situations. C'est limite s'il n'allait pas acheter sa baguette en mode « faut pas me faire chier ». Il avait ce côté-là, un peu Rambo forcé.

MAMAN : Je ne sais pas d'où ça lui venait.

MOI : Moi non plus. De son père peut-être ?

MAMAN : J'en sais rien. Mais qu'est-ce qu'on a pu se battre ! On pensait qu'il progressait, puis un pas en avant, deux pas en arrière. C'était impossible à vivre. Incompréhensible.

MOI : Il était bloqué. Il ne pouvait pas avancer, c'était au-dessus de ses forces.

MAMAN : C'est dommage.

MOI : C'est dommage, oui.

Une pause.

MAMAN : *(elle change les chiens de position.)* Mais bon, il est venu à ton mariage quand même.

MOI : Maman...

MAMAN : Ben quoi ?

MOI : Tu te souviens de comment ça s'est passé. Il ne voulait pas venir, il a fallu que je menace de couper les ponts !

MAMAN : Moi, je me souviens qu'il était content d'être venu, il disait que ça s'était bien passé. Il était ému.

MOI : Ému, oui. J'ai jamais su si c'était de la joie ou de la peine, ses larmes.

MAMAN : Non, je pense qu'il était content.

MOI : OK. N'en parlons plus.

MAMAN : *(Manipulant les chiens et la bassine.)* Oh non, elle vomit encore.

FRÈRE : Putain... C'est une usine à gerbe, c'est ouf.

MOI : *(Regarde furtivement le chien et soupire ironiquement.)*

Une autre pause assez longue.

MAMAN : *(Commence à pleurer.)*

FRÈRE : Oh Maman. *(Il tend la main vers elle.)*

MAMAN : Hier, c'était terrible.

MOI : De ouf.

FRÈRE : De ouf.

MAMAN : Il avait perdu bien dix ans. Avant sa maladie, on lui donnait cinquante ans.

FRÈRE : Demain aussi, ça va être dur.

MAMAN : On a choisi les chansons ? Il faut les envoyer aux pompes funèbres.

FRÈRE : C'est bon, c'est fait, maman.

MAMAN : Et toi, tu as choisi ?

MOI : Je ferai un discours.

MAMAN : Ah. Oui, c'est bien. OK.

Une pause.

MAMAN : C'est encore loin ?

MOI : Tu as mal aux pieds ? Tu as envie de faire pipi ? Quand est-ce qu'on arrive ?

MAMAN : Rhôôô ! Quel caractère celui-là ! On dirait Bacri !

Le trajet dura de la sorte pendant huit heures et demie, pauses comprises, sautant d'une émotion à une autre sans prévenir, de discussions profondes en futilités, de souvenirs meurtrissant en chiennes qui vomissaient. Elle n'était pas notre enfant, mais les rôles s'inversaient tout de même.

Désormais, c'était à nous de veiller sur elle. Et nous n'étions pas prêts. Si tant est que l'on puisse un jour y être préparé.

Nous le savions tous, mais nous n'en parlions pas.

Les chaussures s'écrasaient sur les cailloux jaunes et éblouissants d'un des chemins bordés de verdure et de monuments vers lesquels elles se dirigeaient. Le soleil étouffait de lumière la totalité du cimetière, et en particulier la peau de mes mains, faisant ressortir par contraste la noirceur des manches de ma veste. J'allais, entouré d'autres êtres humains à la marche aussi lente que la mienne, et nous avançons d'un pas lourd et fataliste vers la même boîte posée sur le sol autour de laquelle nous attendaient des inconnus dans un silence glacial.

Je reconnaissais cette boîte, je savais ce qu'on y trouvait à l'intérieur. Parmi ceux qui me suivaient, ou me précédaient dans cette marche accablée, tous étaient informés de ce qu'elle abritait. Mais seulement trois d'entre nous en avaient réellement vu le contenu. Faute de l'apercevoir à nouveau, je regardais le sapin et pouvais attester qu'il s'agissait bien de la bonne destination.

C'était mon père qui était dans la boîte.

Les lunettes noires n'étaient pas pour se protéger du soleil, mais ça tombait bien.

Le jour faisait ressortir chaque détail. La blancheur des cheveux de cette vieille femme abattue dont on enterrait le fils, et sa folie. La sueur et les larmes se mêlaient, comme la souffrance et l'effort, la perte et les regrets, les présents et les absents. La lumière révélait tout. Chacun avait parcouru de la distance pour se retrouver, peut-être pour une dernière fois, ensemble. Chaque visage m'était familier. Chaque individu ici avait un point commun, un lien avec la seule personne qu'on ne pouvait pas voir, enfermée dans cette boîte étincelante.

Les chaussures cessèrent de bouger. Chacun trouva sa place, sans se parler. On installa les vieux sur des chaises de fortune, on retint nos larmes et nos soupirs, et l'un des inconnus brisa le silence, grave, faussement concerné, mais professionnel. Puis le courant électrique parcourut les circuits entremêlés avec science pour transformer énergie et signal en sons musicaux. La technologie offrait un brin de sa magie, et ainsi naquit une

célébration préparée quelques heures plus tôt, en très peu de temps. La femme debout à ma droite reconnut la succession de tonalités formant un tout qu'elle qualifia de « sa chanson ». Elle avait pu, par un échange d'informations avec les inconnus en face de nous, transmettre un souhait précis, qu'ils comprirent et appliquèrent. On appelait cette bizarrerie « le langage », et il paraissait que cela nous différenciait des autres espèces.

Pourtant, je ne voyais rien de transcendant, rien de supérieur dans ce que nous vivions. Nous avions mis mon père dans une boîte, et si tout le monde était ému par la situation, personne ne trouva à redire sur le grotesque de cette mise en scène.

Il était là. Juste ici. Dans une caisse. Inanimé. Impossible à réveiller. Un changement radical de comportement, définitif, insoluble.

C'était mon père qui était dans la boîte.

Je pris la parole à la fin du morceau. La vieille femme, dont l'homme sur le catafalque sommaire était lui-même issu, n'écoutait pas, perdue dans ses errances et dans la stupeur, la douleur et l'incompréhension.

Je parlais quand même, alignant les mots dont le choix m'avait déjà éprouvé lors de la préparation. Je lisais mon texte, tentant de rester digne, rendant hommage, mais sans mentir, à qui voulait bien l'entendre, tout en essayant de ne pas me laisser submerger par l'émotion qui me gagnait. Puis, je repris ma place, réconforté par un monsieur avec lequel j'avais grandi, et qui se trouvait être mon frère, bouleversé par mon usage du « langage » dont je venais de faire la démonstration.

C'était mon père qui était dans la boîte.

Un autre morceau se lança, le sien, celui de mon frangin. Il avait choisi un texte, des sons, bref une chanson qui lui évoquait celui qui dormait devant nous. C'était un acte du cœur, important pour lui, devenant de fait essentiel pour nous. L'un des étrangers fit aller la cérémonie de l'avant, et l'on descendit la caisse dans un trou creusé pour ça. Un homme s'avança, déposant des végétaux rutilants, coupés fraîchement, afin que nous pussions en recouvrir le paletot de bois, les uns après les autres.

C'était lui qui était dedans.

Mon deuxième frère, sinon de sang, au moins de cœur, avait pensé à ramener ces végétaux. Un enfant devenu adulte, que mes vieux accueillirent dans un passé proche pour l'aider à démarrer dans la vie, quand ses propres parents n'en furent pas capables. Nous avions totalement omis les roses. Il avait sauvé la cérémonie, sans pression, peut-être même sans le savoir. Comme d'habitude, il était là quand il fallait. C'était un brave gars, malgré toutes les tensions qu'il avait pu connaître avec l'homme irascible dans cette caisse.

Nous restâmes encore un moment, puis nous quittâmes les lieux aussi doucement que nous étions arrivés, calant nos pas sur les plus lents, en tâchant de n'oublier personne derrière.

J'avais le sentiment de l'abandonner, comme si je le laissais traîner là.

Nous partîmes alors chacun dans nos vies, aux quatre coins de la France, délaissant derrière nous une caisse en bois dans un trou, couverte d'une matière végétale morte sous un soleil éclatant, au milieu d'une ville qu'il ne connaissait pas.

Il était enfermé à l'intérieur.

Il était dedans.

C'était mon père qui était dans la boîte.

Il y avait, pour commencer, la Lumière, avec un grand L. Toujours la Lumière. Celle qui se déclinait en de multiples autres, par de nombreuses sources différentes. Il y a plusieurs sources, plusieurs couleurs, plusieurs intensités, mais c'est toujours de la Lumière. Tout notre univers repose sur elle. L'astrophysique et la cosmologie ne peuvent pas exister sans elle. Albert Einstein lui-même en avait fait le cœur de la physique moderne. Grâce à sa célèbre formule « $E = mc^2$ », on sait maintenant que l'énergie est proportionnelle à la masse et à la vitesse de la lumière au carré. Toujours dans l'espace, on parle aussi de distance en année-lumière. Il paraît même, selon certaines hypothèses, que si on parvenait à aller plus vite qu'elle, on pourrait remonter le temps. Et pourtant, on ne la comprend même pas vraiment... Est-ce une onde ? Est-ce une particule de photon ? Comment peut-elle être à la fois les deux ?

Complexe, mystérieuse, fascinante, plurielle.

La Lumière.

Celle des étoiles et celle de la lune. Les plus belles venaient souvent du ciel. Celles de la nuit me fascinaient. Du haut de mon belvédère alsacien, je les contemplais qui arrivaient de toute part. Du firmament, bien sûr. D'abord de là-haut. Puis du village non loin, celui où nous avons posé nos valises pour les vacances, et où je tentais de faire découvrir Muse à mon père.

Jaune, celle-ci. La lumière du patelin était jaune. Elle n'atteignait pas mon point d'observation, qui surplombait le cimetière. J'étais préservé dans ma pénombre. Mais je pouvais la voir.

Plus à distance, à mi-chemin de l'horizon, je fixais les lignes parallèles rouges et blanches formées par les phares des voitures qui parcouraient l'autoroute sans que je ne pusse les entendre.

Un peu de lumière dans l'obscurité, et pas de bruit. C'était tout ce qu'il me fallait à ce moment-là. Du calme, et me laisser hypnotiser. Me vider la tête.

J'avais plaisir à la contemplation. Juste être là, observer, ressentir mon environnement. Sentir les vibrations des feuillages qui frissonnaient avec le

vent. Entendre un animal se faufiler discrètement. Mais aucun mot. Je rompis le silence en insérant mes écouteurs au fond de mes oreilles. J'appuyais sur *play* et la musique spatiale de l'album « Discovery » des Daft Punk, qui venait de sortir, habilla la scène. J'inspirais en essayant de profiter des essences de la campagne vigneronne. Le parfum du raisin était particulier en cette période. L'Alsace avait une odeur spécifique que j'adorais. Je laissais la tendre mélancolie de ma dépression me pénétrer. Quelle douce caresse que celle de cette tristesse qui vous envahissait, s'installant confortablement, et vous avec, dans un marasme attirant. Je cédaux aux sirènes de cet état maussade avec plaisir. Le spleen était une drogue dure. Il me faisait tant de bien.

Nous avions déjà mangé. J'étais juste allé me balader pour rester à part avec mes démons, et ça devait maintenant faire un bon moment que je contemplais la nuit quand mon père me rejoignit. Ça n'était pas du tout dans ses habitudes de sortir ainsi, seul le soir. Il pouvait décider de partir pour une promenade post prandiale avec ma mère, surtout en vacances, mais en solitaire, c'était incongru. Aucun doute, il venait me voir.

Légèrement contrarié de voir ma sérénité perturbée, j'appréhendais une discussion déplaisante. Pourtant, je coupai la musique.

— Salut fiston.

— Yep. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Rien. Je voulais juste venir profiter de la vue.

Il s'installa face au précipice et s'appuya sur la rambarde de protection. Ni lui ni moi n'étions doués pour les interactions sociales, alors je le laissais mentir par empathie.

— C'est joli la vue ici, hein ?

— Oui. J'aime surtout les lumières.

Il parcourut le paysage des yeux.

— Oui. C'est joli.

Je fis comme lui et profitai à nouveau de la vue.

— Tu es venu prendre l'air ?

Il marqua un temps.

— Je suis venu parler avec mon fils.

— OK. Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de parler, moi.

Il fit mine de ne pas m'avoir entendu.

— Tu vois, quand je regarde ces paysages, je me dis que c'est ça que je voudrais.

À cette époque, mon père n'avait toujours pas quitté le domicile parisien pour aller chercher du travail en province. Il n'avait pas encore perdu son emploi. Pourtant, il aspirait déjà à partir.

— Tu voudrais faire quoi ? Avoir une ferme ?

— Oh, ça, j'aurais adoré !

Il s'illumina. Je souris.

— Finies les vacances si tu travailles dans une ferme, tu ne penses pas ? »

Il haussa les épaules.

— Oui, bon... Quand tu as une vue comme ça, tu n'as pas besoin de partir. Moi, j'aurais aimé ça.

Il se laissa envahir par son idée, puis reprit.

— En fait, je déteste la région parisienne. C'est tout du bitume partout, du béton, c'est immonde. Aucun charme, trop de monde, c'est dégueulasse, il y a plein d'Arabes à chaque coin de rue, ça ne parle même plus français en bas de chez moi...

Je connaissais son racisme en partie générationnel, donc je ne m'en émouvais pas.

— Et tu voudrais aller où ?

— Je ne sais pas. Ici, c'est bien. J'adore ici.

— Ben, il faut le faire alors, papa. On n'a qu'une vie.

— Oui.

Il y eut un court silence. Puis il tourna son regard vers moi.

— Pas toi ?

Je continuais de fixer les voitures au loin.

— Non. Tu sais, j'ai besoin de la ville, moi. J'ai besoin de sortir, de voir du monde. J'adore aller au musée, boire un verre, voir les copains. Je finirais par m'ennuyer si je vivais à la campagne. J'ai besoin de calme, oui. Mais pas tout le temps.

Ce que je voulais lui dire, c'était que si je souhaitais rencontrer quelqu'un, je devais être dans une cité plutôt gay *friendly*, ce qui était loin d'être le cas de la province paysanne. Il était de notoriété que, déjà pour des hétéros, trouver chaussure à son pied en pleine ruralité relevait du parcours du combattant, et il était hors de question de tourner vieux garçon. Mais même si mon outing avait eu lieu, j'étais dans une entreprise de déni pour rafistoler les dégâts, et donc, officiellement, j'étais hétérosexuel à nouveau. Je me rendais compte que mon orientation, à cette époque et dans cet environnement, m'apprenait à mentir. Je ne voulais pas le faire, je détestais tromper mon monde. Mais je souhaitais encore moins affronter une nouvelle crise.

La conversation semblait bloquée. Lui aussi était venu pour parler d'autre chose. Il espérait crever l'abcès, évoquer ma sexualité, savoir si j'allais devenir papa comme lui un jour ou s'il fallait vraiment renoncer à cette idée. Il avait besoin de comprendre pourquoi j'avais fait ça. Est-ce qu'il avait enfanté un détraqué ? Il avait trop de questions. Il aurait aimé tout débroussailler, mais il était incapable de communiquer et il ignorait s'il allait être apte à entendre ce que je risquais de lui dire. Il ne pensait pas vraiment écouter, au fond. Ce qu'il voulait, c'était que je le rassure, que je lui explique que tout ça était une vaste blague, bref, que j'étais normal et conforme à ce qu'il espérait.

Il avait raison de ne pas forcer le dialogue plus loin. Je l'aurais déçu.

Alors nous restâmes dans cet entre-deux. Il était venu discuter de mon homosexualité, nous parlâmes de lui et de son souhait de vie à la campagne.

Il réalisa que, finalement, ça aussi c'était dommage. Las, il décida de retourner vers la maison.

— Il commence à faire frais, on rentre ?

Non, il ne faisait pas plus frais qu'il y avait cinq minutes, mais nous rentrâmes.

Dans mon lit, le soir même, je me mis à repenser à cet épisode. Mon cerveau commençait à divaguer, mêlant le réel et le rêve, le concret et les grandes considérations métaphysiques.

En fait, tout débutait dans les cris. D'abord, un traumatisme si puissant et perturbant que la nature avait préféré nous épargner de nous en souvenir. Mais la première étape de la vie était une violence. On quittait le confort du ventre de nos mères où nous étions au chaud, apparaissant de nulle part alors que nous n'avions rien demandé au départ.

On nous habitua à bien-être de n'avoir rien à faire, nourris sans chercher à le faire nous-mêmes, et en apnée. Nous rêvions, nous profitions. Et d'un coup, tout nous était retiré. Nous devions sortir du cocon et déployer nos poumons. On nous forçait à crier, on nous frappait le dos, on devait hurler de sorte que la respiration était dorénavant de notre responsabilité. Face à la femme qui nous avait portés pendant des mois, sanglotant de toutes nos forces, nous devions désormais assimiler tout ce que ces excroissances entre nos jambes faisaient de nous.

Et dans le cas des mâles, apprendre à ne plus jamais pleurer était un impératif. Peu importait notre sensibilité, nos épreuves, nos vies. Nous n'allions être respectés que si nous gardions la tête haute. Ce n'était pas tellement qu'on nous l'avait enseigné ou transmis oralement, non, on allait l'expérimenter. On s'en rendait compte par nous-mêmes, par les regards, les jugements quand, dans un moment de faiblesse, il nous arrivait de craquer, de perdre pied, d'être humain.

Ce petit organe ballottant entre nos jambes allait avoir des conséquences toute notre vie. Déjà, nous allions en être esclaves biologiquement. D'abord pour pisser. Comme si féconder et se libérer de déchets, cela pouvait s'apparenter au même organe de façon évidente. Puis ce besoin de jouir.

Tous les jours. Presque comme un acte médical. Et avec lui, il allait falloir adopter les comportements qui allaient bien. Faire nôtres tous les qualificatifs qu'il nous incombait de revêtir parce que des millénaires d'histoire du monde avaient décidé que les hommes devaient être des guerriers. Nous allions devoir porter la barbe ou la raser. Nous allions devoir rester debout. Nous allions devoir rire des autres, avoir l'esprit de meute. Nous allions devoir protéger la maison, préserver nos proches, subvenir à leurs besoins. Et accepter leur refus, accepter de ne rien faire. Nous allions devoir prendre des coups, savoir les donner et parfois faire le choix de ne pas frapper sans pour autant passer pour le perdant ou le faible. Il allait nous falloir apprendre la guerre. Armée, commerciale, de voisinage. Nous étions nés pour suer, et pour mourir plus jeunes que les femmes. Nous allions brûler plus de calories qu'elles, nous allions être plus grands et plus forts, plus lourds et plus animaux. Nous allions avoir moins d'artifices et pourtant plus de lois. Nous allions devoir avoir notre code d'honneur, non écrit, et le respecter. Nous allions devoir parler de sexe comme des porcs, parce que nous allions y penser sans arrêt, portés par notre besoin de jouir, sublimés par la fierté de le faire savoir et la récompense de la validation sociale. Nous allions devoir être toujours opérationnels, bander quand il le fallait, être maîtres de cet organe sur lequel nous n'avions absolument aucun pouvoir. Nous allions devoir gérer notre stress, notre alimentation, sans renoncer à la viande, montrer que nous n'étions pas des herbivores sophistiqués, mais de brutaux carnivores. Nous allions prendre la barbaque saignante, allions boire des alcools forts pour vanter la taille de nos testicules, comme si cela devait avoir un quelconque rapport. Nous allions devoir savoir bricoler, peindre, gagner de l'argent. Il allait nous falloir parler de notre voix grave et éviter de partir dans les aigus. Nous devions résonner comme des bêtes qui grognent. On allait devoir faire ressentir la menace rien que par notre intonation. On allait nous écouter davantage à la condition de nous exprimer d'une voix encore plus caverneuse.

Nous allions devoir limiter nos peurs. Ne pas les montrer, mais ne pas les fuir pour autant. Nous allions être forcés de les affronter et de les vaincre. Nous allions devoir nous blesser et faire mine de ne pas y penser. Et nous allions boire, nous allions picoler. Pour se sociabiliser, étouffer nos peines,

noyer nos égarements, oublier nos échecs. Nous allions nous saouler la gueule.

Et nous allions fumer, nous allions prendre tout ce qui pouvait abîmer nos corps, et nous allions en abuser, parce que nous allions le devoir. Prétendre que nous étions plus forts que nos carcasses. Montrer que l'on dominait tout, même l'indomptable, à commencer par nos bites.

Et dans cet horizon, certains d'entre nous se faisaient engloutir, sombrant dans tous les excès que l'on allait s'accorder à définir comme communs aux garçons, sans en chercher réellement la raison.

Nous étions des gaillards. C'était ça, la virilité. C'était notre fardeau. C'était ça, son problème.

Les idées se bousculaient dans ma tête et je rejouais souvent la même scène :

—Tu devais être un homme, mon fils, comme papa. Alors pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai raté ? Pourquoi les mecs ? Pourquoi n'aimes-tu pas les femmes ? Qu'est-ce que tu as bien pu leur trouver à ces gars ?

— J'y ai retrouvé cette souffrance, papa. La tienne. Je suis heureux quand j'ai l'impression d'apaiser au moins l'un d'entre nous. Cette douleur cachée, papa. C'est ça qui m'attendrit chez eux. Et chez toi aussi, différemment. Tu as toujours été mon héros, papa. Pourquoi d'ailleurs ? Tu n'as jamais rien fait de véritablement chevaleresque en fin de compte. Tu es mon père, je crois que ça suffit pour un enfant. Tu sais, le moment où je les trouve les plus beaux, les hommes ? C'est lorsqu'ils dorment. Parce que dans ces moments-là, ils sont vulnérables, sans artifices, sans pouvoir jouer aucun rôle. Sans violence. C'est quand ils sommeillent qu'ils sont les plus purs, comme à l'instant de leur naissance, avant de comprendre ce qu'on attendait d'eux. Ta croix, nous la portons tous, tu sais. Pourquoi en as-tu fait une montagne ? Ta virilité, tu n'avais pas besoin d'en faire un sacerdoce. Mais toi, tu t'es noyé dedans. Je n'ai pas pu t'en sauver, j'étais encore trop jeune. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Qu'est-ce que j'aurais dû faire ?

Toutes les lumières s'éteignirent, les larmes me vinrent et, dans le confort de mon malaise et de ma dépression, je m'endormis.

Son regard se posa sur l'ouvrage qu'elle venait de saisir dans ses mains. Entre la bibliothèque et le carton où l'objet était censé être rangé, elle marqua un arrêt. Un de plus, comme à chaque bouquin. Les boîtes se remplissaient petit à petit. Peut-être même plus paresseusement que cela. Beaucoup plus lentement.

Elle se laissa errer à chaque redécouverte de chacun de ses biens qui lui étaient chers, comme si elle ressentait, sans se forcer, toute l'émotion que le posséder lui avait procurée. C'était moins de la façon dont elle l'avait acquis que ce que contenait l'ouvrage. Entre les histoires romantiques qui avaient rempli ses rêves et qu'elle avait vécues par procuration et les biographies tout en photos de ses idoles de jeunesse, elle s'abandonnait. bercée d'un songe à un autre, comme une échappatoire à sa réalité. Et paradoxalement, cela lui permettait de garder les pieds sur terre. C'était son monde, il était toujours là, même s'il avait changé.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis les funérailles. Elle avait trouvé un logement proche de chez mon frère et il avait été décidé de faire une pause avant de s'occuper du déménagement, de ne pas brusquer les choses. Alors, elle avait passé quelques jours chez moi, avec mon mari, mon chien et ses deux chiennes. Quelques jours calmes. Quelques jours tristes. Quelques jours d'apaisement. Puis elle était repartie à Saint-Georges, il fallait avancer et commencer à préparer les cartons. Le frerot l'avait rejointe, étant moi-même pris par le travail, afin de ne pas l'abandonner seule à cette tâche, mais surtout isolée, sans mon père.

Elle se laissait guider, mais malgré toutes nos précautions, ça lui paraissait tout de même précipité. Et au fond, elle n'avait pas tort. Il nous semblait indispensable de l'avoir plus proche de nous, et le plus tôt possible. Est-ce qu'elle était prête ? Évidemment pas. Personne ne l'était, et surtout pas elle. Le temps du deuil n'était pas révolu. On lui demandait de reporter ce temps-là. Peut-être aurait-il fallu faire d'une autre façon. Probablement même. Nous étions tous perdus, mais surtout inquiets. L'idée de la laisser seule dans cette maison nous avait paru, avec mon frère, inenvisageable.

Elle finit par déposer l'ouvrage dans le carton avant de saisir le prochain. Elle marqua encore un arrêt.

Il entra dans le salon, profitant d'un moment de pause dans son télétravail pour lui donner un coup de main.

— Maman... Tu te disperses... Attends, je vais t'aider.

Se sentant bousculée, elle se mit à protéger ses affaires.

— Non, tu me laisses finir mes livres !

— Bah, OK, alors je vais faire les vêtements.

— Ah non ! Pas les vêtements ! Les vêtements, c'est moi !!!

Les fringues, c'était elle ! Les livres, c'était elle ! La vaisselle, la cave, même les chiottes, tout ça, c'était elle, c'était à elle, c'était sa putain de vie ! De quoi il se mêlait ? C'était son mari qui était parti, elle qui partageait son quotidien dans ces murs, quoi qu'ils en disent, et tant pis si les gosses critiquaient la maison ! C'était encore elle qui l'avait accompagné jusqu'à la fin, jusqu'à sa dernière nuit. C'était sa demeure ! C'était sa tristesse, son deuil, son passé. Pourquoi ne l'entendaient-ils pas ?

— Mais, maman, je comprends, t'inquiète pas. Je veux juste t'aider, parce qu'à ce rythme, on va vraiment pas y arriver, on a à peine fait...

Il balaya la pièce du regard.

— ... Trente pour cent de tout ce qu'il faut emballer... Ils sont là dans trois jours !

On s'en foutait de ses trente pour cent ! Ça pouvait être trente, vingt, dix, c'était cent pour cent ses affaires ! Et puis il la faisait tous chier. Qu'ils lui fichent la paix, son quotidien était ici ! C'était encore le cas le mois dernier.

Il partit, fâché, appeler son frère pour lui annoncer qu'elle n'avancait pas et qu'il se sentait bloqué, qu'on n'allait pas être prêts pour le déménagement.

Pendant ce temps, elle envoya des messages à son fils aîné pour lui dire que son cadet la brusquait, que ça devenait invivable.

Et à huit cent cinquante kilomètres de là, je recevais un coup de téléphone de mon frangin et des textos de ma mère. Entre deux rendez-vous d'affaires, toute la journée, du matin au soir, loin, je ne pouvais rien faire d'autre que miser sur une échéance courte afin d'éviter l'escalade.

Mais la situation devenait explosive.

Seule à nouveau dans son salon, elle prit alors le livre suivant et se laissa revivre l'histoire complète de Romy Schneider juste par le biais de la couverture, en retenant ses larmes. Puis elle referma la bulle fragile dans laquelle elle tentait de s'isoler, et qu'on venait de chahuter.

Lorsque l'on devait faire face à une certaine intolérance de notre entourage, on apprenait à être nous-mêmes des fantômes. Quand on était homosexuel, du moins à mon époque, on se perfectionnait pour vivre dans l'ombre. On pouvait déjà, en ce temps-là, être militant, l'exhiber, en faire des tonnes afin de retrouver la lumière, comme nombre d'entre eux le faisaient. Une autre grande partie cependant n'avait pas encore atteint ce stade. On ne voulait pas forcément l'ébruiter. On jouait la discrétion au travail, dans la rue. On apprenait à ne pas se tenir par la main pour ne pas risquer des remarques inutiles et fatigantes. On essayait de ne pas le faire savoir dans les entreprises fortement investies de bourgeois catholiques qui pourraient alors bloquer votre ascenseur social. On cohabitait avec notre secret, et nous partagions le même. Cela pourrait paraître étonnant pour les nouvelles générations, mais nous n'avions ni le droit de nous marier ni celui de donner notre sang. L'adoption nous était interdite et espérer vivre une existence hétéronormée était un doux rêve ou une raison de rire, souvent jaune. On nous expliquait même qu'on l'avait choisi. Donc on avait appris à se cacher dans l'ombre, à ne pas se montrer, à sortir le soir. On se rejoignait en toute discrétion, en catimini. On faisait mine de ne pas se reconnaître s'il nous arrivait de nous croiser dans la rue. On ne faisait pas d'esclandre, poussés par la pression sociale. Nous étions nés alors que l'homosexualité était considérée comme un délit et que l'OMS la caractérisait encore comme une maladie mentale. Et nous allions mourir du cancer gay qu'on avait rebaptisé sida par la suite. Dès lors, nombre d'entre nous se cachaient toujours. Et il n'était pas rare de trouver un partenaire dont la famille n'était soit pas au courant, soit dans le rejet. Donc nous ne nous présentions pas automatiquement à nos proches. Ça n'allait pas de soi. Nous nous taisions lorsque le téléphone sonnait et que l'autre décrochait. Comme une règle non écrite. Comme un code de bonne conduite que personne ne nous avait jamais appris, mais que nous reproduisions tous instinctivement. Ce n'était pas systématique, beaucoup commençaient à pouvoir vivre leurs amours au grand jour. Les temps changeaient, c'était tant mieux. Mais ce n'était pas terminé. Il restait encore trop d'homosexuels qui n'étaient pas acceptés. Ce n'était toujours pas une évidence. Mon mari avait joué parfaitement ce rôle.

Il avait su se mettre à l'écart. Pas par honte, mais par respect. Puisqu'il avait intégré que ma famille, dans sa grande majorité, n'était pas au courant, il n'était pas venu avec moi à l'enterrement. Je ne lui avais pas demandé. Il avait proposé, par principe, mais mon refus ne l'avait pas étonné. Ça ne l'empêchait pas d'être présent, au quotidien, grâce à la magie de nos technologies.

— Tiens, maman, c'est pour toi au téléphone.

— Oh ! C'est mon gendre préféré ? Je l'adore !

Elle était revenue de loin. Avec le temps, elle, elle avait fini par les accepter, mon homosexualité et lui.

Il lui présenta ses condoléances. Elle lui dit qu'elle l'adorait. Les deux ne s'accordaient pas mal en fin de compte. Il raffolait de faire le pitre, elle était son meilleur public.

Plus d'une fois, elle m'avait loué sa joie de vivre.

Je le savais bien ! Je savais que ça aurait pu coller. Peut-être qu'on aurait pu passer nos dimanches en famille. On allait peut-être se rattraper. Qui pouvait le dire ?

Pourquoi le reste de ma famille ignorait-elle notre bonheur ? Pourquoi ne prenions-nous pas d'apéro ensemble les week-ends ? Pourquoi avions-nous mis tant de distance ?

L'unique raison était évidente pour tout le monde. J'avais fini par le haïr pour ça.

Et il le savait.

Alors, pendant presque quinze ans, plus rien. Si ce n'est un événement isolé, bien que considérable, auquel il avait failli ne pas participer : mon mariage. Quelques allers-retours pour les vacances d'été, quelques jours, pas plus, pour éviter l'explosion. Au fur et à mesure des années, je notais la distance qui s'installait de plus en plus, comme si l'on découvrait des étrangers dont, tout de même, quelques attitudes, habitudes et paroles vous rappelaient que c'était bien eux.

Elle raccrocha.

Elle était un peu heureuse.

J'étais un peu triste.

Même si le soleil se montrait, il faisait relativement frais en ce jeudi du dixième jour du mois de novembre. Le chauffage commençait à devenir nécessaire. Dans la chaleur de notre salon, lui encore en tenue de travail, moi en jogging de début de soirée, nous révisions le planning de la semaine. Il fallait être organisés.

— OK, tu as trois jours. Demain, nous partons. Il y a huit heures de route. On prendra uniquement le camion.

— Comment ça ? Avec le chien ? Et comment tu vas faire sur place ?

— Il y a la voiture de mon père.

— Ah oui...

— Oui, et je remonterai avec. Comme ça, plus aucune raison de retourner là-bas.

— OK. Bien vu.

— Donc demain, la route. En espérant que la déchetterie ne fasse pas le pont, sinon, on est niqué, ça nous laisse samedi pour faire le vide et se débarrasser de tout ce qu'il faut jeter, grâce à ton camion.

— Ça devrait aller vite !

Je ne répondis pas.

— Il y a tant que ça à balancer ?

— Je crois que tu n'imagines pas... Il a tout gardé. Honnêtement, heureusement qu'on a le camion...

— Bon, et dimanche, je remonte avec le chien et les affaires que ta mère veut stocker dans notre garage temporairement.

— Voilà. Il y a un fauteuil, sûrement quelques meubles, probablement un bureau et le plus de cartons possible, genre des DVD, des livres, toute sorte de choses que je pourrai lui ramener dans un second temps et qui ne sont pas indispensables pour vivre... Enfin, je me comprends...

— Ce qui n'est pas de première nécessité, tu veux dire...

— C'est ça, tu parles comme Macron, mais c'est ça.

Il sourit. Il savait que je détestais Macron, comme presque tout le monde au final. Mais il pensait aussi que ça allait m'amuser et détendre un peu l'atmosphère très sérieuse que j'installais.

— Mon frère a finalement fait appel à des déménageurs, mais déjà que l'enterrement nous a ruinés, on a limité les dépenses. Donc ils ne prendront que le strict nécessaire, c'est-à-dire les meubles les plus lourds et le canapé. Et je ne sais plus combien de cartons. Il nous restera tout le reste.

— OK... Bon, dit comme ça, on dirait que vous n'aurez que les restes à transporter, un voyage devrait suffire à mon avis.

— J'en sais rien. J'espère. Bref, ils viennent lundi matin, ce qui nous laisse dimanche pendant que tu remontes pour finir les cartons. Lundi matin également, je dois récupérer le camion que j'ai loué et qui nous servira à descendre dans le nouveau logement de ma mère dans le Sud.

— Le Petit viendra vous aider ?

Le Petit, c'était un des gosses de l'Aide Sociale à l'Enfance que mes parents avaient accepté quand j'avais dix-huit ans. C'était nouveau pour nous d'accueillir ces petits bouts. On avait eu la chance de le rencontrer, lui et son frère. Il avait quatre ans la première fois que nous avions parlé. Il était dans la famille pour toujours. Un sacré gaillard. Je l'adorais. C'était lui qui avait pensé à apporter les roses pour l'enterrement de mon père.

— Normalement, il doit venir, ce qui serait non seulement une paire de bras supplémentaire, mais surtout idéal pour pouvoir faire voyager ma mère, ses chiennes et le chat.

— Dis-lui bien de mettre une house sur les sièges arrière...

Nous partîmes à mimer des bruits émetiques canins d'un bon goût adéquat.

— Bref, ça veut dire que lundi soir, on est tous dans le nouveau logement avec les déménageurs et leur camion, plus le nôtre. La femme de mon frère sera sur place, elle pourra recevoir les déménageurs si jamais ils bourrent comme des fous sur la route et arrivent avant nous.

— Ben, de toute façon, ils arriveront avant puisque vous devrez encore charger votre camion de location quand ils seront déjà sur la route.

— Ah oui, merde, je suis con... Donc oui, mais bref, pas de soucis puisque sa femme est là-bas. Ensuite, l'état des lieux est vendredi matin. Ça me laisse...

Je réfléchissais...

Mon mari se leva, alla chercher un verre d'eau et caressa le chien au passage en revenant s'installer à la table de la salle à manger.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je soufflai.

— Le trajet est long. On a environ huit heures aussi pour rejoindre le Sud depuis là-bas. Plus le temps va passer, plus on va accumuler de la fatigue. Il faut que je me laisse de la marge. Peut-être que l'on videra le camion seulement mardi matin, parce que remplir deux gros-culs, conduire huit heures et décharger les deux fourgons dans la même journée, après avoir fait je ne sais combien d'allers-retours à la déchetterie la veille, rien que là, on va être *dead*.

— Vous serez trois, plus ta mère. Mais bon, vous serez trois, il ne faut pas qu'elle porte trop.

— Ah, mais totalement, il n'y a même pas de débat.

J'inspirai, et repris.

— Donc, si je reviens mardi, ça me laisse mercredi et jeudi pour remettre à neuf la maison et la rendre carrée pour vendredi matin.

Il me prit la main.

— C'est jouable, mon bébé.

Il me souriait et tentait de me rassurer.

— Ça devrait être jouable. J'espère juste que l'on aura assez d'un camion pour tout emmener. Si je dois faire un aller-retour de plus, on est mort...

J'étais inquiet. Lui, moins, mais peut-être sous-estimait-il la masse d'affaires à emporter. On parlait de quarante ans de vie de famille à transporter, trier, jeter, conserver, protéger, déposer...

La soirée tourna court. Il fallait nous coucher fissa. Plus tôt nous allions partir, plus de temps nous allions avoir pour avancer sur place. Il sortit sur le palier de notre maison pour fumer une dernière cigarette avant d'aller au lit. Je le rejoignis. Il était là, accroupi devant la porte, comme un membre d'un gang de *bōsōzoku* japonais. Je me mis à son niveau. En face de nous, près du garage, le camion dans lequel nous allions rouler le lendemain.

— Tu devrais prendre la chaise jaune pour t'asseoir, personne ne s'en sert.

— Non, t'inquiète pas, j'aime bien rester accroupi comme ça. Pas besoin de la chaise.

Il se contentait d'un rien. Il n'était pas chiant. Par contre, il était présent. Respectueux et pour autant heureux de vivre. Cet homme-là, que j'avais épousé, c'était vraiment le bon. J'avais de la chance. Je posai ma tête sur son épaule. Il me fit une gratouille sur le haut du crâne, comme j'adorais. C'était le calme avant la tempête. Et je ne pensais pas si bien dire.

Le chien tenait à peine sur le siège. Quarante kilos de barbaque et quatre pattes qui l'empêchaient de rester droit comme les primates avec qui il bourlinguait, attachés à leurs places respectives. Trop gros pour se poser au sol, trop canin pour s'adapter à son assise, trop imbu pour venir s'affaler sur l'hominidé voisin qui pourtant l'invitait à le faire depuis le début du voyage. Sauf que non, on s'avachissait quand on était détendu. Là, il voulait garder le contrôle parce que ça allait quand même drôlement vite. En cas de soucis, il n'y avait pas grand-chose qu'il pût faire, mais ça le rassurait de penser le contraire. Enfin... C'était plus un instinct de survie qu'une idée construite, pour tout dire. Mais pas un couinement. Pas une plainte. Pas un seul signe d'énervement. Pas un vomissement. Il resta pendant huit heures dans cette inconfortable situation, à chercher régulièrement la bonne position, qui n'existait pas. Heureusement pour lui, il avait confiance. Il savait que ces deux singes-là n'allaient lui faire aucun mal. Ils s'arrêtaient souvent pour lui permettre de se dégourdir les papattes, boire et pisser un

coup, se détendre dans l'herbe puante des aires d'autoroute qui étaient bien plus intéressantes à explorer qu'à s'y languir. Et puis, ça durait depuis des années maintenant. À eux trois, c'était le cœur de la meute. Sa horde. Il s'y sentait bien. Il avait bien intégré qu'il faisait partie de leur clan. Il ressentait leur affection. Et lui aussi, il les aimait. Alors il n'était pas chiant. Au pire, ils allaient lui donner des crocs-crocs en arrivant. Des papouilles également, ça allait être bien, même s'il en recevait plein depuis huit heures, mais on ne s'en lassait jamais. Ils étaient venus le chercher dans sa cage et, depuis cette date, ils étaient devenus toute sa vie. Ils le sortaient tous les jours, plusieurs fois. Il était bien nourri. De temps en temps, un peu trop même. La cantine était généreuse. Mais ils le faisaient se dépenser assez de sorte que sa santé n'en pâtît pas. Bon, oui, il était heureux ce chien. Il suffisait de l'amour et de la simplicité pour que tout se passât bien en fin de compte. Un peu de bouffe, quelques jeux, beaucoup de caresses. La vie pouvait être facile. Le bonheur, c'était évident. Il fallait juste ne pas en demander trop, et s'accepter comme nous étions. Pas de la même espèce, et pourtant, on se comprenait pour l'essentiel. Pas besoin de plus que ça. Ça faisait de nous une meute, un clan.

Une famille.

Et finalement, si le voyage était un peu chiant, ça n'était pas important.

Éreintés. Et ce n'était que le début. Aussitôt rendu, après avoir salué évidemment mon frère et ma mère, je me dirigeai vers la maison afin d'évaluer la situation. La tête de mon *bruder* ne me laissait que peu de doutes. A priori, ils avaient très peu avancé. Et je pouvais confirmer. Certes, il y avait des cartons, mais la majorité était toujours ouverts, une multitude d'objets étaient encore sur et dans les meubles, bref, il fallait faire le déménagement, quoi.

Mon mari entra avec le chien.

— Le chat n'est pas là ?

— Non, viens. Il est dehors. Je pense qu'il ne va même pas essayer de rentrer. Il a vu le chien.

— OK, très bien.

Il détacha le chien qui se mit immédiatement à explorer toute la maison. Comme mon mari qui revint vers moi après avoir fait le tour.

— En effet, il y a une de ces masses !

— Bon... Go ?

— Go !

Il fallait faire vite. Tout le temps gagné maintenant servira plus tard.

Ma mère vint donner quelques directives.

— Il y a trois armoires à glace à démonter.

— *What the fuck* ? Trois ?

— Oui, il y a les deux dans ma chambre et celle dans la chambre d'amis.

— Les grandes blanches, là ? Mais on ne va pas les emmener, si ? Ça va rentrer dans ton nouvel appartement ?

— Oh, ben, attends ! Moi, il me faut bien du rangement ! Comment je vais faire si je n'ai plus de placards ?

Je commençais à paniquer.

— Non, mais bien entendu qu'il te faut du rangement, maman. Il y a quoi dans ces placards ? Ils sont vides au moins ?

— Ben, je sais pas... Oui, je crois.

Comment ça, « je crois » ? Je devais faire, moi aussi, un état des lieux.

Pour résumer, il y avait deux chambres, l'une avec un lit d'enfant, deux garde-robes et un bureau, plus des affaires. L'autre, celle dite d'amis, avec une énorme couche de deux places encastree dans une sorte de double placard et une armoire à glace. Ensuite, il y avait le cabinet. Mais réellement un cabinet, avec des meubles et de l'équipement qu'on trouvait typiquement dans les catalogues de bureautique pour les entreprises. Tout en ferraille. Solide. Rigide. À l'épreuve du temps et des accidents. De l'excellent matos, sans aucune considération esthétique. Du fonctionnel,

efficace, robuste. Idéal pour développer son chiffre d'affaires, un peu moins pour juste zoner sur Internet avec *Windows Seven* en 2022. Des classeurs plein les placards. Les tiroirs remplis de bordel de dessinateur industriel inutilisé depuis les années 1990. Environ soixante-dix-huit crayons HB et H. Vingt-neuf piles usagées ou neuves, impossible de le savoir à l'œil nu. Dix réserves de cent recharges pour porte-mine, six doubles décimètres, cinq équerres, huit rapporteurs, douze gommes, et j'arrêtai là l'énumération tant la liste me paraissait interminable.

J'appelai mon frère.

— Il faut qu'on fasse du tri, là...

— Non, mais mec, on n'a plus le temps de faire le tri, la seule question à se poser, c'est de quoi elle a besoin pour vivre.

— Oui, bon, et puis ce à quoi elle est attachée, les souvenirs...

— Oui, voilà... Mais là... T'as vu le bureau ? Il y a quoi ? Quinze grosses piles ! Aujourd'hui, tout se recharge, je n'ai pas acheté de batteries depuis des mois !

— Vingt-neuf.

— Quoi, vingt-neuf ?

— Vingt-neuf piles, je les ai comptées.

— Mec, vingt-neuf piles ! On est où, là ? Qui a besoin de vingt-neuf piles en 2022 ? Nan, là c'est chaud, il faut jeter !

Je souriais face à son pragmatisme. En effet, vingt-neuf batteries, ça faisait peut-être un peu beaucoup.

— Et les parapluies, tu les as comptés ?

Cette fois-ci, j'explosais de rire. C'était vrai que c'était absurde. Il y avait un porte-parapluie dans l'entrée qui était tellement plein que tous ne rentraient pas. Difficile de lui en vouloir, quelque part, ces petits plaisirs féminins d'une autre époque me rendaient ma mère attendrissante. J'étais un peu comme elle, j'avais du mal à jeter mes affaires.

— Bon, on ne va pas tout lui foutre en l'air non plus, ce n'est pas pour ça qu'on est venu.

Mon frère ne décolerait pas. Il venait de passer presque quatre semaines dans ce logement, ça n'avait pas toujours été facile à supporter, surtout après le décès. Il était à bout.

— Non, mais attends, ça fait un mois qu'on fait du tri, ça n'avance pas, on n'a plus le temps. Il faut agir vite et bien, là. Moi, je ne me refais pas un aller-retour pour chercher le reste, je te le dis ! Lundi, on part avec le camion et moi je retourne chez moi, je ne reviens plus. Ça fait un mois que je n'ai pas vu ma femme, mes chats, mon chez moi, ma vie quoi. J'en peux plus. Donc vingt-neuf piles, poubelle ! Et je vois pas pourquoi on en discute encore en fait.

Allez, je le laissai, je devais reprendre mon tour du propriétaire. Il avait raison de toute façon.

Après le bureau, il y avait la cuisine. Un vaisselier, mais les autres meubles n'allaient pas venir avec nous, hormis la table et les chaises bien sûr. Sans parler des provisions dans les placards. Il y avait des réserves pour un bunker pour huit pendant trois ans, bref...

Ensuite, il y avait une sorte de buanderie dans laquelle il y avait une machine à laver, un sèche-linge, tous les outils et produits d'entretiens, d'innombrables bassines, deux étendoirs pour les fringues, deux aspirateurs... Puis le salon, un bar, un canapé, deux fauteuils, trois bibliothèques, une commode, deux meubles hi-fi et un range-CD.

Mon mari entra dans cette dernière pièce où je me trouvais à l'issue de mon état des lieux.

— Il ne manque qu'un piano, en fait, pour avoir la totale des trucs chiants à déménager.

Ça le faisait rire.

— Le piano, il est chez nous mon cœur, au cas où t'as zappé.

— Ah oui, merde !

— Et encore, il y avait un billard que Guy est venu récupérer.

— Guy ? C'est qui ?

— Aucune idée.

— Bon... Ben merci, Guy.

— Big up à Guy !

Il sortit tout sourire alors que je me remémorai soudain un détail.

— Ah, merde... J'ai oublié la cave.

Nous avions déjà commencé à détruire une partie des meubles du sous-sol avec mon frère plusieurs semaines auparavant, quand j'avais encore quelques jours de congés. C'était resté en l'état. Un capharnaüm. À la fois l'antichambre vers la déchetterie, le paradis du bricoleur, le lieu de stockage des affaires pour l'extérieur. Ça allait des cannes à pêche aux skis de fond en passant par deux tondeuses à gazon et le grenier des souvenirs où s'entreposaient toutes les peluches des gosses, leurs jouets et leurs anciens vêtements. Pour le coup, ce n'était pas vraiment de leur faute s'ils n'avaient toujours pas de petits-enfants pour en profiter. Difficile de leur jeter la pierre pour ça.

Mon mari était descendu me rejoindre dans la cave et avait fait sa tête de consternation.

— Il y a tout ça ?

— Je t'ai dit qu'on allait devoir en faire des allers-retours à la déchetterie.

— Wow... Chaud !

Finalement, devant l'ampleur de travail qu'il restait à fournir, il était tentant de se décourager et de laisser tomber. Mais il n'y avait aucun plan B.

Enfin, tout le monde s'y mit. On avait huit heures de route dans les pattes, mais pas le choix, ce n'était que le début. On démontait le mobilier, on remplissait les cartons, on raisonnait un peu ma mère qui se sentait à la fois envahie, bousculée, en totale perte de maîtrise de ses affaires, de son environnement et de sa vie.

Ça lui arrachait le cœur de nous voir décortiquer ses anciens meubles, certains pour la déchetterie. Elle aurait aimé tout garder. Faire « pause ».

Stop les gars, de l'air ! Elle avait besoin de se reposer, pleurer, faire son deuil. Ce n'était pas l'heure de déménager. J'avais conscience de tout ça. Je ne voulais pas la brusquer. Mais il fallait le faire. Pour elle, pour ne pas survivre dans ce lieu morbide. Pour pouvoir prendre soin d'elle. Pour lui permettre d'avancer. Si ça pouvait la soulager, nous lui donnerions le droit de nous détester. Mais tout de même, c'était ce qu'elle nous avait dit qu'elle désirait. Elle n'envisageait pas de rester cloîtrée ici. Le timing était pourri, mais le fond de l'affaire, c'était sa décision. J'avais vraiment veillé à lui poser toutes les questions. À être sûr de son choix. Je savais qu'elle n'avait pas toutes les réponses, mais je savais une seule chose : elle avait besoin de se rapprocher de nous et nous voulions prendre soin d'elle.

Alors elle pleurait, elle craquait, elle nous engueulait, mais elle était aussi en train de bourrer les cartons.

J'espérais quand même avoir bien compris.

Il y eut des accidents, évidemment. Quelques vis perdues, quelques planches abîmées, mais dans l'ensemble, nous parvînmes à démonter tous les meubles qui devaient soit être transportés, soit jetés.

On finissait de remplir, nous mangions rapidement et nous revenions à la tâche jusqu'à ce que la fatigue nous indiquât de nous coucher.

Nous étions tellement obnubilés par nos missions que personne ne prit le temps de se doucher. Sauf ma mère. Je la voyais continuer de tenter de prendre soin d'elle malgré tout. Malgré l'apocalypse. Sans que je ne pusse expliquer pourquoi, ça me réchauffait le cœur.

Tête dans le cul, café. J'étais debout le premier. Mal dormi. Trop de stress, trop de retard en si peu de temps dans le planning. Nous étions déjà samedi. Il fallait avant tout savoir si la déchetterie allait ouvrir aujourd'hui comme nous l'espérions. Pas d'information sur Internet. C'était une petite ville, le site n'était pas tenu à jour, et il n'y avait aucun agrégateur qui aurait pu centraliser ce genre de renseignement. Nous allions vite être fixés. Normalement, sans pont, nous devions pouvoir y être accueillis à partir de 9 h 30.

Je pris la voiture un peu plus tôt pour aller voir si une note était inscrite sur l'entrée de la recyclerie, avant d'aller récupérer le camion qui allait devoir nous servir lundi et que nous allions pouvoir commencer à remplir dès ce matin. Monter dans le véhicule de mon père était potentiellement une épreuve en soi, une de plus, pleine de souvenirs, mais je n'avais plus le temps de me laisser envahir par les émotions. Il fallait assurer. Je me familiarisais avec la conduite de sa bagnole, tout en allant constater que, non, il n'y avait aucun message particulier, il semblait possible de jeter l'équivalent d'une cave au complet aujourd'hui. Je pris alors le chemin du loueur. Je déposai la voiture sur une place de parking que j'allais devoir mémoriser pour la retrouver dans une semaine, au moment de rendre le fourgon. Ça, c'était dans le pire des scénarii, dans le cas où nous allions avoir obligation de faire plusieurs voyages. Le plan de base, c'était de se libérer du camion mardi soir. Mais dans le doute...

De retour à la maison avec le gros-cul, tout le monde était réveillé. Je partageai l'information sur la déchetterie et l'on commença à bourrer le petit bahut de mon mari.

Alors qu'on transportait tout un tas d'outils de bricolage en métal bien lourds, mon frère eut une hésitation

— Pourquoi on ne prend pas le grand camion ? On se fait chier à remplir le petit, mais regarde tout ce qu'il y a... Ça va nous prendre plusieurs voyages pour rien.

— Il ne rentrera pas à la déchetterie à mon avis. Et je ne me vois pas manœuvrer le gros-cul si c'est foutu comme celle de chez nous, avec plein de virages et tout...

— Ah.

Nous remplissions. Nous portions. Nous entassions.

— Ça suffit, après ça va être trop chargé. Il faut y aller. Premier round. On y va ?

Mon mari venait de mettre un premier stop. C'était son camion, enfin, celui de son boulot, on lui faisait confiance sur les directives.

Et il y eut donc un premier voyage, interminable. Une file d'attente devant l'entrée. Premièrement, nous étions samedi, donc plus de fréquentation que les autres jours de la semaine, c'était connu. Deuxièmement, la veille, c'était férié, obligeant tous ceux qui devaient passer hier à reporter à ce matin. Double dose de chalands. Tant qu'à faire, ça aurait été trop simple.

Pendant ce temps-là, j'étais resté avec ma mère. Je continuais de dévisser le bureau métallique qui était conçu pour ne pas se briser, si bien qu'il était quasiment indémontable. J'en chiais comme pas possible. Alors j'alternais, cartons, démontage, cartons, démontage. Finalement, mon frère et mon mari rentrèrent.

— Un monde de fou, il ne faut pas tarder, on rempile !

Go, go, go ! Nous rechargeons l'utilitaire.

Mon mari tenta de m'expliquer qu'il avait dû embrouiller le mec de la déchetterie en lui racontant que c'était son paternel qui était décédé et que donc, ça devait rester la raison officielle. On était bien tous OK ? Je ne compris pas bien pourquoi il crut que ça allait être plus crédible pour le gardien que ça fût son père qui trépassa plutôt que celui de mon frère, mais bref... Pourquoi faire simple ? Le connaissant, il avait dû vouloir gagner du temps, ce qui avait fini par emberlificoter toute cette affaire, mais on s'en foutait. Au final, on avait la permission de venir jeter non-stop jusqu'au soir : le mec avait été sensible à l'argument et allait même nous filer un coup de main pour décharger.

Le camion était plein, c'était reparti pour un tour.

Et la journée passa ainsi, sans arrêt, jusqu'à la fermeture.

Lors du dernier voyage vers la déchetterie, je commençai à paniquer : il en restait. On avait pu dégager le plus gros, mais la quantité subsistante nécessitait tout de même de devoir encore faire au moins deux allers-retours supplémentaires. Il allait nous être impossible de juste mettre le surplus aux ordures. Et a priori, il n'y avait pas de ramassage des encombrants dans cette ville. Du moins, nous n'avions trouvé aucune information à ce sujet.

Mon mari tenta de détendre un peu l'atmosphère.

— Il ne veut pas récupérer le reste, Guy ?

— C'est qui, Guy ?

Mon frère était largué, pourtant il l'avait rencontré.

— C'est le mec qui est venu chercher le billard.

— Ah oui ! Ah, il était tout gentil le papy.

— Sacré Guy...

— Big up à lui !

Aucune idée de qui c'était. Un autre fantôme. Pratique celui-là.

Mais blague à part, ce n'était pas Guy qui allait résoudre cette affaire. Mon mari devait nous quitter au lever, nous n'allions plus avoir sa fourgonnette, et si d'aventure ils me laissaient tout de même entrer avec le gros-cul, je devais trouver un créneau pour pouvoir m'y rendre.

La soirée avançait, nous étions tous assis à la table de la cuisine. Pendant que ma mère remerciait mon époux pour sa venue et son aide, mon frère et moi revoyions l'organisation des prochains jours. Le Petit devait finalement bien nous rejoindre le lendemain. Il allait pouvoir nous épauler lundi matin avant de partir.

— Ils arrivent à quelle heure les déménageurs ?

Mon frère consulta son téléphone.

— Normalement, tôt lundi matin.

— OK, donc si on leur file un coup de main, ça veut dire que ça peut se faire en deux heures max, je pense. Ça nous laisse le temps de remplir le camion de ce qui reste à jeter, on revient ici et on recommence à remplir, mais cette fois avec tout ce qui restera à emporter à destination.

— Ils partent quand le Petit et maman ?

— Idéalement, il faudrait qu'ils partent en même temps que les déménageurs pour pouvoir avoir une chance d'arriver en même temps qu'eux là-bas et filer un coup de main au déchargement.

C'était faisable, mais je voyais mon frère inquiet.

— Ça rentrera jamais, je ne sais pas comment on va mettre tout ça dans le camion.

J'avais envie d'être positif et d'y croire.

— Si, en tassant bien, ça va aller, tu verras.

J'avais évidemment un doute moi aussi. Mais comme j'avais entendu dire, vivre les problèmes à l'avance, c'était les éprouver deux fois. Je n'avais pas assez de temps pour ça. On allait devoir estimer tout cela en voyant le moment venu si, oui ou non, ça allait rentrer. Faire un deuxième aller-retour, c'était, sur le papier, concevable. En réalité, ça allait être de la folie, j'en avais bien conscience.

Nous commencions déjà à ressentir de la fatigue, alors qu'encore aucune affaire n'avait quitté la maison. Nous avions passé la journée à jeter, démonter, charger et décharger. Il fallait se ménager un peu, sans quoi nous n'allions pas tenir.

— Allons nous reposer. Demain matin, il faudra charger le camion de mon mari, ça nous laissera l'après-midi pour entreprendre de charger le gros en laissant assez d'espace pour y mettre le restant de déchets et revenir ensuite finir de le blinder.

La nuit fut peu propice à la récupération. Mon homme et moi n'avions plus vingt ans et nous commencions à ressentir systématiquement l'inconfort de ne pas dormir dans notre lit.

Bref, nous nous levâmes, un café, et sans tarder nous commençâmes à remplir à nouveau son fourgon, cette fois avec un maximum d'affaires non indispensables, histoire de soulager notre voyage à nous et si possible nous éviter un deuxième aller-retour.

Il partit avant midi.

— Merci, mon cœur. Désolé d'avoir un peu pourri ton week-end de trois jours.

— Allez, arrête.

Il me serra dans ses bras.

Je l'aimais. Ça semblait aller de soi, mais il n'était pas obligé de le faire. J'étais redevable. Et un peu jaloux même : pour lui, la galère s'arrêtait là. Il allait devoir reprendre le travail dès lundi, mais il allait être en terrain connu. Non, ce n'était pas vrai. Ça aurait fait une bonne vanne, mais j'étais trop reconnaissant pour faire un trait d'humour qui aurait pu être mal perçu à cause de ma fatigue.

— Vous faites attention sur la route, toi et notre Pilou.

— T'inquiète pas.

— Il va avoir enfin un peu plus de place.

— Il va ronfler.

— Non, je ne pense pas.

— Non, il va guetter la route, comme d'hab.

Je frottai machinalement le dos de mon mari pour montrer un signe d'affection.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Il m'embrassa, nous nous séparâmes et il monta s'asseoir au volant.

Le chien était déjà installé. Tout était prêt, on se salua et il démarra.

Encore un sentiment de vide. Ils allaient me manquer, les deux mâles de ma vie.

De retour à l'intérieur, il ne fallait pas chômer. Ma mère ne tarissait pas d'éloges sur mon époux. Je lui fis alors une bise sur le front et nous reprîmes les cartons. Cette fois, tout devait être terminé.

Le Petit arriva dans l'après-midi.

— Putain, t'as grandi, gros.

— Et t'as vu cette barbe ?

Il avait quatre ans à notre rencontre. Maintenant, c'était un homme. La vie s'était écoulée. Je n'en finissais pas de me prendre coup de vieux sur coup

de vieux ces derniers jours. Retrouver tous les acteurs plusieurs années plus tard me donnait l'impression d'avoir mis le film de nos vies sur « pause ». Sauf que tous les protagonistes avaient vieilli. Plus que d'avoir fait « pause », l'absence était surtout le pire moyen de faire « avance rapide ». Il n'y avait pas de bouton retour.

Et nous chargions. Nous chargions. Quelques mots sur nos actualités respectives. Et l'on se passait des cartons, on portait des meubles. On emplissait les derniers emballages. Ça allait être, pour ma mère, son ultime nuit dans cette maison. Nous étions tous sous tension. Il y eut quelques échauffements. Puis ça se tassait. Nous n'avions plus le temps de reculer. Tout avait été fait. Nous avions résilié des contrats, signé pour de nouveaux. Heureusement, la part d'administratif et la charge de travail avaient désacralisé la chose. Quelque part, ce n'était pas plus mal. Mais je voyais bien que c'était dur pour ma mère.

On allait bientôt en finir, maman.

Bientôt.

Lundi, déjà. Vendredi paraissait à la fois si loin et si proche.

Cette fois, c'était le grand jour. Tout devait dégager, aussi bien les meubles que les gens.

Nous étions prêts, nous attendions les déménageurs de pied ferme. Ils arrivèrent vers 8 h. Ils n'étaient que deux et refusèrent notre aide pour des questions de sécurité. C'était en soi un brin vexant, vu que nous étions partis pour le faire sans eux et que leur présence avait surtout été décidée pour des raisons de quantité, plus que par manque de compétences. Et j'avais fait appel à de nombreux autres déménageurs par le passé qui s'étaient montré moins regardant. Mais peu importait. Il y avait peut-être des lois, nous n'en savions rien, tout changeait tout le temps dans ce pays, et surtout, tout le monde s'arrangeait comme il le souhaitait avec les textes à cette époque. Donc tant pis pour eux. S'ils voulaient tout faire à deux, libre à eux. Nous allions remplir notre camion pendant ce temps.

Les deux déménageurs se mirent alors à porter les meubles. Ils comblaient les espaces libres dans la remorque avec nos cartons, et au bout de trente minutes, finalement, ils étaient bien contents de l'aide qu'on leur apportait quand même. Apparemment, les lois changeaient même d'une demi-heure à l'autre.

Mon frère me prit à part dans l'entrée pendant que les deux gars de l'Est s'affairaient à vider le salon par la porte-fenêtre.

— Ils devraient partir dans une heure. Ils ont déjà emmené le vaisselier et les machines à laver et à sécher le linge. Il leur reste le buffet et...

Il s'arrêta net.

À travers la porte, nous vîmes traverser l'un des déménageurs à reculons, portant une partie du canapé. Il passait de la gauche vers la droite de la pièce. Au fur et à mesure que le sofa apparaissait et que lui disparaissait en direction du jardin, nous constations que l'autre bout du divan n'était tenu par... absolument personne, et traînait sur le sol.

Mon frère reprit dans un flegme surprenant.

— C'est quand même bien que Casper soit venue filer un coup de main.

Le bruit du canapé frottant le carrelage perdura un instant. J'explosai de rire. Il me suivit.

Il n'y avait pourtant pas de quoi sourire. Heureusement que la dérision pouvait nous faire avaler n'importe quoi.

Nous étions littéralement à une dizaine de minutes en voiture de ma demi-sœur.

La mort de mon père était un événement tout de même un tantinet radical. Ça avait bouleversé la vie de ma mère, donc de sa mère aussi. Et ça allait changer le restant de nos existences *ad vitam æternam*. Pourtant, elle n'avait envoyé qu'un seul message, un texto, pour promettre de passer sans jamais le faire, et disparaître définitivement.

Elle allait donc se venger toute sa vie de la destruction de sa famille. Elle allait lui en vouloir à mort pour l'éternité. Je me demandais même si, au fond, elle ne jubilait pas qu'enfin sa revanche prît forme. Elle avait dû

espérer depuis toujours : voir mon père mourir, cet homme pour qui la daronne avait quitté le sien.

Ce n'était ni Casper ni Sadako. J'avais envie de ne la définir qu'en jouisseuse morbide.

En fin de compte, ce n'était probablement qu'une enfant triste qui, peut-être comme moi, avait un temps connu le bonheur d'une tribu unie et qui ne s'en était jamais remise.

Perdue dans les limbes de sa rancœur éternelle, elle allait errer sans but dans nos mémoires, déjà à moitié oubliée, pour mourir seule et sans famille, littéralement.

Son histoire me terrifiait. Elle n'était ni une blague ni un démon, c'était bien plus que cela. C'était l'incarnation du sacrifice, de l'abandon, du chagrin devenant haine.

Ma sœur était, et allait être, pour l'éternité, un ange déchu. Elle était la première. Elle avait été effacée.

Ni Casper ni Sadako, non.

Lilith.

Finalement, la part des déménageurs était dans le camion. Pas un carton de plus, un contrat était un contrat. J'imaginai qu'on mesurait le professionnalisme à la froideur de son administration.

Bref, ils partirent. Il restait vraiment énormément de choses. Les bibliothèques, les commodes, le lit, les tables basses, les meubles hi-fi, encore des boîtes, les vêtements et toutes les petites merdasses qui subsistaient et dont on ne savait quoi faire, mais qui allaient finir en vrac dans le camion, comme à chaque transbahutage, partout sur cette foutue planète.

Sans perdre un instant, nous garnîmes le fourgon. Nous étions trois, plus ma mère qui portait ce qu'elle pouvait malgré tous nos avertissements pour sa santé. Ça carburait, pas le temps de dire ouf. Je jouais à Tetris dans la remorque. Je calais, je remplissais chaque zone vide. Ça allait rentrer, ça

devait rentrer ! Plus nous bourrions, plus l'espoir grandissait, on avait mis les meubles, les cartons et j'optimisais l'espace du mieux possible. Ça devait rentrer, bordel ! Mais plus je gagnais de la place en alignant d'une main de maître, plus il en arrivait au cul du camion. Je les fis ralentir la cadence. Le problème avec ce Tetris-là, c'était que les lignes ne disparaissaient pas lorsqu'on les avait constituées.

— Il en reste encore beaucoup ?

Tout en posant la question, je vis la mine déconfite de mon frère.

Je descendis du camion pour contrôler la situation.

Merde... Merde, merde, merde !

Oh que oui, il en restait. Éparpiller comme c'était, un petit peu dans chaque pièce, ça ne paraissait pas énorme... Mais en effet, il y en avait encore pas mal. Trop en tout cas, pour rentrer dans le bahut.

— Il va falloir qu'on y aille, nous.

Le Petit prépara son véhicule, installa un drap sur le siège et ils partirent. Ma mère avec sa trousse de voyage, ses cosmétiques, sa valisette de médicaments, du matériel dont j'ignorais totalement la finalité ainsi que celui des animaux, le chat, les deux chiennes et une infime partie de sa vie.

Il restait mon frère, moi, le camion et la dernière portion des affaires.

— Pire journée, *ever*.

— *Ever*, mec...

— Tout repose sur nous maintenant...

— On fait quoi ? On balance le reste ?

— On ne peut pas faire ça... Ce ne sont pas nos affaires... On a déjà beaucoup jeté.

— Putain, ça fait chier... C'est interminable, mec... J'en peux plus. Un mois que ça dure. Depuis l'annonce de la mort de papa, ça n'en finit pas. Je veux retrouver ma vie, j'en peux plus...

Mon frère commençait à craquer et je le comprenais. La perspective de devoir réaliser un voyage supplémentaire, alors qu'il nourrissait l'espoir de finaliser dès ce soir, était une pilule qui avait du mal à passer.

— Je vais avoir besoin de toi, je ne pourrai jamais le faire tout seul.

— Je sais... Fait chier, j'en peux plus.

Il laissa monter ses larmes qui vinrent chercher les miennes. C'était trop. Depuis deux semaines, il ménageait les émotions de ma mère tout en gérant ses propres angoisses, son stress et son chagrin. On avait enchaîné l'annonce du décès, l'enterrement, nos retrouvailles, les crises de nerfs, les peines, les regrets, les attentes interminables... Et on avait porté, et porté, et porté, pendant trois jours, non-stop. Et c'était loin d'être fini.

D'autant que nous avions une inquiétude latente.

Nous savions lui comme moi que les conditions de ce déménagement n'étaient pas propices à ce que ma maman le vécût bien. Entre le sentiment de précipitation alors que le deuil était seulement en train de commencer, le choix d'une ville qu'elle ne connaissait pas, le logement sélectionné dans l'urgence, les larmes, le choc du changement. Nous avions accumulé les deux événements les plus stressants de nos existences d'adultes coup sur coup. Un décès et un déménagement.

— Quelle idée d'être venu se terrer si loin.

— M'en parle pas...

Nous devons éviter les emmerdes supplémentaires, et préserver ma mère.

— On va devoir revenir.

— Ouais...

Il se calma. Moi aussi. Il avait une pression supplémentaire, parce qu'il espérait apaiser ma mère grâce à leur future promiscuité. Il avait peur du rejet. Il avait horreur de l'abandon. Il avait besoin d'être aimé. Je devais lui dire.

— Je t'aime brobro...

— Moi aussi, mec... Putain, heureusement que t'es là.

— Heureusement que t'es là, toi... J'aurais rien pu faire sans toi. On a toujours été que deux. Ça a toujours été toi et moi. Et nos moitiés maintenant. Tu te rends compte qu'on est marié ?

Il souriait. On n'avait jamais vraiment pris le temps de nous poser et de faire un peu le point.

— On avance. Mais regarde qui est là encore aujourd'hui. Toujours les mêmes. Toi et moi.

Il éteignit son énième cigarette de la journée.

— Allez ! On plie bagage. On comble ce qu'on peut combler et on décolle. On reviendra pour le reste.

Il s'était remotivé et avait parlé comme pour se convaincre lui-même.

Une heure plus tard, nous nous cassions, le camion plein, la maison close, les affaires restantes en lieu sûr...

Nous avions huit heures de route à effectuer.

Trois jours de suite.

Sur la route, évidemment, nous avons passé huit heures à discuter. Cet intermède « conduite » nous avait même fait du bien, et au moins, on n'avait rien à transporter pour la nuit. S'il était contrarié de devoir revenir pour un voyage de plus, il était tout de même content de rentrer chez lui ce soir, de voir sa femme, quand bien même ça allait être bref. Plus nous nous éloignions de Saint-Georges, plus les sujets devenaient légers. La distance était si grande que nous traversions toute la météo de la France de cette journée. Soleil, brouillard, pluie, arcs-en-ciel. Il ne manquait que la neige, mais nous avons eu la tempête, comme à chaque fois.

— C'est un truc de ouf ! À chaque putain de fois ! Mec, on voit rien à deux mètres !

— Ça va, au moins il ne fait pas nuit comme la première fois.

Il regarda sa montre.

— Il est déjà 17 h, ça ne devrait plus trop tarder.

— *Inch'Allah*, on sera sorti de la tempête avant !

— *Inch'Allah*, ouais...

— C'est sûr que ça me saoule de devoir revenir, mais je ne vais pas te laisser galérer tout seul.

— C'est gentil, surtout que, franchement, je ne crois pas pouvoir y arriver seul. Mais regarde, ce soir tu dors chez toi, demain on fait un dernier dodo dans cette maison hantée, et après, c'est *finito*.

— Ouais... Enfin terminé tout ce bordel !

Nous parvînmes finalement à sortir de la tempête avant la nuit, et celle-ci s'installa tranquillement sur notre chemin. Le téléphone de mon frère vibra. C'était sa femme.

— Les déménageurs vont arriver. Oh putain... Ils veulent décharger ce soir...

— Quoi ? Mais on avait dit demain matin !

— Bah je sais bien...

— Elle est dans l'appartement ?

— Elle y va, là.

— OK, bien. Maman et le Petit sont arrivés ?

— Je vais lui demander, attends.

Il tapota l'écran de son téléphone pendant un moment en attendant une réponse.

— Merde, ils font chier là... J'ai vraiment pas envie de décharger ce soir.

— Bah après, de toute façon, on n'y sera pas à temps, donc ils vont décharger à deux.

Son smartphone vibra plusieurs fois.

— Oh là ! Calmez-vous tous là.

Il scruta son écran. Sa femme en profitait pour lui donner des nouvelles du reste de la famille.

— OK, pour maman c'est bon. Ils sont arrivés à l'hôtel. Et... attends... Quoi ?

Il posa son téléphone sur l'oreille.

— Ouais, c'est moi. Ça va ? Oui, alors comment ça, vous êtes dans le noir ? Mais vous avez regardé les plombs ?

Il se tourna vers moi.

— Tu as bien fait démarrer le contrat EDF dans la semaine ?

Comment ça ? Tout était fait dans les temps, signé, tamponné ou que sais-je !

— Ils n'ont pas de courant ?

Si je ne tenais pas le volant, les bras m'en seraient tombés.

— Qu'on les appelle ? Il est quelle heure maintenant ? 19 h ! Bah c'est mort...

On n'allait pas devoir gérer de l'administratif en roulant, si ?

— Vas-y, je les appelle... Quoi ? Les déménageurs sont déjà là ? Non ! Oh merde...

Il raccrocha.

— Ils sont dans le noir, les déménageurs sont en train de porter le vaisselier à l'aveugle...

— Mais ! Ils sont hystériques, c'est pas possible, ils ne peuvent pas attendre dix minutes qu'on essaye de comprendre comment résoudre le problème ? Mais là, t'es en train de me dire que ta femme est toute seule dans un appartement, dans le noir, avec deux inconnus fous furieux ?

— Non, elle est avec sa sœur et une amie. Elles éclairent avec leurs téléphones.

Le plan stress à deux heures de notre arrivée, j'avouais volontiers que je ne l'avais pas prévu...

Il recherchait un numéro de détresse EDF. Par miracle, il en trouva un.

Évidemment, il fallut rappeler trois fois. Le premier nous ayant raccroché à la figure, et le second nous ayant transféré dans un service qui n'avait aucun rapport. À la troisième tentative, mon frère supplia de parler à un responsable, car il s'agissait d'une urgence. Il finit par tomber sur la bonne personne qui résolut l'affaire en deux coups de cuillère à pot. Elle retrouva le dossier par magie, reconnut une erreur de leur part et nous factura au passage quatre-vingt-dix euros en prétendant que nous allions être remboursés ensuite, ce que nous n'allions jamais vérifier. Enfin, elle nous livra une sorte de Konami Code¹ à effectuer sur le compteur. Haut, haut, bas, bas, gauche, droite, gauche, droite, B, A, Start, et abracadabra : l'électricité redémarra, la lumière fut.

— Vraiment *easy* de hacker l'EDF par contre...

— J'ai rien compris à cette séquence, mais je crois qu'on vient de résoudre un problème de ouf, le cul dans un camion.

— Et sans que la *mother* ne se doute de rien !

¹ *Konami Code* : un code de triche implémenté dans la plupart des jeux vidéo de l'éditeur japonais Konami et que l'on doit composer sur la manette de jeu pour débloquent des avantages, des niveaux ou des personnages supplémentaires ou des options cachées du jeu.

— Encore heureux... Tu imagines si elle arrive dans un appart, et pas de courant ?

— Mec... On en entendrait parler jusqu'à Noël prochain.

Rassurés, nous explosions de rire, comme si nous étions en pleine dépressurisation.

— C'est interminable ! On enchaîne galère sur galère... Des trucs improbables. A ce rythme-là, demain quoi ? L'un de nous finit en garde à vue pour je ne sais quelle tuile qu'on imagine même pas encore, genre on a le temps ?

Finalement, il nous fallut encore une heure pour arriver au nouveau logement de ma mère.

Nous pensions devoir aider les déménageurs, mais ils avaient déjà terminé et venaient de partir quand nous débarquâmes.

— On le décharge.

Mon frère était chaud.

— Quoi ? Ce soir ? Il est 20 h...

— Allez, go ! Comme ça, c'est plié. En plus, il y a les filles. Ça va aller vite.

Il avait probablement besoin de bouger un peu après huit heures assis sur le siège passager.

En revanche, de mon côté, c'était une tout autre histoire. Je commençais à sentir la quarantaine s'exprimer concernant ma capacité à encaisser.

— Wow... Ben... Pfff...

— Allez, gare-toi là.

Ma belle-sœur était là. Elle accueillit son mari, j'étais content de la revoir. Elle avait été présente tout au long de ces derniers jours. C'était elle qui était allée signer les papiers pour la concession de mon père. Elle soutenait son époux, elle avait organisé les démarches avec le nouveau bailleur, participé aux recherches d'appartement et, ce soir, elle avait géré l'emménagement dans le noir avec deux inconnus pressés. Et il y avait encore un camion plein à ras bord à vider.

Tout le monde était crevé finalement, je pouvais le voir, mais chacun s'y mit. Et nous voici, sur un trottoir montpelliérain, à décharger un putain de bahut, à 20 h, un lundi de novembre, après huit heures de route et après l'avoir rempli le matin même.

Un carton après l'autre. Une cour à traverser. Deux étages. De plus en plus fatigués. Nous cherchions à ne faire aucun bruit pour ne pas attirer les flics pour tapage nocturne ou quelconque restriction dont nous ignorions tout, ce

qui ne nous aurait pas surpris, tellement tout devenait interdit à cette époque.

Devant la quantité d'affaires, je me décourageais. Les forces commençaient à me manquer. Ce qui au matin me semblait finalement moins lourd que prévu me paraissait ce soir insurmontable. En plus, ce sentiment de fatalité ne me quittait pas : il fallait terminer, peu importe comment, car le lendemain je devais retourner à Saint-Georges, camion vide. Je ne voulais qu'une seule chose : aller dormir. Pourtant, je devais continuer à porter. Donc on soulevait, on se relayait, mais nous n'en pouvions plus.

Il nous fallut bien trois heures pour en finir.

L'œil de mon frère croisa le mien. Sans échanger une parole, nous nous donnions du courage. La perspective de remettre ça dès le lendemain nous pesait. Alors nous nous serrions les coudes. Sans un mot. Pas besoin. On pouvait encore se parler uniquement par le regard. Comme depuis toujours.

J'allais dormir sur le matelas du lit de mes parents, dans le nouvel appartement de ma mère.

Ça commençait à devenir une habitude chez moi, de me coucher le premier dans un nouveau logement.

Au Canada, en attendant mon futur mari.

De retour en France, en l'attendant encore.

Dans le Sud, sans lui.

Il me manquait.

Le bitume.

Le silence.

L'essence.

Les dépassements.

Les aires de repos.

Le temps qui passait.

La pluie.

Le soleil.

L'odeur de l'asphalte sur la route.

Celle du péttrichor et de l'urine autour des chiottes.

La fatigue.

L'usure.

Une forme de fatalisme.

De la peine.

Les phares.

L'aube.

Puis les kilomètres.

Huit heures.

Huit heures.

Notre fraternité.

Les regrets.

Le temps qui passait.

Le temps qui passait.

Huit heures.

Une vie.

Le temps qui passait.

Mais toujours là.

Certains, toujours là.

Encore plus de goudron.

Plus de gasoil.

Plus de pluie.

Encore de la vitesse.

Une autre accélération.

Le soleil.

L'éblouissement.

L'aveuglement.

Les silences.

Les remords.

Le temps qui passait trop vite.

Le temps qui passait trop lentement.

L'égarement.

La fatigue.

La fatigue.

Nous deux.

Quarante ans.

Encore.

Toujours.

Nos vies.

Quarante ans.

Huit heures.

Le temps qui était passé.

Si vite.

L'attente trop longue.

Nous fonçons vers notre fin, si doucement, si vite pourtant.

Sans un mot.

Sans cesser de parler.

Mais sans en parler.

La tête pleine.

Les yeux humides.

Les yeux qui se fermaient.

Lui et moi.

Huit heures.

Quarante ans.

Jusqu'à la mort.

Peut-être.

Un peu d'espoir.

Notre arrivée dans la résidence de la mort.

La maison de la pendue.

Enfin.

Roulant si vite.

Arrivant trop tard.

C'était la dernière nuit pour mon frère dans ces murs. Encore une fois, nous n'étions plus que tous les deux, comme c'était souvent arrivé par le passé. Comme quand nous grandissions, ensemble. Tous les deux.

Dans la pénombre nocturne, vidée de la plus grande partie de ses affaires, mais toujours pleine de souvenirs, la maison se révélait enfin. Démaquillée. À nue. Elle était angoissante. On pouvait ressentir sa rage, sa noirceur. Comme si les démons qui l'habitaient n'avaient plus nulle part où se cacher.

Nous faisons l'inventaire de ce qui restait à emporter.

Il y avait encore pas mal de choses, mais tout devait pouvoir tenir dans un camion, si on se contentait de ne laisser que ce qui allait me servir demain soir pour nettoyer, dormir et rentrer chez moi.

Nous étions déjà à la fin de ce mardi. Il allait nous falloir partir à l'aube pour nous permettre de décharger en arrivant. Puis, je devais reprendre la route à la première heure jeudi pour avoir assez de délais avant l'état des lieux de vendredi. Le temps commençait sérieusement à nous manquer. Nous devions donc l'économiser au maximum et cesser d'y penser.

Nous rassemblâmes alors tout ce qui traînait dans le salon.

Nous fîmes le dernier tri de ce qui restait à jeter et que nous allions foutre dans une poubelle sur une aire de repos lors du voyage retour. Pas une minute pour repasser à la déchetterie, il allait falloir balancer en route.

Les pauses se multipliaient, nous étions à bout. Alors que je déposais un énième bordel dans le salon, mon frère arriva mi-hilare, mi-inquiet.

— Putain, regarde cette maison... C'est vraiment l'angoisse !

Il me tendit son téléphone et me présenta une paire de photos qu'il venait de prendre.

Sur la première, un poupon dans son berceau, perdu dans l'entrée sale et vide de la résidence et éclairé par la sombre lumière jaune de l'applique.

Sur la deuxième, un escabeau au milieu d'une chambre dont la lueur fébrile provenait du couloir. Le sol était taché de tous nos allers-retours et les murs imbibés de moisissures à cause d'une infiltration d'eau.

— Mec, on est à *Silent Hill* ² !

Je commençai à rire, sûrement un peu nerveusement et par fatigue.

— Le poupon...

— J'avoue, c'est l'angoisse de fou, ce mec.

— Non, mais moi je le fous dehors, hein, hors de question qu'il dorme avec nous dans la maison cette nuit !

Je décidai d'en rajouter une couche.

— Cette nuit, tu vas te lever pour aller pisser, sauf que dans l'entrée, il va être là, debout, sans bouger à attendre que tu bouges. Tu seras figé, et là, il dira « maman ! » suivi d'un grand silence. Immobile.

² Silent Hill : au départ, un jeu vidéo d'horreur conçu et publié par l'entreprise Konami. Depuis, il y a eu plusieurs suites et il a été adapté plusieurs fois au cinéma et en bande dessinée. Il s'agit d'une ville lugubre où se déroule toute sorte de phénomènes morbides.

— Ouuh putain, le stress, mec, je cours, je lui tire mon meilleur penalty !

— Tu lui shootes la tête et quand tu iras te recoucher, tada ! Il sera dans ton lit !

Il pouffa de rire, lui aussi exténué.

On enferma le poupon dans une pièce et nous partîmes nous allonger, pas franchement rassurés malgré nos chromosomes Y qui n'étaient d'aucun réel secours face à la peur et à la fatigue. Nous sombrâmes.

Voyage final. Du moins pour mon frère. Ultime camion plein à vider. Ça, c'était clair pour tout le monde.

Nous le remplissions à toute vitesse. Je ne parvenais plus à porter quoi que ce soit. Mon frangin non plus, mais il puisait dans ses dernières réserves pour terminer le boulot. Il voulait en finir, et ça lui donnait un coup de fouet.

Alors qu'il ramenait à lui tout seul les lourds appareils à emmener avec nous, je lui fis remarquer.

— Putain, t'es chaud, toi, j'en peux plus, moi...

— Ah ouais, nan, mais faut en finir là.

Il posa le matériel et repartit immédiatement chercher le reste.

En moins de temps qu'il fallut pour le dire, le camion était plein. Nous avions même permis à ce qui devait être jeté d'être accessible depuis le cul du camion.

Finalement, nous fîmes une tentative à la recyclerie. Et le fourgon fut accepté ! Les affaires furent balancées en trente secondes. Nous étions désormais sur la route, pendant encore huit heures. La maison était sale, mais vide. Il ne restait que le matériel de nettoyage, un matelas et quelques déchets que nous avions oubliés en partant.

Malgré le caractère répétitif des situations, nous étions surtout trop fatigués, et tristes, pour nous en plaindre.

Nous arrivâmes en pleine nuit et nous déchargeâmes le camion avec ma belle-sœur. Ma mère avait investi les lieux. Je voyais qu'elle allait avoir du mal à s'y plaire. Je ne m'attendais pas à autre chose étant donné les circonstances de ce déracinement.

Je lui fis un bisou sur le front, comme pour lui dire « rassure-toi, on va améliorer les choses... C'est juste pour t'avoir d'abord auprès de nous ».

Elle ne répondit pas, mais elle avait compris. Elle eut simplement ce léger rictus avec sa bouche, alors qu'elle se rongea un ongle comme une petite fille.

Ça voulait dire « merci, mais c'est dur ».

Je devais déjà partir. La nuit allait être courte. Je devais décarrer tôt le lendemain, pour gagner du temps et nettoyer, réparer toute la maison avant l'état de lieux.

Même si c'était provisoire, même si nous le savions, même si ce n'était pas notre souhait, ce doux au revoir ressemblait à un abandon. Je ne voulais pas la laisser seule dans ce grand bordel, sans aucun repère, avec juste la moitié de ses affaires qu'elle possédait encore il y a une semaine.

« J'espère qu'on n'a pas fait une connerie... » Je repensais à tout ça en sombrant sur le lit que mon frère et sa femme m'avaient mis à disposition.

Mais l'autre alternative qui consistait à la laisser là-bas, toute seule, me paraissait toujours inconcevable.

Il n'y avait pas de bonne solution.

Nous avions pris la moins pire.

Peut-être.

J'espérais.

Soudain, alors que mon esprit commençait à vagabonder dans les nébuleuses du sommeil, l'image de mon père envahit mes rêves.

Dans la famille, nous en avons vécu des aventures, mais celle-ci était différente.

Alors que je m'endormais, une impression me saisit et ne me quitta pas. Comme un grand vide, comme si quelque chose clochait.

Dans celle-là, il manquait quelqu'un.

2017

Pendant des années donc, j'avais découvert et vécu mon homosexualité comme si j'en avais honte. Il m'avait été difficile de faire mon coming out pendant de longues années. En réalité, je n'en avais jamais parlé au travail avant d'avoir passé la trentaine.

Avec le recul et le chemin parcouru, je peux le dire, c'était par gêne.

L'humiliation d'avoir un fonctionnement en décalage. Celle de la déception que cela risquait de causer. Peur de devoir en payer le prix. Honte d'avoir préféré décevoir mon père. Mon héros. Tout ça pour la bite.

Je disais cela pour provoquer. En réalité, bien entendu qu'il y avait une attirance charnelle, mais mon quotidien avait été loin de la vie débridée que l'on pouvait s'imaginer des homosexuels. Je ne fréquentais pas les lieux de drague, ça me terrifiait. J'avais énormément peur du sida en plus. Je ne me rendais jamais en boîte de nuit gay. Dans les années 1990 et 2000, pourtant, c'était l'endroit à la mode, les pédérastes régnaient sur toutes les soirées. À l'époque, pas d'application Grindr. On se parlait un peu sur certains sites Internet. Pas de géolocalisation. Ça flirtait déjà pas mal, mais ça allait rarement plus loin, souvent bloqué par la logistique. Discuter avec un mec pour se rendre compte qu'ensuite il fallait prévoir une heure de RER pour se rencontrer, ça pouvait vous faire passer l'envie de fricoter.

Alors, évidemment, il y avait bien quelques rendez-vous. Et j'avais bien essayé un sauna ou deux. Mais je n'en étais pas friand. Moi, ce que je voulais, c'était un copain, un pote. Quelqu'un avec qui j'allais me marrer. Quelqu'un qui avait la tête sur les épaules, un peu coquin bien sûr... Non, très salace même. Évidemment, il y avait un peu de porno, j'étais quand même un jeune homme en pleine forme.

Mais voilà. C'était tout ce que je désirais. Juste un garçon cool. Sur qui je pouvais compter et qui pouvait se reposer sur moi. En fait, je voulais une relation hétéronormée. J'avais bien quelques théories, le couple gay devait encore s'imaginer à l'époque. Le mariage homosexuel n'existait pas. Nous en étions loin. Donc je me disais qu'étant des hommes, il allait peut-être

être nécessaire de garder en tête que la fidélité risquait de tout foutre en l'air. Et ça aurait été dommage.

Je réfléchissais trop, je n'avais même pas trouvé le bonhomme.

Il y eut quelques histoires aussi. Un peu plus que des rencontres. Mais rien de probant en fin de compte. Comme pour tous les couples, il y avait des difficultés.

Finalement, je pus véritablement commencer à expérimenter après avoir enfin quitté le domicile parental.

Ça m'avait beaucoup aidé, c'était normal. Je n'avais plus besoin de me cacher en permanence. Ma honte s'évapora. Je n'avais plus à croiser son regard.

Partir de chez eux m'avait ôté le bizarre réconfort de m'allonger pendant des heures sur mon lit à fixer le plafond, et c'était une bonne chose. Les images morbides qui surgissaient dans mon esprit avaient fini par se dissiper. En fin de compte, m'installer seul avait fait disparaître ma dépression. La dépression, je ne m'étais même pas rendu compte que c'était ce que je traversais.

Dieu que cette période avait été dure !

Nous étions des êtres résilients. L'espoir m'avait permis de passer outre. La promesse d'une vie qui commençait. Le désir de partir. Et le faire m'avait libéré.

Pour autant, je n'avais pas sombré dans les excès. J'aurais pu. Mais non. Toujours cette honte. Ce besoin d'être un homme, un vrai, responsable, et celui de tomber sur un mec qui allait partager cette éducation. C'était un peu absurde, peut-être même complètement idiot. Mais c'était comme ça que j'avais été élevé. Et je l'avais accepté. Intégré. C'était qui j'étais. Et j'étais très à l'aise avec ça.

Et finalement, d'errances du cœur en coups d'un soir, j'avais trouvé le bon. Il était là, à dix minutes de chez moi, et je le savais. C'était le colocataire d'une amie, mais pris par le travail et une rupture difficile, j'avais snobé les invitations pendant presque une année entière. Puis je répondis un jour. Depuis, nous ne nous étions jamais quittés. Je l'avais hébergé lors d'une

galère de boulot qui l'avait mené à devoir mettre fin à sa cohabitation. Puis nous étions partis ensemble au Canada. Et revenus main dans la main. Et on s'aimait. Et c'était bien. C'était mon homme, mon ami, mon pote. Il était drôle. Il était volontaire, sérieux parfois, quand il fallait. Il avait des défauts, comme tout le monde. Mais c'était bien. Ça équilibrait les choses, et ils n'étaient rien dont je ne saurais m'accommoder.

Alors, par la force des choses, une année après l'autre, on s'approchait d'une décennie ensemble.

Entre-temps, le mariage nous avait été autorisé. Nous n'avions plus à nous cacher. Il me fit sa demande, entre nous, chez nous, au Canada. Pas encore habitués à nous donner en spectacle en pleine rue. J'avais dit « oui » tout de suite, on était pareil. On se comprenait. Je l'aimais tellement.

Alors, nous y étions. De retour en France, elle allait avoir lieu cette union.

— On fait ça comment... On invite tout le monde ? On ne se marie qu'une fois au fond...

— Tout le monde ? Ça va faire du peuple...

— Faisons la liste pour voir. De mon côté, il y aurait qui ? Mes parents, mon frère, sa copine, mes potes de fac, ceux du lycée, certains collègues...

— Tes collègues ? Mais tu n'as pas fait ton coming out au taf.

Mon futur époux me connaissait bien, c'était bien pour ça que j'allais lui passer la bague au doigt.

— Ben, ça sera l'occasion de le faire, non ?

Il explosa de rire.

— Tu es invité à mon mariage, P.S. je suis pédé.

— Ouais... C'est peut-être un peu brutal. Je vais devoir leur dire avant de les inviter.

— T'as aucune idée de comment faire, hein ?

— J'ai aucune idée de comment faire, c'est vrai. Mais restons-en sur le mariage, je voudrais voir de façon exhaustive combien de personnes ça

ferait. Pour toi, ça ferait combien ?

— Laisse-moi compter...

Ça aurait fait en tout et pour tout quatre-vingt-dix personnes. En comptant les conjoints, les cousins, les cousines, les amis. Quatre-vingt-dix.

— Ça ferait un sacré beau mariage...

— Mais comment on fait ça, un mariage ? J'ai aucune idée de ce qu'il faut faire.

Mon compagnon était en terres inconnues et personnellement, j'errais en eaux troubles également.

— Il va nous falloir de l'aide.

— Tu sais qui peut nous aider ?

Wedding planner. Perdus comme pas possible, nous avons contacté une jeune femme pour nous aider à organiser le mariage.

Elle nous avait reçus à son domicile, un superbe appartement orléanais totalement bourgeois. Elle avait été à la fois aussi agréable qu'inutile. Toutes les idées devaient venir de nous.

Elle ne faisait aucune proposition. Nous étions deux prolos qui découvriions un univers qui nous échappait complètement et dans lequel nous ne nous étions jamais beaucoup projetés, puisque ça nous était encore interdit à peine quelques années auparavant. Fallait-il forcément jeter une jarretière ? Mais du coup, là, comment allait-on faire ? On allait balancer un jockstrap par-dessus les têtes ? Le vin d'honneur, c'était avant ou après la cérémonie ? La chenille, c'était obligatoire ou on pouvait s'en passer ?

Nous avions bien une idée des bagues, du « oui, je le veux », mais passé ça, c'était le flou total.

Ce qui était moins brumeux en revanche, c'était le prix qu'elle nous annonça, autant pour le coût du mariage en soi que pour son œuvre à elle.

Durant le trajet du retour, nous débriefions dans la voiture. Mon mec ne décolérait pas.

— Dix mille balles pour qu'on lui donne toutes les idées, c'est un peu du foutage de gueule, non ?

— Quatre-vingt-dix personnes, en même temps, c'est la fourchette haute, il faudrait refaire un point sur ce qu'on veut vraiment et sur le nombre crédible de participants qui viendraient effectivement.

— Bref... Je t'aime, mais je ne voudrais pas que ça nous foute dans la merde non plus ce mariage.

Il avait raison. Moi non plus.

— Laissons reposer. Nous verrons plus tard. Viens, allons prendre un café.

Assis à la table de la cuisine, je tirais avec constance sur ma cigarette électronique fraîchement acquise.

Mon futur époux, qui voyait bien que je ruminais depuis un moment, vint s'installer en face de moi.

Je relevai les yeux vers lui. Il prit ma main dans les siennes. Et sans un mot m'invita à parler. Ce que je fis.

— Je vais réduire le nombre de personnes au strict minimum.

— Tu n'es pas obligé.

— Non, mais déjà, ça va nous réduire les coûts. Et nous simplifier les choses.

— Juste la famille alors ?

— Non, tu fais comme tu veux, mais même pour la famille, je ne vais pas inviter plus que mes parents et mon frère avec sa copine.

— Je vais faire pareil. C'est juste toi et moi...

Nous terminâmes la phrase ensemble : « Contre le reste du monde. » C'était notre leitmotiv. Il avait réussi à me faire sourire.

Le fait était que je ne pouvais pas convier plus de membres de ma famille. J'aurais aimé y voir mes cousins et mes grands-parents. J'aurais peut-être

dû leur envoyer un carton. Mais si je l'invitais, lui, je ne pouvais pas. C'était si important pour lui de rester caché, et de leur taire mon homosexualité. Si je lui faisais ça, il m'en aurait voulu pour le restant de sa vie. Il faisait chier. Vraiment. Mais j'espérais sa venue. Pas pour lui imposer, mais parce que je souhaitais lui montrer que ce n'était pas si grave et que, finalement, je pouvais avoir aussi une famille normale, même si c'était avec un homme. Peut-être que ça aurait pu apaiser nos relations. Ça pouvait sembler absurde, mais je misais un peu sur ça. Alors si le prix à payer était de limiter le nombre de proches au minimum, pour lui, pourquoi pas. Je m'en foutais. Ce qui comptait, c'était mon futur époux et moi, et si en plus je pouvais récupérer mon père, c'était tout bon.

Mon mari avait peu de doutes sur sa famille, même si ses deux sœurs s'étaient querellées. Il pensait tout de même que tout le monde allait venir. Moi, j'avais des inquiétudes sur la mienne.

Le mariage allait bientôt commencer. Mes parents avaient finalement réussi à en arriver là. Ça leur avait pris presque trente ans. Vingt-six exactement.

Le soleil était de la partie, nous étions en plein été. Les costumes étaient propres, bien taillés, il allait y avoir leurs géniteurs respectifs et leurs enfants, y compris ceux qu'ils accueilleraient. Ça allait être un petit comité, mais il allait y avoir tout le monde. Personne n'en avait jamais douté. Et si ça pouvait me sembler curieux de marier mes parents à l'âge où ça aurait dû être à moi de le faire, de toute façon, à cette période, il m'était interdit d'épouser de plein droit un homme, sinon par un pacte d'union au rabais. Alors, autant profiter de cet instant. En réalité, il n'y avait aucune jalousie. J'étais heureux d'assister enfin à la concrétisation de leur alliance et peut-être un peu bêtement, ça me faisait plaisir, au bout du compte, de porter enfin le même nom tous les deux, ma mère et moi. La puissance du patriarcat se manifestait dans ce genre de pratique qui nous paraissait certes étrange, voire injuste, mais accepté en tant que norme. Je ne m'étais pas penché sur la question plus que ça. Pourtant, la réalité était là : on baladait nos femmes d'une identité à une autre.

Clic-clac.

Mon frère, qui avait développé un attrait pour l'image et la photographie, avait apporté son objectif de compétition pour immortaliser ce moment important. Il rayonnait, fier d'être là, heureux de cette journée. Mon frangin était aux anges et c'était communicatif. Il voyait la famille se rassembler et, pour lui, c'était essentiel. Il avait beaucoup souffert de mon départ et de celui de mon père pour le travail. La dislocation lui avait fait beaucoup de peine. Alors un événement comme celui-ci, où tout le monde était réuni, justement pour célébrer un lien qui se cimentait, ça le ressourçait. Nous devons admettre que les photos prises par son appareil étaient d'une incroyable qualité professionnelle. Il était difficile de dire si la nature des images découlait plus de l'équipement que de la personne qui s'en servait, mais il aurait été honnête de reconnaître que cela devait à coup sûr venir un peu des deux. Il fallait en effet bien savoir comment paramétrer la machine

avant d'appuyer sur le déclic, vu le nombre de boutons qu'on pouvait y trouver.

Ça allait être un mariage civil, sans religion. Nous nous retrouvions donc devant la mairie du village où nous passions toutes nos vacances depuis l'enfance. C'était devenu l'endroit où ils avaient décidé d'habiter avant de brusquement finir sur la côte ouest. Ce n'était pas le bourg du siècle, mais il nous était cher, sans doute uniquement en raison des souvenirs qu'on s'y était forgés depuis toutes ces années.

Nous étions tous là, mon *brother*, mes frères et sœurs de cœur et mes grands-parents. Nous attendions sous la lumière heureuse de cette météo radieuse.

Et les voilà qui apparurent, ma mère dans sa robe magnifique, pas blanche, pas de mariage, mais classe, digne et un peu festive tout de même. Dans ma mémoire, elle était non moins rayonnante que le soleil. Et mon père, jovial, content, fier. Il espérait ce moment depuis si longtemps. Lui aussi, classe, digne. Ils étaient beaux. Il n'était pas encore souffrant. Tout était parfait ou presque.

Ce qui était terrible avec les maladies qui vous faisaient trépasser, c'était qu'une fois que vous étiez partis, on ne se souvenait plus de vous qu'à travers cette maladie. On pouvait évoquer toute sorte d'anecdotes survenues avant cette période, la maladie revenait systématiquement hanter nos mémoires, comme une malédiction qui devait souligner toujours comment il avait fini. On avait beau passer la majeure partie de notre présence sur terre dans la santé et la joie, on allait parler à jamais de comment nous avions terminé, et ça allait devenir presque tout ce que nous étions. On célébrait toute notre vie la date de notre anniversaire et pour l'éternité les gens allaient en commémorer une autre.

Devant la mairie, rien de tout ça, juste le plaisir d'être là. Juste l'impression que c'était cette date-là qui allait être importante. Celle de leur union qu'il allait falloir célébrer désormais.

Ils montaient les marches de la mairie, nous les suivions, les commentaires étaient unanimes sur la beauté de mes parents. Clic-clac à nouveau.

Juste nous.

Juste le soleil.

Juste eux deux.

Juste la joie.

2017

Dans la froideur de l'hiver, sous un ciel glacial et obscurci, nous montions les marches de la mairie grandiose de la commune où nous habitions à ce moment-là. Le bourgmestre de droite avait mieux à faire que de nous unir, deux hommes, alors il avait fait appel à son adjointe pour se salir les mains à sa place. Qu'importait le climat, qu'importait la politique, nous montions les marches.

Même si nous avions attendu d'être plus installés entre sa demande et notre présence en bas de ces escaliers, nous avions tout organisé en urgence. Nous avions pris tout de même le temps de bien choisir nos bagues, nous avions bien sûr planifié la journée, mais les tenues, par exemple, avaient été achetées au dernier moment. Ça n'était pas une priorité pour nous jusque-là, jusqu'à ce que nous réalisions, la veille du mariage, l'importance de ce détail capital. Nous avions eu envie de faire ça bien. Il était magnifique dans son costume. Peu habitué à porter ce genre de déguisement, je découvrais mon futur époux sous un autre angle. Dieu que je le trouvais beau. Dans mon cas, c'était un peu différent. Nœud papillon réussissant l'exploit d'être à la fois trop guindé et cheap – surprenant mélange –, coupe de cheveux foirée, rien n'allait. Au moins, j'étais présentable pour un mariage ; le mien en l'occurrence.

Mais qu'importait, nous montions les marches.

Mes parents étaient là. Ma mère n'avait pas hésité une seconde, elle allait être des nôtres, mais mon père avait failli ne pas nous rejoindre. Peu de temps avant la date, il avait minaudé, expliquant juste « peut-être ne pas venir ». J'avais été bien entendu en colère, mais très clair : s'il n'assistait pas à la cérémonie, libre à lui, mais ça aurait été terminé, fin de l'histoire. En réalité, sa simple réticence avait déjà scellé la fin prochaine de notre relation. Il avait cédé au dernier moment. Il allait être là. Et j'allais me marier, même sans sa bénédiction.

Qu'importait. Nous montions les marches.

Mon frère, évidemment, était parmi nous, avec sa future femme. Lui et son appareil photo légendaire. Comme toujours dans ces instants-là, heureux,

dans son élément, un nouveau rapprochement, à nouveau réunis. Son cocon au complet. C'était son Graal face à ses démons.

Clic-clac derechef. Je l'adorais. Il allait immortaliser pour toujours ce nœud papillon dégueulasse et cette coupe de cheveux improbable, mais ça allait quand même être la joie.

Qu'importait.

La grande sœur de mon futur mari était de la fête elle aussi. C'était la seule de sa famille. Contre toute attente, le conflit qui l'opposait à leur petite frangine s'était cristallisé au point que ses propres parents ne vinrent pas. Ça l'avait beaucoup affecté. Il allait leur en vouloir pendant longtemps. Rompant le dialogue et les liens pendant des années. Et cette question toujours au-dessus de nous : était-ce parce que nous étions deux hommes que notre union avait moins d'importance à leurs yeux à tous ? Je n'avais pas du tout anticipé leur absence. Ils avaient l'air d'avoir totalement bien accepté son homosexualité. Peut-être que leurs raisons étaient tout autres, mais pour lui, comme pour moi d'ailleurs, c'était évidemment un jour déterminant dans nos vies. Il aurait aimé avoir ses parents à ses côtés.

Qu'importait, nous arrivions au sommet des marches.

Quelques amis, le comité allait être restreint.

On avait l'essentiel : lui et moi. Envers et contre tous. Contre le maire, contre nos proches, contre le temps, contre les usages. Je tremblais, j'étais très stressé. La cérémonie commença, nous échangeâmes les bagues, puis il fallut échanger nos vœux. Je n'avais rien préparé, je ne savais pas que nous allions y passer. Enfin, j'avais oublié. Il débuta et fit les choses bien. Il me promit qu'il allait toujours être là pour moi, comme il me le disait déjà depuis des années. Et qu'il m'aimait. Et que ce jour en était la preuve. Je voulais lui dire combien je l'aimais aussi, combien je ne pouvais rien être sans lui, qu'il avait été un socle pour moi, qu'il m'apportait sérénité et joie, qu'il était mon ami, mon mari, mon confident, mon amant, mon pote et mon complice. Je voulais lui dire que j'allais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour le rendre heureux et le combler, que j'allais toujours être là lors des coups durs. Je voulais lui dire qu'il était tout et que nous allions être, jusqu'au bout, lui et moi contre le reste du monde. Je n'ignorais pas

qu'il savait déjà tout ça. En réalité, j'avais trop à lui promettre, beaucoup trop, et toutes les idées se mélangeaient dans mon crâne, toutes en même temps, toutes les synapses ouvertes à la fois, un court-circuit eut alors lieu. Je devais synthétiser, résumer. Je paniquais, je transpirais à l'idée de ne pas être à la hauteur. Mais tout ça, au fond, je lui avais déjà dit. Oui, il le savait.

— Toi-même, tu sais.

C'était tout ce que je pouvais dire. Les larmes me vinrent. On s'embrassa.

Qu'importait que les mots m'aient manqué, nous étions mariés maintenant.

L'adjointe prononça la sanction, nous signâmes de notre sang avec fierté. J'étais heureux. Lui aussi. En parcourant la salle, je vis mon père, les yeux humides. Étaient-elles de joie ou de douleur ? Avait-il enfin entendu que tout cela pouvait être normal ? Ou ne voulait-il pas venir, au départ, justement pour ne pas être témoin de tout ça ? J'avais renoncé à inviter toute la famille pour lui, mais l'avait-il seulement compris ?

Qu'importait.

Je l'aimais. On n'avait pas pu sauver mon lien avec mon vieux, comme j'aurais pu l'espérer. Et alors ? Il neigeait, et donc quoi ? C'était lui. Lui et moi contre le reste du monde. Et ça me laissait sans voix.

2002

Le soleil commençait à percer à travers les interstices des volets électriques que je ne fermais pas complètement, justement pour leur permettre d'annoncer l'aube.

C'était une nouvelle journée ordinaire dans ma vie d'étudiant.

Nous étions samedi.

Je restai un instant dans ma chambre, il m'était trop difficile de devoir me confronter dès mon réveil, d'autant que je n'étais pas quelqu'un du matin. À travers le long couloir de l'appartement, j'entendais que tout le monde était déjà levé depuis un moment. Au bout d'un certain temps, j'enfilai un t-shirt et ouvris la porte après avoir pris une grande inspiration.

La veille, nous nous étions disputés. Je ne saurais pas donner la raison. Un autre prétexte, une nouvelle réflexion, une remarque sur le fait que j'avais eu probablement l'audace de sortir. Que pouvait-il bien imaginer ?

J'espérais tout de même que l'ambiance se serait améliorée. J'aurais aimé faire une pause, au moins aujourd'hui.

En entrant dans la cuisine, je fus d'abord ébloui par la lumière, puis mes pupilles s'adaptèrent pour me permettre de réaliser que mon père était là.

Je le saluai, par politesse, mais aussi pour prendre la température. Il répondit simplement :

— Salut.

Il ne se détourna pas de ce qu'il était en train de faire. Je me dirigeai alors vers le nécessaire pour préparer mon petit déjeuner.

Le ton était neutre, pas sympathique, mais pas de silence. Peut-être qu'on allait avoir cette pause finalement. Nous allions voir.

Il quitta la pièce, je mangeai seul. Ma mère était dans la salle de bains en train de s'apprêter et mon frère dans sa chambre, sûrement devant sa PlayStation.

Les deux enfants que nous accueillions étaient déjà partis pour le week-end chez leurs parents.

J'avalai mes biscottes, profitant du soleil qui illuminait un peu ma vie.

Une fois terminé, je quittai la table, nettoyai ma vaisselle et rangeai un petit peu.

Je retournai dans ma chambre et fermai la porte.

J'expirai.

Je m'allongeai sur le lit en regardant le plafond.

Qu'allais-je faire de ma journée ? Hors de question de réviser mes cours, pas encore, pas comme tout le temps, pas maintenant.

Peut-être que j'allais m'y rendre directement. J'avais économisé justement pour ça. J'avais donné des leçons à des collégiens pour ça. Et puis merde, j'allais y aller. Après tout. Je n'avais rien à faire et on ne semblait pas avoir très envie de me parler.

Je m'habillai, puis j'enfilai mes chaussures.

— Je sors !

Pas de réponse. Chacun prétendait vaquer à ses occupations. J'ouvris la porte et m'en allai.

Je pris le bus, il n'y avait que quelques arrêts. Je descendis et pénétrai à l'intérieur du centre commercial de la banlieue où j'habitais et que je connaissais par cœur.

Le vendeur de la grande surface me rendit mon article sans aucune émotion et m'annonça le montant. Je payai et sortis, désormais heureux propriétaire d'une Game Boy Advance, première du nom, avec un jeu. Ce n'était pas grand-chose au fond, même si ça coûtait une fortune. Mais ça me faisait plaisir.

Le soleil, vraiment... il faisait du bien. Sa chaleur sur ma peau me réchauffait un peu le cœur. Quel temps magnifique !

Que faire maintenant ? Rentrer ? Non, pas déjà. Pas envie de les affronter tout de suite. Pas besoin d'être jugé, de risquer des remarques. J'avais de toute façon quelque chose à faire que je repoussais depuis un moment.

Je décidai de marcher. Il faisait si beau que le bitume encore humide des averses de la nuit étincelait. « Des guirlandes de lumière à cette date... », pensai-je. C'était sympa. Ça tombait bien.

J'arrivai à destination. Je devais entrer dans cette petite maison qui ne payait pas de mine, mais j'hésitais. Était-ce vraiment la bonne heure pour cela ?

Je marchais devant, repassais, m'arrêtais un moment. J'allumai une cigarette. Dans mes mains, mon modeste achat que je crevais d'envie d'essayer, mais j'estimais un peu risqué de l'exhiber en plein cœur de la ville. Et en face de moi, soit un soulagement, soit de nouveaux problèmes. « Il n'y a pas foule dans les rues pour un samedi matin », me dis-je. Très peu de monde qui entraît et sortait de la maison également.

Finalement, j'éteignis ma cigarette et me décidai à pénétrer à l'intérieur. La dame de l'accueil me demanda mon ticket ou, au pire, mon numéro. Je lui tendis un papier, elle sourit et m'invita à patienter dans une petite salle à l'arrière. Je m'exécutai. Cette fois, j'y étais. Je serrais mon cabas de courses entre mes mains. Dans la pièce, deux autres personnes, des hommes aussi. Je commençais à m'inquiéter. Pour passer le temps, j'ouvrais légèrement mon sac pour essayer d'apercevoir quelques images du packaging et tenter de rêver un peu avant de pouvoir enfin allumer la console.

Un individu vêtu d'une blouse blanche déboula dans la salle et annonça mon numéro. Je me levai et le suivis.

Nous entrâmes dans un petit bureau. Il s'installa devant moi, pianota sur son ordinateur. J'attendais, mort d'inquiétude. Je ne parlais pas. Le silence. La lumière du soleil à travers la fenêtre. La console dans le sac. La sueur sur les tempes. Il prit enfin la parole.

— Vous n'avez rien, les résultats sont bons.

Les larmes montèrent, mais je ne pleurai pas. Mon souffle me trahissait, mais je ne sanglotais pas. Il me parla alors en des termes médicaux et me

posa quelques questions sur mes pratiques. Une drôle de façon d'évoquer l'amour, mais je savais à quoi m'en tenir en entrant ici. Avec le recul, j'étais un idiot d'avoir eu aussi peur et d'avoir autant traîné à venir récupérer les résultats. Clairement, je n'avais pris aucun risque. Oui, on avait un peu joué. D'accord, on avait été charnel. Et OK, ça avait été ma première fois avec un garçon. Mais j'étais si angoissé. Peur d'être sali. Peur d'être devenu l'abjection que j'étais supposé être. Peur que pédé allât forcément avec sida. Peur qu'ils aient eu raison. Qu'une goutte fût assez. Qu'une microcoupure invisible pût me transformer à jamais. Mais voilà, je pouvais être rassuré. Il ne suffisait pas de préférer les hommes pour en être définitivement souillé. Et ce n'était pas un moment tendre qui allait me rendre malade.

Je sortis du centre de dépistage anonyme et gratuit avec mon petit sac, soulagé, mais tremblant. Je m'allumai une nouvelle cigarette. La journée allait être bonne en fin de compte.

Un peu plus confiant sur la tournure que prenaient les événements, je m'étais convaincu de finalement rentrer chez moi... Enfin, chez eux. Bref, là où je dormais, pour résumer.

Une tronche de six mètres de long. Apparemment la tension n'était pas retombée pendant mon absence. Peut-être que ma virée matinale avait rajouté de l'huile sur le feu. Que pouvais-je bien faire durant ces absences ? Allais-je me faire salement enculer dans des bordels ou en pleine forêt ? Que pouvait-il bien imaginer ?

Je me dirigeai vers ma chambre. J'allais au moins pouvoir passer la journée sur ma nouvelle console en attendant ce soir.

Cela m'occupa tout l'après-midi. Personne ne vint frapper à ma porte. Je finis par m'inquiéter. C'était pourtant l'heure, or personne ne semblait être arrivé. Connaissant leur ponctualité légendaire, ce n'était pas normal. Je sortis alors de ma chambre et retrouvai mon père dans la cuisine. Il fumait, comme presque toute la journée, à l'entrée du balcon.

— Ils ne viennent finalement pas, papy et mamie ?

Il grommela quelque chose.

— Quoi ?

Il se retourna.

— Non ! J'ai annulé.

Puis il se remit à fumer en me tournant le dos.

Annulé ? Mais de quel droit ? Je les attendais ! Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi les décommander maintenant ? C'était prévu, je n'avais que ça de programmé, je n'avais rien d'autre, pas de fête entre amis, pas de petit copain, pas de... rien ! Je n'avais que ça. Et il avait annulé.

Je ne dis rien.

Je rebroussai chemin et retournai dans ma chambre.

Ma mère me demanda si je voulais manger. Je déclinai.

Finalement, je me déshabillai, m'enfonçai dans mes draps et je m'endormis avec ma nouvelle Game Boy. Sans célébration, sans gâteau, sans eux, mais avec des guirlandes de lumière dans la tête, un chouette cadeau que je me m'étais fait, et un peu plus de sérénité pour l'avenir. Ce n'était pas si mal en fin de compte.

C'était le jour de mes vingt ans.

Mon mari s'installa devant la télévision, repu, pendant que je finissais de débarrasser ma part de vaisselle sale. L'estomac plein, les papilles satisfaites, je venais de régaler mon monde de ma célèbre recette de tomates farcies qui ne manquaient jamais leur petit effet. Elles étaient à chaque fois un délice, beaucoup trop caloriques, mais bien trop succulentes pour leur en vouloir. Il les adorait, ça me rendait fier et heureux. Il alluma la console de jeu pour se détendre quelques minutes et digérer. Et alors qu'il s'aventura une fois de plus dans les dédales des enfers à la poursuite du dieu Hadès, il entendit son mari soupirer avec ironie, et peut-être avec un peu de colère.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je ne répondis pas tout de suite, alors il se tourna vers moi pour découvrir son homme les yeux rivés sur son smartphone, une assiette sale dans les mains, que je finis par déposer dans l'évier.

Il me voyait feindre mes émotions, mais le temps que je prenais pour expliquer la situation ne permettait aucun doute. La colère me montait, je n'allais pas pouvoir la contenir. J'allais, comme à chaque fois dans ces cas-là, perdre le contrôle, me mettre à hurler. Je la sentais grimper. Je voulais garder la maîtrise. C'était pour cela que je ne lui répondais pas. Il était hors de question de me laisser distraire. Néanmoins, elle était orgasmique cette colère. La refouler ne pouvait que la rendre encore plus agréable quand elle allait éclater. Je le savais. Je la connaissais. Pourtant, ce n'était pas ce que je recherchais à ce moment précis. Non, cette fois-ci, je souhaitais réellement la laisser s'envoler. J'en avais marre. Je l'avais trop ressentie, toujours à cause de lui. Je ne voulais plus perdre mes nerfs pour lui. J'avais assez payé le prix de son intolérance.

— C'est tes parents ?

Il comprenait tout. Après tant d'années à vivre ensemble, il était devenu inutile de chercher à cultiver une part de mystère. Il me lisait en un clignement de paupières. Oui, c'étaient mes parents. Pas tout à fait en réalité. C'était juste lui. Depuis la dernière fois où je les avais vus, il avait dû se passer trois ans.

2017

Le mariage ne s'était pas mal déroulé en soi. Depuis mon retour du Canada, j'avais essayé de me rapprocher de mes parents. Peut-être que ces quelques années passées à l'étranger avaient pu nous permettre de grandir tous et de tourner quelques pages. C'était en tout cas l'espoir que je nourrissais. J'étais prêt à leur pardonner beaucoup, parce que moi, j'avais avancé. Ce dont on ne se rendait pas bien compte lorsque l'on se lançait dans une aventure, c'était que ceux qu'on laissait derrière ne vivaient pas forcément la leur pendant ce temps-là. Souvent même, ils attendaient et le temps ne faisait que s'écouler. Parfois, rien n'arrivait. Et pendant qu'on affrontait des tempêtes, ils enfilaient juste un pull avant d'aller se coucher. J'étais content qu'ils soient venus à mon mariage. Je pensais que ça allait nous permettre de passer à autre chose, de leur montrer que nous avancions et que nous étions des adultes maintenant. Bien sûr, j'espérais que ça allait avoir de la valeur, et ça en avait, d'autant plus que je voyais mon conjoint souffrir du fait que les siens l'avaient finalement abandonné au dernier moment. Pour lui comme pour moi, ce mariage avait du sens. Nous avons besoin, lui comme moi, que ça en eût aussi pour eux.

J'étais certain que ça voulait dire quelque chose. Mais le fait que mon père avait rechigné à venir m'avait tout de même mis sur mes gardes. Je ne savais pas encore si c'était une ultime réaction d'une douleur qui disparaissait ou au contraire le témoin d'un mal profondément installé. Cependant, je souhaitais me raccrocher à l'idée que nous allions aller dans une bonne direction. Et j'avais de quoi y croire. Depuis maintenant deux ans, nous parlions d'un projet commun. J'avais entrepris des démarches pour me rapprocher d'eux. Fini la vie parisienne ou du centre de la France. Il était temps de se ressembler. Nous parlions de réduire la distance entre nous à deux heures de voiture. Le plan était qu'ils devaient nous rejoindre dans un futur plus ou moins lointain, mais qu'en attendant, en seulement deux heures de route, je pouvais venir les voir.

Ce jour-là, la sonnette retentit. Je laissai mes ustensiles de cuisine, m'essuyai les mains sur mon torchon rouge, qui était bon pour partir au

lavage, et je me dirigeai pour les accueillir.

La porte s'ouvrit avec le son habituel du système d'alarme que nous avions installé et les voilà qui apparurent devant chez nous, notre maison, à mon mari et moi. C'était leur première visite.

— Enfin, vous voici ! Alors, ça a bien roulé ? Entrez ! Bonjour papa.

— Bonjour mon grand.

— Bonjour maman.

— Coucou ! Oh là là ! C'est grand chez toi ! C'est marrant, on dirait le logement parisien où on était.

— Oui, maman, c'est normal, c'est le buffet, c'est le vôtre, tu te souviens ?

Elle se souvenait bien. Ça pouvait jouer en effet, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait dire. Pour elle, il y avait un style similaire. Je feignais de ne pas comprendre, mais je voyais exactement ce qu'elle entendait par là. Leurs déménagements successifs à la campagne avaient impliqué de racheter du mobilier et le style de son intérieur était désormais moins moderne que traditionnel. Elle avait abandonné les lignes épurées et blanches pour du bois aux enluminures un tantinet rococo. Elle avait quitté la ville pour la province, et son ameublement traduisait aussi cela.

— Ça me fait plaisir de vous voir. Vous devez aller prendre votre chambre d'hôtel à quelle heure ?

— On en vient, on l'a déjà récupérée.

Ma mère parlait. Mon père entraît. Il se taisait.

— Ah bon ? Mais vous êtes arrivés à quelle heure ?

— Tôt.

L'une des gamines entraît à son tour. Avec mes parents, deux petites filles. C'étaient des gosses de l'Aide Sociale à l'Enfance. Des mêmes malheureuses placées chez mes vieux dans une structure de famille d'accueil. Ma mère était assistante maternelle désormais, depuis des années maintenant. Lui, il détestait ça. Mais avec le temps, on finissait par se demander ce qu'il n'exécrait pas.

Je connaissais ces petites. Je les adorais et j'étais heureux de les voir. Quelque part, je comptais un peu sur elles pour mettre l'ambiance. C'était parce qu'elles étaient là que mes parents avaient pris un hôtel. Il n'y avait pas assez de couchages pour tout le monde chez moi et mon mari. En tout cas, pas dans des conditions suffisantes pour recevoir des rejetons de l'ASE selon les normes définies. S'il fallait des règles pour ces enfants, ce qui était évident en y repensant, on perdait tout de même beaucoup en spontanéité.

Je refermai la porte et les invitai à s'installer.

Quelque chose clochait.

— Est-ce que je vous sers à boire ?

— Ah oui, je prendrais bien une petite bière.

Oui, évidemment. Une bière, bien sûr.

Le temps passa un peu. Je ressentais leur gêne d'être dans un lieu qu'ils ne connaissaient pas.

En réalité, il y avait plusieurs gênes. La mienne de les recevoir pour la première fois. Celle de mon père d'être chez son pédé de fils. Celle de ma mère qui espérait ne pas être confrontée à un dérapage de mon paternel. Celle des petites qui aspiraient à ne pas se prendre une balle perdue pour s'être retrouvées au milieu d'un champ de tir dont elles ne savaient pas encore bien quels allaient être les camps.

Au final, je décidai de lancer officiellement l'apéro. Je sortis tout. C'était l'été, la nuit allait tomber tard, j'avais prévu un barbecue. Nous allions passer une bonne soirée. J'avais assez de chaises pour tous, disposé les petites tables de jardin ensemble pour en faire une assez grande, sorti les noix de cajou, les pistaches, le pâté en croûte... Mon mari avait été chercher des brochettes et des saucisses, je cuisinais les pommes de terre. À la bonne franquette, je voulais leur montrer quelle était la vie future que j'aspirais à leur proposer. J'espérais leur dire que maintenant, on allait prendre les apéros le dimanche ensemble, comme avant, quand ils faisaient de même avec mes grands-parents. Et que ça allait être chouette. Dans le fond, ils étaient venus en repérage pour voir la région dans le but de déménager pour se rapprocher. Je désirais croire que ça valait le coup d'être passé à travers

toutes ces années pour en arriver là. Je n'avais aucun doute sur le fait que la province allait leur plaire. Lyon était magnifique, et dans le Beaujolais, la campagne était riche et agréable. Tout ici était superbe, des paysages aux centres-villes. Même les gens étaient étonnamment sympathiques quand on savait leur parler. Alors, autant partir sur du positif.

— Alors vous avez visité déjà un peu ?

— Oui, on a cherché les pierres dorées.

Je souriais.

— Ah oui ! En plus, il a fait beau, ça rend encore mieux. Alors, ça vous a plu ?

— Oui. Bof.

Bof.

Comment ça, bof ?

— Bof ?

J'étais plus que surpris, je m'attendais à tout sauf à ça. À un moment, c'était quand même une région viticole, il n'allait pas me faire croire qu'au moins ça, ça ne lui parlait pas !

— C'est-à-dire bof ?

— Ben, bof, c'est juste des maisons en pierre jaune, quoi.

Ben oui, c'était tout le principe en effet... Tu t'attendais à quoi ? Des cascades de sable en mouvement perpétuel sur des imitations de la pyramide de Khéops ?

Agacé par ses réponses qui me semblaient autant déconnectées que laconiques, je décidai de faire prendre une autre tournure à la soirée.

— Bon, vous venez vous installer ?

Mon père se leva, me regarda me diriger vers la terrasse et prit un air faussement naïf qui m'énervait.

— Ah, on mange dehors ?

— Ben... Euh... Non, enfin, comme vous voulez, c'est juste que c'est un barbecue...

— Non, ben, t'emmerde pas, c'est bien dedans.

Il s'installa dans la salle à manger. Je n'avais même pas pu finir ma phrase, c'était plié. On allait dîner à l'intérieur. Bon. Ce n'était pas vraiment l'idée que je me faisais d'un barbecue, mais pourquoi pas. On allait faire cuire les brochettes et les saucisses, et les rentrer ensuite.

À 19 h, tout le monde était assis à table et attendait.

— Bon, tu peux te charger des saucisses ?

Mon mari accepta immédiatement. Lui aussi avait remarqué que la soirée ne se passait pas exactement comme je l'avais prévu.

Nous parlions peu. Surtout de tout sauf de nous. Les filles étaient calmes. Je tentais de les titiller un peu pour les faire réagir, mais elles me donnaient peu de répondant.

Finalement, nous avalâmes les brochettes en deux temps et trois mouvements, un morceau de camembert, pas de dessert, on n'avait plus faim, et puis bon, on n'allait pas trop tarder, on était crevé, merci mon grand, à bientôt.

La porte se referma. Il était 20 h 27.

Je verrouillai la serrure. Mon mari me regarda, consterné et inquiet pour moi.

Je me tournai vers lui, abasourdi. Le silence soulignait le malaise que nous venions de traverser.

— Je crois que je ne les reverrai plus.

Je ne le savais pas encore, mais c'était effectivement la dernière fois que je le voyais.

Un mois après leur passage, j'apprenais qu'ils allaient déménager à Saint-Georges, à huit cents kilomètres de chez moi, enterrant le plan que nous évoquions depuis tant d'années, mes espoirs et notre lien.

Sans se le dire. Sans se parler. Sans un mot. Alors nous allions faire plutôt cela. Plus une parole. Pendant deux ans. Je m'enfermai alors dans le mutisme. Je ne décolérais pas.

2020

Et soudain ; donc, trois ans plus tard, un message. Un texto haineux, homophobe, plein de reproches comme j'en avais déjà tant reçu plus jeune. Un mot culpabilisateur, m'accusant de vouloir faire mal à ma mère, de ne pas être là pour eux, de ne pas prendre de nouvelles depuis leur départ pour Saint-Georges.

J'explosais. Cette colère, je ne la contenais pas depuis cinq minutes, pas non plus depuis deux ans. Non, c'était une fureur que je refoulais depuis au moins mon adolescence. Depuis ce jour où il avait appris que j'aimais les hommes. Cette rage éclata enfin et, mon Dieu, ce qu'elle était jouissive ! Elle incluait l'intégralité des reproches que je pouvais lui faire. Sa putain d'intolérance m'avait pourri la vie. Elle avait détruit mes relations avec les autres membres de la famille, réduisant la liste des invités à mon mariage à peau de chagrin. Tout ça pour lui, pour lui plaire, pour le ménager. Tout ça pour chouiner en me disant qu'il hésitait encore à venir. Cette colère, elle intégrait son abandon, je lui en voulais. Terriblement. Il avait assassiné le petit garçon dont les yeux brillaient quand il le voyait sortir une perche de l'étang, il avait annihilé toute envie de rire, notre complicité. Il nous avait emmerdés, il avait viré facho alors que j'avais pensé grandir dans des valeurs de gauche. Il n'avait pas le droit de m'insulter. Ce n'était pas moi qui fuyais, ce n'était pas moi qui étais parti à l'autre bout du pays, ce n'était pas moi le méchant, bordel !

— Je le déteste ! Qu'il crève ! Qu'il s'étouffe avec son putain de cancer, qu'il se noie dans son whisky ! Que ses clopes lui brûlent le corps ! Je m'en fous, j'en ai marre. Je le déteste ! Je le déteste ! Il nous a pourri la vie, il nous emmerde ! Je l'emmerde, lui et ses messages de vieux connard réac de merde ! Qu'il crève !

Mon mari me prit dans ses bras. Me voir craquer de la sorte l'affectait.

— Calme-toi, bébé... Je suis là, moi. Et notre toutou aussi est là.

Son étreinte me réconfortait. Faute d'avoir celle de mon père, j'avais au moins celle de cet homme-là, mon mâle. C'était le plus important. Mais à cet instant, je n'y pensais pas. Tout ce qui comptait, c'était ma haine. Je ne voyais qu'une solution pour me calmer. Je lui adressai donc un message incendiaire. Je menaçai de lui rebâtir le portrait si je le croisais. J'étais méchant. J'étais blessant. J'espérais l'humilier, lui faire aussi mal que tout ce qu'il m'avait fait subir depuis tant d'années. Je voulais le faire se sentir inférieur, le détruire, lui fermer sa grande gueule. J'avais envie de lui faire comprendre qu'il ne me faisait plus peur, et ce, depuis des années. Je comptais lui montrer qui était l'homme ici. L'écraser.

Deux ans plus tard, à nouveau, un dernier message arriva, envoyé par ma mère, puisque je l'avais bloqué, lui. Il s'excusait. Il regrettait. Il voulait me parler et venir me voir.

Je n'y répondis jamais. Les ultimes mots qu'il reçut de ma part furent de haine. Il n'en obtint pas d'autres.

2022

Morceau : « Detroit »

Artiste : Disasterpiece

Album : « It Follows (Original Motion Picture Soundtrack) »

C'était ma dernière visite en ce lieu maudit. Je sortais du camion éreinté, cinquième voyage de huit heures en six jours, nous étions en fin d'après-midi. Pas assez dormi, le strict minimum, j'avais mis le réveil suffisamment tôt pour essayer de gagner du temps pour ce soir. Il restait tant à faire. Et cette fois-ci, j'étais seul. C'était à moi de fermer cette demeure où je ne voulais pas les voir s'installer. Contre mon gré, contre nos plans, soudainement, pour des raisons que j'avais encore du mal à m'expliquer, ils étaient partis s'enterrer dans cette lugubre résidence au bord d'une plage qu'ils ne visitaient pas. Ce qui ressemblait, de mon point de vue, à un coup de tête. Et tout ça pour n'y rien faire d'autre que mourir. À l'extérieur, je restais planté sous la légère pluie, face à la maison. Je la scrutais. Quelque chose clochait définitivement dans ce qui se trouvait devant moi et qui avait vu mon père trépasser. Les ombres inquiétantes que j'avais remarquées immédiatement en la découvrant, et d'où avait surgi ma mère étaient encore là. Pourtant, cette fois-ci, pas de phares de voiture, nous étions en plein jour. Mais il y avait toujours cette pluie. Toujours cette pluie. Comme s'il ne pouvait que flotter sur cette maison. Les volets sombres tranchaient avec la couleur claire, mais sale, des murs extérieurs. La végétation semblait se faufiler comme de la mauvaise herbe partout où on lui laissait le champ libre. Les arbustes étaient mal taillés, pourtant la pelouse tondue, elle, mais j'y voyais quand même une jungle citadine. La fragilité transpirait de toute part. Quelque chose était mort et je ne parle pas de mon père. Malfaisant. Cette maison était hantée.

J'approchai de la barrière et je franchis pour l'antépénultième fois le seuil du manoir de l'horreur, avant l'état des lieux demain en fin de matinée. Juste après avoir passé l'évacuation bouchée des sanitaires qui débordait à l'air libre, je passai la lourde en bois qui fermait difficilement, et me retrouvai écrasé par la pesanteur à l'intérieur. Même quasiment vide, cette

bicoque était étouffante. Couloir trop long et étroit, trop de pièces, des marches d'escalier là où il n'aurait pas dû y en avoir, sans oublier ces huisseries sombres ornant de toute leur masse les accès tout aussi sinistres de chacune des piaules de la maison. Le vent commençait à souffler et la porte d'entrée claqua derrière moi, ce qui me fit sursauter. Je la fermai. Soudain, le silence. Encore plus inquiétant. Un de ces silences qui vous révélait au contraire chaque son. J'avais tous les sens au garde-à-vous. Et cette solitude. Pas de radio, pas de frère, personne à qui parler. Juste mes émotions, cette maison et moi.

« Ne craque pas. Tu n'as pas le temps. »

J'essayais de me raisonner. J'entendais les gouttes de pluie s'écraser contre les volets et un léger frottement, sûrement une branche d'un arbre du jardin secoué par le vent sur un des murs du foyer.

Dans le salon, encore quelques cartons de matériel de ménage. Des balais, des serpillières, toute sorte de produits d'entretien à peine utilisés. Des sacs-poubelle et les cannes à pêche que je voulais récupérer dans l'ultime voyage vers chez moi. Dans la cuisine, les derniers stocks de nourriture qu'il allait falloir jeter. Je ne pouvais pas les ramener avec moi alors qu'ils avaient passé deux jours complets à même le sol. Toutes les autres pièces étaient vides à l'exception d'une des chambres où j'avais laissé un des matelas en mousse et une petite couverture. Une seule paille dans une piaule déserte que j'avais totalement débarrassée de toute trace de vie. Le papier peint déchiré par le chat qui y avait fait ses griffes parachevait le tableau. Je passai dans chaque pièce pour évaluer la tâche qui me restait à accomplir. Le sol était dégueulasse. Les parois trouées de tous les clous et toutes les vis que je devais encore ôter. Il me fallait aussi démonter les tringles à rideaux, les luminaires, refaire le joint de la baignoire dans la salle de bains. Je devais astiquer toute la cuisine qui allait subsister dans ces murs et qui ne nous appartenait pas. La cave était en grande partie vidée, mais il y avait encore quelques affaires à jeter.

Je regardai l'heure, il me restait juste le temps pour partir me procurer le matériel de bricolage dont j'avais besoin. L'enduit de rebouchage, une spatule, le joint, les douilles pour remplacer les luminaires. Je pouvais me rendre ensuite à la déchetterie pour la dernière fois, en espérant ne pas y

trouver trop de monde, sans quoi, le timing allait être foutu. Il me fallait aussi un petit casse-dalle avant d'être opérationnel pour passer la nuit à tout rafistoler, lustrer, nettoyer, colmater.

Je me tenais alors strictement au planning et j'avais pu, à la seconde près, tout accomplir dans les temps avant de revenir à la maison. J'étais équipé en sandwich et en outils pour tenir jusqu'à l'aube, la cave était vidée, et moi, toujours plus fatigué. Alors que je remontais les marches vers l'entrée de la maison, il était déjà tard. Le soleil se couchait. Nous étions en plein mois de novembre. La force du vent ne faisait qu'augmenter depuis mon arrivée. La pluie continuait de tomber, plus intense, sans discontinuer. Je rentrai la clef dans la serrure et pivotai d'un tour comme d'habitude, au moins depuis quelques jours. J'entendis le déclic du verrou qui se déclenchait et poussai pour entrer, quand l'étonnement me saisit. Impossible de mouvoir cette foutue porte. Je recommençai, le déclic, je poussai. Rien. Agacé, les yeux plissés par le manque de sommeil, je décidai de poser les sacs remplis de matériel de bricolage et mon sandwich pour réitérer l'opération à deux mains. Et tandis que je m'accroupissais pour les mettre au sol, il me sembla percevoir comme un souffle haché depuis le hall, derrière l'entrée. On aurait dit comme un rire étouffé. Le vent reprit alors autour de moi de plus belle. Probablement des courants d'air, mal isolée qu'était cette bicoque. Pour autant, mon sang se glaça et mon corps envoya un shoot d'adrénaline dans tout l'organisme. Les mains libres, je tournai la clef avec l'une et poussai sur la poignée avec l'autre. La porte s'ouvrit comme si rien ne l'avait jamais retenue. L'accès grand ouvert, je regardai à l'intérieur, n'ayant aucune envie de pénétrer dans cette maison sombre, d'autant plus dans cette obscurité crépusculaire.

Je ramassai les sacs, mis un pied hésitant dans le hall et me ressaisis ; je devais assurer. On n'était pas dans un épisode de « X-Files », sans quoi il y aurait eu encore un espoir que mon père apparût, ce qui était totalement impossible, je l'avais hélas bien intégré.

Morceau : « The Fog »

Artiste : John Carpenter

Album : « Anthology : Movie Themes 1974-1998 »

Je démarrai les réparations. Je réutilisais toutes les astuces que mon père m'avait apprises durant l'enfance. Si j'étais capable de faire ça, c'était grâce à lui. J'étais là pour nettoyer sa dernière erreur, celle d'être venu s'enterrer ici. La moindre des choses était de faire ça selon ses règles. Le travail à accomplir était considérable, et plus j'avancais vers la nuit, plus je faiblissais, exténué par les derniers jours. Mais je n'avais pas le droit de flancher. Je voulais tenir ma parole : cette maison allait être rendue demain et j'allais tout faire pour récupérer le moindre centime que j'allais être capable de reprendre sur la caution.

« Nous partirons proprement, papa. Je te le promets. »

J'avais beau tenter la méthode Coué, je commençais à perdre mes forces, et sans doute aussi ma lucidité. Les erreurs techniques se multipliaient. J'oubliais de retirer une cheville avant de remplir d'enduit de rebouchage, je coordonnais maladroitement mes gestes et le remplacement du joint de la salle de bains ressemblait plus à du tartinage à la truelle qu'à du travail de pro figolé. À un moment, je tenais mal une tringle à rideaux qui m'échappa pour venir s'écraser sur le parquet depuis ma hauteur sur l'escabeau dans un fracas de tous les diables. Et bon sang, ce bruit assourdissant me tapait sur les nerfs également. Qu'est-ce qui frottait comme ça ? Est-ce qu'une branche pouvait résonner à ce point dans toute la maison ? Soudain, j'entendis un grondement. Un orage approchait. Je devais encore laver le sol de toute la baraque. Jamais cela n'allait sécher à temps si je n'aérais pas. Est-ce que la pluie allait être trop forte pour contrecarrer mes plans ? Ou est-ce qu'elle allait tomber droit, me permettant de profiter du vent pour rendre mon parquet comme neuf ? Raisonnement absurde de quadragénaire fatigué. Une chose était sûre, je n'avais aucune envie d'ouvrir en grand ces conneries de fenêtres en pleine nuit dans cette putain de maison hantée. D'ailleurs, j'avais remarqué qu'un véhicule s'était garé devant le domicile. Qui était-ce ? De toute la semaine, il n'y avait eu personne. Il était une heure du matin. Qui pouvait bien venir à cette heure tardive camper dans une impasse dans le trou du cul du monde ? Je n'étais clairement pas rassuré. Et pourquoi faisait-il si froid ?

J'avais pourtant bien vérifié que les radiateurs étaient allumés. Mais il y avait comme un souffle de temps en temps. Derrière moi.

Finalement, je me décidai à laver le sol. Pas le choix, au pire j'allais laisser sécher demain matin, mais je devais le faire avant d'aller me coucher. Après une bonne heure de travail acharné, l'orage grondait de toutes ses forces et se rapprochait toujours. D'instinct, je regardai à travers la vitre tandis que je posais le balai et je remarquai que le véhicule était parti. Peut-être juste un amant de passage ? Sûrement. C'était ma chance, j'ouvris alors toutes les fenêtres. Il fallait tenter le coup. Quelle ne fut pas mon erreur alors que je constatais que la pluie inondait toutes les pièces ! Puis la foudre tomba. Le tonnerre éclata exactement au-dessus de la maison. Les lumières se mirent à vaciller.

Et là, je l'aperçus.

La pendue.

Au fond du couloir, dans le clignotement de l'ampoule. Juste avant qu'une bourrasque ne fît claquer la porte du salon à travers laquelle je l'observais et lui permit de disparaître, elle se balançait depuis sa corde attachée au plafond. Elle me scrutait de son regard livide et accusateur, depuis le haut des petites marches qui menaient aux chambres de l'autre bout de la demeure, à l'endroit même où j'avais installé mon matelas en mousse. C'était son bras. Le bruit de frottement que j'entendais depuis le début, ce n'était pas une branche sur les murs de la maison, c'était sa main sur la rampe des escaliers, dans le corridor.

J'étais tétanisé. C'était elle. Depuis tout ce temps, elle était là. Le souffle, le rire lorsque j'avais tenté d'ouvrir la porte, le malaise. C'était elle. De nouveau, le tonnerre gronda et la foudre s'écrasa non loin. Les lumières sautèrent. J'étais seul avec elle, dans l'obscurité de la nuit.

J'allumai mon téléphone, mais je ne voyais plus rien. J'étais au bord de la folie. Et bordel... Je n'avais pas le temps de gérer ça. J'étais abattu, cassé, détruit émotionnellement et physiquement.

J'enfilai mes écouteurs, je n'allais pas me laisser faire.

Une main se posa sur mon épaule.

— Tiens !

Mon père, qui se trouvait derrière moi, me tendit alors une herbe verte.

Bien sûr ! Ça faisait totalement sens. C'était exactement ce qu'il me fallait.

Morceau : « Pistolets à eau »

Artiste : Inconnu

Album : Inconnu

*Sur le sable fin, le soleil décline, un père et son fils,
Avec des pistolets à eau, ils dessinent des sourires complices.
Les vagues murmurent des secrets, dans ce jeu d'été sans fin,
Où l'on oublie le temps qui passe, dans le vent marin.*

*Et vas-y, tire, mon petit, que l'eau s'envole,
Dans ce monde fou, c'est notre parabole.
Dans cette guerre douce, tout est permis,
Chaque jet d'eau, une caresse, un abri.*

*Les châteaux de sable, témoins de nos rires, s'effondrent doucement,
On allait abattre cette salope de pendue de mes deux, façon boucherie. On
allait faire un putain de carnage.*

— C'est un gros poisson que tu as attrapé là.

— T'as vu ça, papa ? T'as jamais eu un truc comme ça. Mieux qu'une perche. On va lui mettre sa mère.

Puisque tu avais un goût particulier pour les films d'action américains, tu allais voir ce que tu allais voir, papa.

Je me relevai et pris le bazooka que mon père avait apporté.

— Tu as quoi comme grenades ?

Un autre coup de tonnerre. Les fenêtres que j'avais eu le temps de refermer se rouvrirent subitement, faisant rentrer encore plus de pluie dans la maison.

— On va t'exorciser ça façon puzzle !

— Allez, fiston !

Sous les assauts de l'eau, on se laisse aller, au gré du courant.

Et dans ce monde éphémère, où tout semble si fragile,

Nous jouons, père et fils, dans un instant futile.

Et vas-y, tire, mon petit, que l'eau s'envole,

Dans ce monde fou, c'est notre parabole.

Dans cette guerre douce, tout est permis,

Chaque jet d'eau, une caresse, un abri.

Mais le jour s'en va, et les pistolets à eau se taisent peu à peu,

Les rires se font plus tendres, et la nuit tombe, douce et bleue.

Nous rangeons nos armes d'enfance, avec un sourire mélancolique,

En rêvant de ces jours de soleil, si uniques.

Je chargeai le bazooka et me dirigeai vers le couloir. Le vent me soufflait en pleine face, je voyais mal. Le brouillard commença à se lever et entra dans la maison, j'avancais prudemment. Et elle se manifesta à nouveau, toujours au même endroit, en haut des marches, se balançant au bout de sa corde. Elle releva le visage, me regarda droit dans les yeux et se mit à hurler de toutes ses forces. Un cri provenant directement des enfers. C'était la porte du purgatoire.

— Je vais te montrer comment on utilise un bazooka, papa. Le but ce n'est pas de viser les murs.

Et je tirai la première grenade. Elle vola tout droit vers la pendue. En explosant, la bombe détonna à rendre sourd. La lumière de la déflagration nous aveugla, elle lui péta littéralement au visage. Le cri qu'elle poussa était effrayant. Je lançai une autre munition. Mon père me filait les charges, je shootais. Ce fut un feu d'artifice.

— Ha ! Ha ! Ouais ! Dans sa gueule !

*Et vas-y, tire, mon petit, que l'eau s'envole,
Dans ce monde fou, c'est notre parabole.
Dans cette guerre douce, tout est permis,
Chaque jet d'eau, une caresse, un abri.*

*Et vas-y, tire, mon petit, que l'eau s'envole,
Chaque jet d'eau, une caresse, un abri.*

*Dans ce monde fou, c'est notre parabole.
Dans cette guerre douce, tout est permis,*

Chaque jet d'eau, une caresse, un abri.

Chaque jet d'eau, une caresse, un abri.

— Prépare-moi une grenade incendiaire. Tu veux du spectacle ? On va purifier cette maison. Regarde-moi faire le putain de ménage.

Mon père fabriqua une cartouche rouge, inflammable, me la donna, je la chargeai dans le lance-roquettes et me rendis vers la chambre. Je tirai en plein dans le mur.

— Je croyais qu'on ne visait pas les murs !

— Changement des règles, c'est toi qui avais raison.

— J'ai toujours raison !

— Non, pas toujours.

— Non, pour toi, j'ai eu tort.

Le feu se répandit dans toute la pièce quand je tirai une deuxième incendiaire dans l'autre chambre.

Chaque pièce prit sa grenade, je shootais comme un forcené, plus besoin ni d'électricité ni de lumière. On allait se passer de chauffage et combattre l'enfer par la flamme.

Et vas-y, tire, mon petit, que l'eau s'envole.

C'était mon histoire, je lui donnais la conclusion que je voulais. La fin qui serait bien. Ça ne finirait ni en ménage ni en tâches administratives. Ça allait être un feu d'artifice. Un père et son fils qui jouaient ensemble à chasser les démons, comme dans *Resident Evil*, pour sauver le monde, le nôtre, et protéger ce qui nous avait manqué toutes ces dernières années : notre complicité. J'allais avoir dix ans cette nuit.

Et dans la pénombre, à 3 h du matin, un quadragénaire dansait avec son balai. Épuisé, imaginant qu'il exorcisait les fantômes de son passé avec celui de son paternel, sur un air enlevé d'électro-swing, il usait de ses souvenirs pour en faire des armes. Et tenir bon, comme son géniteur l'avait préparé pour la vie. Même si ce n'était pas parfait. Et s'il flottait dans la demeure, ça n'était pas grave. Qu'il plût, nous dansions.

Ce n'était pas parfait, certes, comme nos vies, mais certains passages étaient bien.

Ainsi serait aussi la fin.

Épilogue

2022

Morceau : « Outro »

Artiste : M83

Album : « Hurry Up, We're Dreaming »

Je descendis du véhicule. Ma dernière douche devait au moins dater d'il y a six jours. Je puais comme pas possible.

Les commerces étaient fermés, comme tous les attrape-touristes.

Nous étions hors saison. Il n'y avait personne dans la rue.

Le ciel était gris, complètement voilé. La luminosité comme celle d'un temps d'averse, sauf qu'il ne pleuvait plus.

J'approchai de la barrière et m'y arrêtai. En face de moi, la mer. Elle était assez distante, la marée basse, montante. Autour de moi, un joggeur d'un certain âge qui parcourait la plage dans sa longueur, probablement pour se maintenir en forme. Un peu plus loin, un couple d'amis, âgés eux aussi, et un chien.

Autrement dit, il n'y avait personne sur le littoral non plus. Juste la mer.

Je franchis alors les barrières en bois qu'ils avaient mises là comme pour séparer le rivage du reste de l'humanité, tout en leur permettant de prétendre avoir un genre de décoration estivale. Et j'avancais droit.

Droit vers l'océan Atlantique.

Uniquement le son des vagues, je n'entendais personne.

Pas une voix.

Pas un souffle.

Même pas le vent.

Juste le bruit de la mer, des flots qui venaient s'échouer sur la plage.

Et j'avancais droit vers elles.

C'était donc ici qu'avait été prise la photo, cinquante ans plus tôt. Cette image que j'avais connue toute ma vie, d'une époque dont je ne pouvais pas me souvenir puisque je n'étais pas né. Ma mère tenait dans ses bras sa fille. Un passé, une autre existence qu'elle avait eus avant moi. Avant nous.

Avant tout ça.

Sur le cliché, il y avait : elle, les touristes qu'on devinait et le soleil. Maintenant que j'y étais, je regardais ; il n'y avait que des fantômes.

Entre cette photo et ma présence sur cette plage aujourd'hui, il y avait toute cette histoire. Toute une vie. Il ne tenait qu'à nous d'en faire un conte de fées.

— Allez, papa, c'est le moment... Pardonnons-nous...

Une main se posa sur mon épaule, une dernière fois. C'était mon père, évidemment. Pas besoin de me retourner pour le savoir. Je continuais de fixer la mer. Mais je ne la percevais plus. C'était toute son histoire qui défilait devant mes yeux. Sa rencontre avec ma mère, leur premier rendez-vous. Le premier baiser. Je le voyais jouer de la guitare dans ses chemises des années 1970, trop larges et bariolées.

Pendant que je ressentais sa vie, derrière moi, d'autres fantômes apparurent. Les touristes de la photo se mirent à s'amuser autour de moi. Un halo bleu émanant des spectres inonda le sable de sa couleur d'outre-monde.

Et ce fut leur emménagement, puis ma naissance. Leur joie, leur annonce aux familles respectives. J'allais représenter leur futur.

Depuis l'océan, de nouveaux revenants émergèrent petit à petit, surgissant des profondeurs pour remonter à la surface. Une dizaine, puis une centaine, puis des milliers. Le ciel et la mer devinrent aussi céruléens que la côte où commençaient également à nous rejoindre des armées de marcheurs turquoise en provenance de toute la France.

Puis il y eut mon frère, l'école, les courses, la pêche, les jeux vidéo, la musique, les apéros en famille, Noël, les grands-parents. Son sourire. Ses colères.

Casper, pour une fois réellement parmi nous, se mit à tourner au-dessus de nos têtes. Il surplombait la plage et je découvris à sa mine ébahie que ce ne fût pas des milliers de fantômes qui convergeaient vers nous, c'était toutes les ombres, de toute la terre. En baissant les yeux vers la mer, je vis des combattants, des chevaliers en armure, peut-être du douzième siècle, des nonnes, et même des templiers. Parmi eux également, des moines bouddhistes, des samouraïs du clan Hojo, des soldats ottomans, des reines aussi, et des empereurs... Le monde entier, de toute son éternité.

Ensuite, il y avait eu l'alcool, sa maladie, nos mariages, nos engueulades, nos réconciliations, notre guerre tacite, l'usure... La haine...

Ce n'étaient plus seulement les morts qui nous rejoignaient. La plage, la mer et les terres étaient pourtant déjà bondées. La lumière de leurs ectoplasmes devenait éblouissante et elle me permit de remarquer qu'il y avait en plus tous ceux qui se cachaient dans les ténèbres. Les disparus, les anciennes conquêtes, les amants, les maîtresses, les silencieux. Il n'y avait pas que Casper. Il y avait tous les secrets du monde. Et alors que l'afflux ne cessait de s'intensifier, il se produisit une chose incroyable. Je les vis quitter doucement le sol, sortir des flots, décoller vers les étoiles en tourbillonnant ensemble. Ils virevoltaient tous. Au plus près de moi, la pendue nous avait rejoints. Avec elle, tout son mystère : pourquoi avait-elle maudit cette maison par son suicide ? Elle aussi, elle lévita, comme tous les morts, l'histoire, les homos, les hétéros, tout le monde s'éleva. Tous s'échappèrent vers le firmament en dansant.

Il n'y avait que la mer, les fantômes et moi.

Je voyais non pas juste les spectres, mais l'absolu dans son entièreté disparaître dans l'infinité du ciel. Mon père s'apprêtait à nous quitter tout autant. Il se plaça devant moi, me fit un ultime sourire et il prit son envol à son tour. Il emportait avec lui le monde qui l'avait entouré durant toute sa vie. Ce n'était pas lui qui était parti. De son point de vue, c'était l'univers qui avait cessé d'exister.

Et enfin la paix.

Je le regardai une dernière fois s'ébahir comme un gamin qui allait dévaler la montagne sur sa luge. Il se mit à tourner, prenant de la vitesse, et se

retourna vers moi. Je le saluais de la main et j'allais continuer jusqu'à avoir la certitude qu'il était beaucoup trop loin pour pouvoir me voir.

Mon héros.

— Au revoir, papa.

Il me lança un dernier signe et disparut au loin. Pour toujours.

Soudain, je fus surpris par un joggeur qui passait devant moi. La lumière bleue s'évapora instantanément, emportant avec elle tout le surnaturel.

Après que je me sois perdu dans ma contemplation, bercé par le bruit hypnotisant des vagues qui aurait pu m'avaler, je repris mes esprits.

Dans dix minutes, j'allais devoir faire l'état de lieux. Il allait y avoir sans doute une à deux heures d'attente, d'observation, d'annotations, de constatations. Elle, la représentante de l'agence de location, allait être probablement sympathique, elle le fut d'ailleurs. Mais ça allait être long. Et puis j'allais partir pour ce voyage final direction ma maison, seul dans une voiture qui n'était pas la mienne – c'était la sienne –, remplie à ras bord. La visibilité restreinte, j'allais piloter, épuisé par ces derniers jours et ces précédents mois. La conduite allait être dangereuse à cause des yeux qui allaient se fermer régulièrement. Mais j'allais finir par arriver chez moi. Ça allait être une page qui allait se tourner et tout un nouveau chapitre qui allait s'écrire.

Mais sans lui.

Alors que j'approchais du véhicule et m'apprêtais à monter à l'intérieur, je me retournai et jetai un dernier coup d'œil à la plage de Saint-Georges-de-Didonne que je ne reverrais jamais.

Remerciements

Merci Papa.

ISBN :
Dépôt légal :
Achevé d'imprimer en France